

Société Internationale
d'Études Néroniennes

NERONIA ELECTRONICA

revue électronique

Fascicule 4 – 2016

Sommaire

L’image de Claude dans l’Antiquité. Du maître de la mer au jouet de la cour (Anne-Claire Michel)	4
The Rhetorical Construction of Female Characters and the Imperial Image of Nero in Tacitus’ <i>Annals</i> (Sarah F. L. Azevedo).....	30
Afranius Burrus dans les <i>Annales</i> de Tacite (Olivier Devillers).....	41
Tacitus and the Fall of Nero: Civil Wars, Politics, Rhetoric and Society (Ygor Klain Belchior).....	52
Néron entre Hollywood et Cinecittà (Claude Aziza).....	68
Immagini della romanità nella narrativa di Danila Comastri Montanari (Silvia Stucchi).....	71
Compte rendu : M. George, dir., <i>Roman Slavery and Roman Material Culture</i> – Ouvrage issu de la 6 ^e conférence “E. Togo Salmon” (Université de McMaster, Septembre 2007) – Toronto : University of Toronto Press, 2013 – 240 p. (Marianne Béraud).....	86
Compte rendu : Y. Klain Belchior, <i>Nero: Bom ou mau imperador. Retórica, política e sociedade em Tácito (54 a 69 d.C.)</i> – Coleção História Antiga – Curitiba : Editora Prismas, 2015 – 288 p. (Olivier Devillers) ...	89
Compte rendu : D. Grau, <i>Néron en Occident. Une figure de l’histoire</i> – Collection, Bibliothèque des idées – Paris : Gallimard, 2015 – 416 p (Yves Perrin).....	91

La revue électronique *Neronia Electronica* est publiée par la Société Internationale d'Études Néroniennes (S.I.E.N.). Pour de plus amples informations, rendez vous sur : <http://www.sien-neron.fr/>

L'image de Claude dans l'Antiquité.

Du maître de la mer au jouet de la cour*

(Anne-Claire Michel)

Dans son introduction à *L'Apocoloquintose du divin Claude* de Sénèque, R. Waltz dresse un portrait sans nuance de l'empereur : “en réalité, les Romains n’avaient jamais considéré Claude que comme une espèce de fantoche, jouet de ses femmes et des affranchis, incapable de volonté personnelle dans l’administration des affaires, physiquement grotesque, d’esprit faible et chancelant, maniaque et irréfléchi”¹. R. Waltz reprend à son compte les *topoi* véhiculés par les auteurs antiques sur les infirmités physiques de Claude et sur son manque de volonté et d’indépendance. La plupart des sources littéraires décrivent en effet Claude comme un empereur manipulé par ses grands affranchis – Pallas, Narcisse et Polybe – et par ses femmes – Messaline puis Agrippine². L’image donnée dans les sources numismatiques, épigraphiques et papyrologiques est tout autre et leur étude a permis de nuancer ce portrait³. Nous nous proposons de revenir sur la représentation de Claude dans les sources d’une façon un peu différente en étudiant la chronologie de l’élaboration de la figure de l’empereur. Nous nous intéresserons dans un premier temps à l’image que Claude et ses proches voulaient donner de lui de son vivant puis nous étudierons la construction progressive de la légende noire de Claude après sa mort.

La célébration du pouvoir claudien entre 41 et 544

L’accession au pouvoir de Claude en janvier 41⁵ est inattendue et sa légitimité semble moins établie que celle des trois premiers empereurs. Comme Caligula, il manque d’expérience politique et militaire. Il

*Cet article est issu d'une recherche doctorale sur la cour impériale sous l'empereur Claude, menée à l'Université Paris Diderot-Paris 7, au sein du laboratoire ANHIMA, sous la direction de J.-P. Vallat et de J.-P. Guilhemet et soutenue le 4 novembre 2013. Je les remercie pour leurs bienveillantes relectures et leurs précieux conseils.

¹ Waltz 1966, I-II.

² Pour une étude générale du portrait de Claude dans les sources littéraires, voir Scramuzza 1940, 5-34 ; Timpe 1994, 35-42 ; Lefèvre 1994 ; Griffin 1994 ; Roman 2001, *passim* ; Levick [1990] 2002, 237-250 ; Fasolini 2006, 9-44, notamment p. 9-20 ; Osgood 2010, 14-17, 191-193.

³ Nous pouvons distinguer trois grandes phases dans l’historiographie du principat de Claude. Dans un premier temps, les historiens ont repris, à la suite des auteurs antiques, les *topoi* sur les infirmités physiques de Claude et surtout sur son manque de volonté et d’indépendance. Au lendemain de la Première Guerre Mondiale, l’historiographie est marquée par les grands travaux réalisés dans l’Italie mussolinienne ou, dans un tout autre contexte, dans le cadre du New Deal de Roosevelt. Elle voit en Claude un grand bureaucrate, centralisateur et réformateur, qui aurait modernisé l’empire romain. La biographie de Claude par Momigliano 1932 [1961], puis celle de Scramuzza 1940, s’inscrivent dans ce courant. Les historiens d’après-guerre et surtout des années 1990 ont nuancé cette valorisation excessive et réévaluent la contribution de cet empereur à l’histoire du Principat. Les années 41-54 constituent un moment important, mais non révolutionnaire, pour le renforcement des structures politiques, sociales et administratives de l’Empire romain : elles s’inscrivent dans le prolongement des réformes engagées par Auguste et ses successeurs. Pour un bilan historiographique complet, voir, en dernier lieu, les pages que nous y avons consacrées dans Michel 2015.

⁴ Nous ne reviendrons pas ici sur la volonté de Claude d'affirmer sa place au sein des Julio-Claudiens ni sur la célébration de la famille impériale entre 41 et 54. Sur ces questions, nous ne permettons de renvoyer à Michel à paraître. Les termes employés pour désigner l'(auto-)représentation impériale et, au-delà, la question de sa nature ont fait l'objet d'un vif débat au sein de la communauté des historiens. Un consensus semble aujourd’hui trouvé sur le fait que, dans la mesure où le vocable propagande est trop marqué par les expériences totalitaires du siècle dernier, il n'est pas approprié pour l'époque impériale romaine. Parler d'apparat, de faste monarchique ou de représentation du pouvoir semble préférable. Sur cette idée, voir notamment Veyne 2005, 379-418.

n'est jamais apparu, à l'inverse de ses prédécesseurs, comme un héritier potentiel et il n'appartient pas à la *gens Julia*⁶. Il parvient donc à la tête de l'Empire dans un contexte troublé contre l'avis d'une partie des sénateurs. Son pouvoir reste fragile dans les premiers mois de son principat comme en témoignent sa réticence à se rendre à la Curie et la fouille systématique des gens qui l'approchent (D.C. 60.3). Durant cette période, Claude et ses proches cherchent à affirmer la légitimité de son pouvoir, à faire oublier le contexte de son avènement et à rallier ses opposants⁷.

Un prince modéré et respectueux des pouvoirs du Sénat

Les frappes de monnaies abondantes et diversifiées en 41-42 participent à ce processus, tout comme la fabrication et la diffusion de portraits de Claude⁸. Les historiens de l'art classent les portraits de celui-ci en deux grands types⁹. Le premier, communément appelé type Kassel, est un portrait idéalisé : Claude est représenté jeune avec des traits réguliers et magnifiés. Le second, dit portrait vériste ou réaliste, est le plus diffusé : il souligne son âge mûr avec des yeux cernés, un double menton et des rides. Les modernes ont tenté d'analyser ce changement dans la statuaire impériale. E. R. Varner¹⁰ a proposé d'expliquer le réalisme du second type par une volonté de retour aux modes républicaines. Mais la coiffure de Claude, typique de l'époque impériale, invalide cette hypothèse. Le vérisme peut sans doute s'expliquer par le désir de se différencier du jeune Caligula et d'insister sur l'*auctoritas* du prince, tirée de son âge¹¹. Dans les deux types de portraits, mais également sur les monnaies, Claude est représenté couronné soit de laurier soit de chêne. La première couronne rappelle que la victoire est le fondement du pouvoir impérial. La seconde permet de rattacher Claude au modèle augustéen et souligne l'honneur qui lui a été accordé par le Sénat¹². La statuaire participe ainsi à l'autoreprésentation du pouvoir impérial. La monnaie répond aux mêmes objectifs.

Pour le principat de Claude, le *RIC* recense 45 monnayages d'or, 37 monnayages d'argent et 34 monnayages de bronze¹³. Nous avons recensé 18 types de revers pour le monnayage d'or dont 16 sont aussi

⁵ Parmi une bibliographie abondante, voir Swan 1970 ; Scheid 1988 ; Barrett 1989, 154-180 ; Wiseman 1991 ; Flraig 1992, 224-232 ; Levick [1990] 2002, 224-232 ; Cogitore 2002, 63-78 ; Dettenhofer 2003 ; Winterling [2003] 2005, 55-166 ; Bernstein 2007 ; Hurlet 2008 (notamment p. 102-103) ; Milano 2008 ; Osgood 2010.

⁶ Longtemps tenu à l'écart de la vie politique, Claude ne revêt le consulat qu'en 37 p.C., à l'âge de 47 ans, et n'a participé à aucune campagne militaire. Sur la place de Claude au sein de la *domus Augusta* avant 41, voir Hurlet 1997. Sur la position fragile de Claude en 41, voir Koster 1994 ; Rose 1997, 39 ; Fasolini 2006, 113.

⁷ Mac Alindon 1957, 280 ; Milano 2008, 167-169.

⁸ Sur le lien entre la diffusion du portrait du prince et la stabilité impériale, voir Ando 2000, 209-215.

⁹ Sur les portraits de Claude voir Salzmann 1976 ; Jucker 1981 ; Menichetti 1983-1984 ; Zanker & Fittschen 1985 ; von Kaenel 1986 ; Boschung 1993 ; Massner 1994 ; Höjte 2005 ; Osgood 2010, 51-55. M. Menichetti avait proposé une classification des portraits en trois types : le type Kassel, le type du triomphe britannique avec une lance et une armure et le type principal. A.-K. Massner a montré que le deuxième est une variante du type réaliste. À sa suite, nous ne retiendrons que deux types. Sur les contextes d'élaboration de types impériaux, voir Evers 1994, 15-20 ; Balty 1995, 278.

¹⁰ Varner 2004, 27.

¹¹ Osgood 2010, 54-55.

¹² Sur la symbolique de la couronne civique sous Claude, voir Gibson 2013b, 117 et 127. Sur les monnaies, il est souvent difficile d'arriver à distinguer le végétal représenté : Salzmann 1976, 252, identifie une couronne de chêne sur les monnaies de 41-42 ; von Kaenel 1986, 232 et 273, refuse cette lecture, tandis que Giard 1988, 26, et Fejfer 2008, 373-374, considèrent que les deux couronnes coexistent sur les portraits monétaires.

¹³ Sur le monnayage impérial claudien, voir Sutherland [1951] 1978, 123-147 ; [1923] 1984, ; von Kaenel 1986 ; 1994 ; Giard 1988, 80-93 ; Martin 1998 ; Osgood 2010, 34-36 ; Gibson 2013b.

frappés sur des monnaies d'argent et 15 types de revers pour les monnaies en bronze¹⁴. Cette iconographie monétaire est fixée dès l'accession au pouvoir de Claude. En 41-42, les ateliers impériaux frappent 8 – voire 12 si on retient la datation de 41-42 pour les monnaies à l'effigie d'Antonia et de Drusus – des 18 revers répertoriés pour le monnayage d'or et d'argent. Selon les calculs de P. Burgers¹⁵, un tiers du monnayage total d'or et d'argent est frappé en 41-42. L'importance des frappes initiales est assez classique. Elle s'explique par la nécessité d'avoir des pièces pour régler les dons que Claude fait aux habitants de Rome et aux soldats à son avènement¹⁶. En revanche, Claude est le premier et le seul prince à frapper autant de types à son avènement¹⁷. Cela peut s'expliquer par sa volonté de diffuser massivement son image et les vertus qu'il veut commémorer. A. G. G. Gibson parle même, à propos du monnayage frappé en 41, de manifeste politique par lequel Claude cherche à montrer qu'il va se différencier de Caligula et de Tibère¹⁸. En effet, la monnaie a avant tout une fonction économique, mais elle symbolise également l'autorité et joue, en ce sens, un rôle dans son affirmation et sa légitimation¹⁹.

Grâce aux frappes de monnaie, Claude cherche à faire oublier son accession tumultueuse au pouvoir et valorise son respect du Sénat et le caractère modéré de son principat. Plusieurs revers s'inscrivent dans cette logique. L'octroi de la couronne civique, puis du titre de *pater patriae* par les sénateurs, est rappelé sur le revers de plusieurs monnaies d'or, d'argent et de bronze²⁰. La *Libertas Augusta*, drapée, debout de face, tête à droite, avec le *pileus* dans la main droite, apparaît également au revers de monnaies de bronze. Claude souligne ainsi son engagement à respecter le Sénat et plus généralement les libertés des citoyens²¹.

Une autre allégorie, la *Constantia Augusti*²², orne les revers du monnayage impérial de 41 à 54²³. Elle apparaît sous trois formes. Tout d'abord, sur le monnayage d'or et d'argent, au revers des pièces dont le

¹⁴ Parmi les 33 types de revers recensés, la célébration de la dynastie et de la victoire sont les deux thèmes dominants : 16 types mettent en avant un membre de la famille impériale (Auguste, Livie, Antonia, Drusus, Germanicus, Agrippine et Néron) et six glorifient la victoire (succès militaires de Claude ou de son père Drusus).

¹⁵ Burgers 2001, 100. Claude fait frapper de l'or et de l'argent en 41-42, en 43-44, en 44-45, en 46-47, en 49-50, en 50-51 et en 51-52. Selon P. Burgers, trois années concentrent plus des trois quarts des frappes : un tiers en 41-42, 18,8% en 46-47 et un quart en 51-52.

¹⁶ von Kaenel 1994, 58-60 ; Burgers 2001, 106-108 (selon ses calculs, la totalité des dons effectués par Claude s'élève à 880 millions de sesterces) ; Osgood 2010, 34-36.

¹⁷ Sutherland [1951] 1978, 134. L'importance des frappes dans leur ensemble est également remarquable, tout comme la diversité des types monétaires claudiens (*ibid.*, 109 et von Kaenel 1994, 52-55).

¹⁸ Gibson 2013b, 107, 117.

¹⁹ Sur cette question, parmi une bibliographie abondante, voir notamment Levick 1982 ; 1999 ; Sutherland 1983 ; Wallace-Hadrill 1986 ; Pérez 1988 ; Howgego 1995, 70-77 ; Ando 2000, 215-228 ; Noreña 2001 ; Hekster 2003 ; Veyne 2005, 400-405 ; Beckmann 2009.

²⁰ RIC, I² Cladius 5-6, 15-16, 40-41, 48-49, 50, 53-54, 59-60, 63-64, 96 et 112. Le type de la couronne civique à l'intérieur de laquelle est inscrit *EX SC OB CIVES SERVATOS* puis après 42, *SPQR PP OB SC* est le type le plus souvent frappé sous Claude.

²¹ RIC, I² Cladius 97, 113 et Cogitore 2011, 137-138. Ces as permettent de réunir le Sénat avec la notation *SC* et l'empereur à travers le qualificatif *Augusta*, la *Libertas* étant le dénominateur commun entre les deux. I. Cogitore propose deux interprétations de cette monnaie : si la frappe date de 41, elle consacrerait la liberté obtenue par la mort de Caligula et rappellerait le mot de passe des conjurés. Toutefois, une telle célébration de l'assassinat d'un empereur ne semble guère probable. Selon elle, elle serait peut-être une allusion à l'expulsion des Tarquins. Plus simplement, elle pourrait être un moyen pour l'empereur de récupérer à son profit le moteur de la conjuration de 41 et d'affirmer son modèle de gouvernement : un principat qui respecte le Sénat et les valeurs républicaines.

²² L'emploi du génitif crée un lien personnel fort entre cette personnification et l'empereur.

²³ RIC, I² Cladius 2, 13-14, 31-32, 42-43, 55-56, 65-66, 95, 111. Dabove 1977 ; Fears 1981, 893-895 ; Hölscher 1986, 300-301 ; von Kaenel 1994, 65 ; Alexandropoulos 1994, 82-83 ; Grimal [1978] 1996, 40-41 et 331-333 ; Martin 1998, 208-211 ; Levick [1990] 2002, 118-119 ; Fasolini 2006, 115-118.

droit est orné d'un portrait de Claude, *Constantia* est assise sur un siège curule, à gauche, et porte la main droite au visage. Ensuite, sur le monnayage en métal précieux, mais avec le buste d'Antonia au droit, elle est drapée, debout, de face, avec une longue torche et une corne d'abondance. Enfin, sur les monnaies de bronze, avec Claude au droit, elle est casquée et en habit militaire, debout, à gauche, avec une longue lance dans la main gauche, et porte sa main droite au visage. Il n'existe aucun culte à la *Constantia* à Rome et ce type monétaire est un *hapax* dans le monnayage impérial romain : il n'a jamais été frappé avant 41 et disparaît de l'imagerie monétaire après 54. J. Alexandropoulos voit dans la *Constantia* en armes un symbole de la fermeté impériale dans le domaine militaire, dans la *Constantia* en toge, une allusion à l'équité dans les jugements impériaux et dans la dernière iconographie, un signe de la prospérité et de l'abondance. Ces trois aspects seraient des emprunts à la vertu stoïcienne de la constance, une des qualités essentielles du sage qui doit conserver une cohérence dans sa conduite²⁴. Comme dans le cas du vérisme du portrait, il s'agit de s'inscrire en rupture avec la politique de Caligula et de promouvoir un nouvel idéal de gouvernement, empreint de stoïcisme²⁵.

La volonté de mettre en scène la modération²⁶ dont Claude fait preuve se traduit également par le refus de certains honneurs, souligné à plusieurs reprises par les auteurs antiques. Dans les premières années de son principat, Claude refuse la célébration publique de son *dies natalis*²⁷ et de son *dies imperii* ainsi que les sacrifices en son honneur. Il limite également le nombre de statues érigées à son effigie dans Rome (Suet., *Claud.*, 12 ; cf. D.C. 60.5.3-4 et 12.4). Cette modération concerne aussi ses proches : il ne met en scène ni la naissance de Britannicus (D.C. 60.12.5) et de son petit-fils (Suet., *Claud.*, 12 ; D.C. 61[60].30.6) – le fils d'Antonia –, ni les fiançailles ou le mariage de ses filles, Octavie et Antonia (Suet., *Claud.*, 12 ; D.C. 60.5.7).

Claude cherche ainsi à construire une figure impériale en rupture avec celle de Caligula et place son principat sous le signe de la sagesse, de la constance et de la modération. Dans le prolongement d'Auguste, son gouvernement respecte les pouvoirs du Sénat et tente d'enlever tout motif aux réticences initiales des sénateurs, en janvier 41. Il ne manque cependant pas de rappeler les conditions de son accession à la tête de l'empire en mentionnant le soutien dont il bénéficie auprès des prétoriens.

Un empereur soutenu par les prétoriens

Deux types monétaires²⁸ frappés dès 41-42 puis en 43-44, 44-45, 46-47²⁹ évoquent le rôle-clé joué par les cohortes prétoriennes en janvier 41. Le premier revers représente le mur d'un camp prétorien, percé de deux portes, sur lequel est inscrit *IMPER RECEP'T*³⁰. À l'intérieur se tient une figure plutôt féminine, debout

²⁴ Dans les écrits stoïciens, on retrouve les trois dimensions de la *Constantia* : à l'image du soldat fidèle au poste et solide face au danger, le sage doit être ferme ; il doit faire preuve d'équité dans ses jugements et trouver en lui-même l'abondance et la joie. Il est intéressant de souligner que Sénèque écrit quelques années plus tard, vers 55, le traité *De la Constance du sage* (Grimal [1978] 1996, 292-293).

²⁵ Fears 1981, 893-895.

²⁶ La modération est également une des vertus mises en avant par Claude dans sa lettre aux Alexandrins (*P. Lond.* 1912, l. 49-51 où Claude emploie l'adjectif φορτικός, par opposition à πεπαιδευμένος et Hurlet 2010, 132-133).

²⁷ Claude est né le 1^{er} août 10 a.C, c'est-à-dire un des jours du calendrier les plus riches en événements fondateurs du régime. Des cérémonies sont notamment organisées pour commémorer la dédicace du temple de Mars Ultor. Conscient de la pluralité des célébrations du 1^{er} août, Claude décide d'éviter la confusion et ne pas éclipser pour sa propre gloire une cérémonie que l'on devait à Auguste (Benoist 1999, 220-222 et Arena 2010, 31).

²⁸ RIC, I² Cladius 7-8, 11-12, 20, 23-26, 29, 36-37 et Sutherland [1951] 1978, 126 ; von Kaenel 1986, 66 ; Martin 1998, 204-205 ; Lopez Sanchez & Hollard 2010 ; Osgood 2010, 29-32 et 34-36 ; Gibson 2013b.

²⁹ En 46-47, seuls les revers avec la légende *IMPER RECEP'T* sont frappés.

³⁰ Lopez Sanchez & Hollard 2010 proposent de restituer *Imperatore Recepto (in fidem praetorianum)* [sic].

à gauche, armée d'une lance, avec face à elle une enseigne. Sur le second revers, Claude, tête nue, en toge, debout à droite, serre la main d'un soldat aux longs cheveux tressés, debout à gauche, qui tient une enseigne et un bouclier avec la légende *PRAETOR RECEPT*³¹. Le soldat, traditionnellement identifié comme un prétorien, pourrait être en fait un Germain, membre de la garde personnelle de l'empereur, et témoignerait alors du rôle joué par les *Germani corporis custodes* dans l'avènement de Claude, aux côtés des prétoriens³². Ces monnaies ont pu être frappées pour s'acquitter des dons promis aux prétoriens chaque année. En ce sens, elles seraient un signe de reconnaissance et de confiance mutuelle, mais également un moyen de légitimer et de reconnaître l'action des prétoriens. Comme le rappelle J.-P. Martin, "les prétoriens ont été les premiers à comprendre où se trouvait le seul empereur possible. [...] Ce n'est pas la simple illustration d'un coup de force militaire, mais l'affirmation que l'intervention des soldats du prétoire a été un acte de mise en évidence d'une légitimité incontestable"³³. Toutefois, ces monnaies ne s'adressent pas uniquement aux prétoriens : elles rappellent aux autres destinataires que le pouvoir claudien, bénéficiant du soutien de l'armée, est solide.

La victoire britannique, élément majeur de l'idéologie claudienne

Les prétoriens et l'ensemble de l'armée romaine soutiennent d'autant plus le pouvoir de Claude que ce dernier, dans le prolongement des succès de son père, Drusus, et de son frère, Germanicus, leur offre la possibilité de mener des conquêtes grandioses. La victoire, signe de la protection des dieux, est au fondement même de la puissance de ce prince. À son avènement, Claude est dépourvu de succès militaire³⁴. Il célèbre donc les victoires de son père et de son frère qui justifient dans un premier temps son accession au principat³⁵. Après 43, le succès britannique est constamment célébré par le pouvoir claudien³⁶. Plusieurs types monétaires³⁷ commémorent la *Victoria Augusti*. En 41-42, deux pièces d'or sont frappées avec au revers une Victoire assise à droite, sur un globe, tenant une couronne des deux mains³⁸ ou debout à droite, le pied droit sur un globe, gravant sur un bouclier qu'elle appuie sur son genou³⁹. Dans les deux cas, le globe rappelle que la victoire assure la domination de l'empereur sur l'ensemble de l'œkoumène. Les monnaies frappées en l'honneur de Drusus célèbrent ses réussites militaires en Germanie. La légende *DE GERMANIS*⁴⁰ ou *DE GERM*⁴¹ est inscrite sur l'architrave d'un arc triomphal surmonté d'une statue équestre à droite entre deux trophées. Un troisième revers avec la légende *DE GE R MA NIS*⁴² représente un *uexillum*

³¹ Deux restitutions ont été proposées : *Praetor(io) Recept(us)* ou *Praetor(ianis) Recept(is in fidem imperatoris)* (Lopez Sanchez & Hollard 2010, 43-44 avec la bibliographie antérieure). Pour les précédents républicains représentant un général serrant la main à un soldat, voir Gibson 2013b, 119-120.

³² Cette hypothèse repose sur l'étude de la coiffure du soldat ; Lopez Sanchez & Hollard 2010.

³³ Martin 1998, 204-205.

³⁴ Pour combler ce déficit, le Sénat accorde les ornements triomphaux à Claude, après les succès de ses généraux en Maurétanie (D.C. 60.8.6-7).

³⁵ Nony 1982 ; Balty 45 ; Cogitore 1992, 50 ; Rose 1997, 39 ; Martin 1998, 202 ; Osgood 2010, 61.

³⁶ Sur la conquête de la Bretagne par Claude, voir notamment Salway 2001, 49-76 ; Levick [1990] 2002, 185-188 et 190-193 ; Galliou 2004, 13-18 ; Todd 2004, 42-59 ; Creighton 2006, 19-34. Sur la célébration de la victoire impériale sous Claude, voir Dudley 1959 ; Melmoux 2002 ; Richard 1998, 355-371 ; Levick [1990] 2002 ; Fasolini 2006, 113-154 ; Osgood 2010, 91-106.

³⁷ Martin 1998, 205-207 ; Gibson 2013b, 128-130.

³⁸ RIC, I² Claudius 17.

³⁹ RIC, I² Claudius 18.

⁴⁰ RIC, I² Claudius 71-72. Le même revers est également frappé sur des pièces dont le droit est orné par un portrait de Claude (RIC, I² Claudius 3-4, 35) et sur du bronze, au revers avec la légende *NERO CLAVDIVS DRVSVS GERMAN IMP* (RIC, I² Claudius 98, 114).

⁴¹ RIC, I² Claudius 69-70.

⁴² RIC, I² Claudius 73-74.

au milieu de deux boucliers oblongs, deux paires de lances et deux trompettes croisées. Ces trois types monétaires célèbrent les succès militaires de Drusus, mais évoquent également ceux d'A. Gabinius Secundus qui récupère le dernier aigle de Varus (D.C. 60.8.7). Un arc similaire orne le revers de monnaies frappées pour commémorer la victoire britannique avec la légende *DE BRITANN*⁴³.

La célébration de la conquête de la Bretagne passe également par l'installation d'une couronne navale sur le fronton de la résidence impériale (Suet., *Claud.*, 17)⁴⁴ et par l'érection de l'arc triomphal de la *via Lata*⁴⁵. À la suite de la victoire en Bretagne, le Sénat décide de dresser deux arcs triomphaux pour commémorer ce succès, l'un à Rome et l'autre à Gesoriacum dont nous n'avons conservé aucune trace (Suet., *Claud.*, 17 ; Tac., *Ann.*, 12.35 ; D.C. 60.22.1). Si le sénatus-consulte date de 43, l'arc n'est dédié qu'en 51-52. Le choix de l'emplacement est fortement symbolique : à proximité des monuments augustéens, il est également dressé sur un des axes majeurs de Rome allant du forum à la porte Flaminia et, au-delà, vers le nord de l'empire. Il est le pendant de l'arc élevé, sur la *via Appia*, en l'honneur des victoires germaniques de Drusus (Suet., *Claud.*, 1 ; D.C. 55.2.3)⁴⁶. Les deux artères principales de Rome, au nord et au sud de la cité, portent ainsi le souvenir des victoires des Claudi. L'arc est situé à l'intersection de la *via Lata* et de l'*Aqua Virgo*⁴⁷ : il est incorporé aux arches de l'aqueduc. Il célèbre ainsi à la fois la victoire britannique et la restauration de l'aqueduc effectuée par Claude⁴⁸. Enfin, nous pouvons admettre, à la suite d'E. Rodriguez-Almeida, que l'arc de la *via Lata* sert également de porte poméiale et est un "lieu de mémoire" de la victoire britannique et de l'extension du *pomerium* qu'elle a permise⁴⁹. L'arc de Claude a aujourd'hui disparu et il est impossible d'en proposer une reconstitution complète⁵⁰. Les reliefs qui ornaient l'arc ne sont pas connus avec certitude. G. M. Koeppel⁵¹ a supposé que les deux reliefs découverts sur la *piazza Sciarra*, au XVI^e siècle – conservés aujourd'hui à Hever Castle, en Angleterre et au Musée du Louvre – appartiennent à l'arc de Claude. Le premier représente une procession triomphale avec, en arrière-plan, deux joueurs de trompette. Sur le second sont représentés cinq soldats casqués, peut-être des prétoriens, avec, en arrière-plan, la tête d'un homme couverte par une peau de bête. Si ce relief appartient bien au décor figuratif de l'arc de Claude et si les soldats représentés sont des prétoriens, ce fragment attesterait la place toute particulière accordée, lors du triomphe britannique, aux prétoriens qui ont accompagné Claude en Bretagne⁵². En revanche, les inscriptions de l'arc sont mieux connues. Sa dédicace⁵³ a été découverte en 1641, tout comme

⁴³ RIC, I² *Claudius* 30, 33-34, 44-45.

⁴⁴ Voir Royo 1999, 220-221 et 267 ; Perrin 2002, 190 ; Fasolini 2006, 125 ; Coarelli 2012, 397-398 ; Michel à paraître.

⁴⁵ Sur l'arc triomphal de Claude sur la *via Lata*, voir Dudley 1959, 10 ; Kleiner 1985, 58-62 ; Barrett 1991 ; Rodriguez-Almeida 1993 ; Rose 1997, 113-115 ; Richard 1998, 357-358 ; Boschung 2002, 98-99 ; Osgood 2010, 94 : Coarelli [1980] 2011, 334. Sur les arcs triomphaux en général, voir Hölkeskamp 2006, qui rappelle que l'arc triomphal peut être vu comme un « lieu de mémoire » qui inscrit dans le marbre la cérémonie du triomphe.

⁴⁶ Nous n'avons conservé aucune trace archéologique de cet arc ; des monnaies frappées sous Claude, avec au droit, un portrait de Drusus et, au revers, un arc triomphal surmonté d'une statue équestre à gauche entre deux trophées avec l'inscription *DE GERMANIS* sur l'architrave pourraient en être la représentation monétaire (RIC, I² *Claudius* 71 et Barrett 1991, 2).

⁴⁷ Il devait être au niveau de l'actuelle *piazza Sciarra* et de la *via del Caravita*.

⁴⁸ Berlan-Bajard 2006, 47.

⁴⁹ Rodriguez-Almeida 1978-1979/1979-1980, 200-202 ; Andreussi 1999 ; Coarelli 2009, 305. Sur l'extension du *pomerium* en 49, voir infra, n. 73.

⁵⁰ Pour une proposition de restitution, voir Barrett 1991, 17-19.

⁵¹ Koeppel 1983 et, à sa suite, Richard 1998, 357-358 et Osgood 2010, 94.

⁵² Les dimensions de ce relief (hauteur : 1,61 m ; longueur : 1, 23 m) montrent qu'il s'agissait d'un élément important de la décoration de l'arc. En revanche, en l'état actuel de nos connaissances, il est impossible de déterminer sa localisation sur l'arc et donc sa visibilité.

⁵³ CIL, VI, 920a = ILS, 216 = CIL, VI, 40416. L'inscription est fragmentaire et la restitution est incertaine. J. Osgood (2010, 105, à la suite de G. Alföldy, CIL, sub numero) propose, à titre d'hypothèse, de lire : *Ti. Clau[dio] Drusi f. CaisJari / Augu[sto Germanico] / pontific[i] maxim. trib. potesJtat IX, / cos V, im[p]. XXII (?) cens(ori), Patri Pa]triai / senatus popu[lusque]*

plusieurs dédicaces à des membres de la famille impériale⁵⁴. L'arc était probablement orné de huit statues représentant Germanicus, Antonia minor, Agrippine, Néron, Octavie et très certainement Britannicus, Drusus et un autre membre de la famille impériale (A. Barrett propose Livie ; J.-C. Balty et C. B. Rose, Claude)⁵⁵. L'arc de la *via Lata* est ainsi un monument-clé de l'autoreprésentation du pouvoir claudien, célébrant en même temps la dynastie, la victoire britannique et l'achèvement des travaux de l'aqueduc. Si le relief des soldats appartient bien à son décor et s'il s'agit bien de prétoiriens, l'arc représente également le lien fort qui unit le prince aux cohortes prétoiriennes.

La victoire britannique est, en outre, commémorée par plusieurs cérémonies⁵⁶ et, en premier lieu, par un triomphe voté en 43, mais célébré en 44, qui est le premier à être célébré par un empereur⁵⁷. Le récit des auteurs antiques donne l'image d'une procession grandiose⁵⁸. Des gens venus des quatre coins de l'empire y assistent : les gouverneurs peuvent exceptionnellement quitter leur poste pour revenir à Rome, une partie des exilés est rappelée (Suet., *Claud.*, 17), les cités et les provinces envoient des ambassades et des pancartes rappellent les cadeaux luxueux faits à cette occasion⁵⁹. Au milieu de cette foule, Claude défile sur un char triomphal, suivi de Messaline sur un *carpentum* (Suet., *Claud.*, 17)⁶⁰. Les généraux ayant contribué à la conquête défilent à pied, en toge prétexte, à l'exception de M. Licinius Crassus Frugi, à cheval, portant la *tunica palmata* (Suet., *Claud.*, 17)⁶¹. Sont aussi présents des affranchis tel que Posidès⁶². Deux autres

rofmanus, qJuod / reges Brit[annorum] XI [diebus paucis sine] / ulla iactu[ra deuicerit et regna eorum] / gentesque b[arbaras trans Oceanum sitas] / primus in dici[onem populi Romani redegerit]. Il est intéressant de noter que l'inscription, si la restitution proposée par G. Alföldy est exacte, célèbre la victoire sur la Bretagne, l'extension de l'empire ainsi que la maîtrise de l'Océan ; ces exploits ayant été réalisés en peu de temps et sans perte. La dédicace insiste donc sur les triomphes militaires, mais également diplomatiques qui ont permis la soumission de la Bretagne sans avoir eu besoin de continuer les combats après une première victoire militaire décisive (Suet., *Claud.*, 17 : *sine ullo proelio aut sanguine intra paucissimos dies parte insulae in ditionem recepta*).

⁵⁴ CIL, VI, 921 = 31204 ; CIL, VI, 922-923.

⁵⁵ Balty 1988, 45 ; Barrett 1991, 9 ; Rose 1997, 113-115. Les inscriptions étaient peut-être gravées sur les deux faces de l'arc, ce qui expliquerait la découverte de deux dédicaces à Germanicus (Barrett 1991, 9-10). Leur localisation précise est inconnue et plusieurs hypothèses ont été proposées : sur les piédestaux des colonnes de l'arc, sur l'attique sous forme d'*imagines clipeatae*, au-dessus de l'arc ou à proximité de l'arc. Selon C. B. Rose, il aurait existé, à proximité de l'arc triomphal, un autre monument élevé en même temps avec les statues. Sur cette question, voir Barrett 1991, 9-10 et Rose 1997, 115.

⁵⁶ L'étude des cérémonies comme media de la mise en scène du pouvoir impérial est un champ d'étude historiographique particulièrement dynamique ces dernières années. Parmi une bibliographie importante, voir notamment Benoist 1999 ; 2001 ; 2005 ; 2011 ; Arena 2009 ; 2010 ; Ewald & Noreña 2010. Cet intérêt n'est pas propre à l'histoire ancienne et les études menées en histoire médiévale, moderne et contemporaine sont aussi fécondes. Pour l'époque moderne, voir par ex. Leferme-Falguières 2007.

⁵⁷ Lors de son triple triomphe en 29 a.C., Auguste n'est pas encore empereur. Sur la cérémonie du triomphe, voir Barini 1952 ; Benoist 1999, 318-331 ; Beard 2007 ; Östenberg 2009 ; Sumi 2011. Sur le triomphe de Claude, voir Richard 1998 ; Levick [1990] 2002, 189 ; Osgood 2010, 92.

⁵⁸ Voir notamment Suet., *Claud.*, 17 : *triumphauitque maximo apparatu* ; D.C. 60.23. Par comparaison, voir la description que Flavius Josèphe fait du triomphe de Vespasien et Titus, lui aussi particulièrement fastueux (Jos., *BJ*, 7.121-157). Une lecture attentive du récit des triomphes de Claude et de Vespasien n'a cependant pas permis de repérer des points communs ; néanmoins, il est probable que, dans la mesure où Vespasien cherche à s'inscrire dans un prolongement claudien, des parallèles aient existé.

⁵⁹ Pline l'Ancien (*Nat.*, 33.54) rapporte que Claude "indiqua par des pancartes que, parmi les couronnes en or, celle qui représentait la contribution de l'Espagne Citérieure pesait 7000 livres [soit 2268 kg], tandis que celle qu'avait fournie la Gaule Chevelue en pesait 9000 [soit 2916 kg]" (cf. aussi Östenberg 2009, 119-127).

⁶⁰ Messaline est la première impératrice à participer à un triomphe (Flory 1998, spé. 492-493). Lors son triomphe en 17, Germanicus est entouré, sur le char triomphal, par ses enfants mais pas par sa femme (Tac., *Ann.*, 2.41.3).

⁶¹ M. Licinius Crassus Frugi reçoit, à l'occasion du triomphe britannique, les ornements triomphaux pour la seconde fois : il est ainsi particulièrement honoré lors de la cérémonie.

⁶² Claude décerne à Posidès une *hasta pura* au cours du triomphe (Suet., *Claud.*, 28 ; ps.-Aur. Vict., Epit., 4.7).

cérémonies exaltent la conquête britannique. En 47, parce que les ornements triomphaux sont jugés insuffisants au regard du prestige des victoires remportées, les sénateurs accordent à A. Plautius un honneur exceptionnel. Le Sénat lui décerne l'*ouatio* pour les combats qu'il a menés depuis 43 (Suet., *Claud.*, 24 ; Tac., *Ann.*, 13.32 ; D.C. 61[60].30.2 ; Eutr. 7.13.4)⁶³. Il est ainsi le premier et le dernier non membre de la famille impériale à bénéficier d'un tel privilège sous le Principat. Lors de la procession, Claude est associé à la victoire : il "vint à sa rencontre lors de son entrée à Rome, et se tint à ses côtés pendant qu'il montait au Capitole, puis lorsqu'il en redescendit" (Suet., *Claud.*, 24 ; cf. Eutr. 7.13.4). Ce cérémonial profite aux deux parties : Claude rappelle à nouveau sa victoire ; l'honneur accordé à A. Plautius est d'autant plus prestigieux que le prince y participe. Quatre ans plus tard, à la suite du succès militaire de P. Ostorius Scapula et de la trahison de Cartimandua, reine des Brigantes, Caratacus, roi des Silures, est fait prisonnier et amené à Rome. Pour célébrer sa capture, Claude organise une cérémonie qui ressemble fort à un triomphe : Caratacus suivi par sa famille, ses clients et le butin défilent devant le peuple de Rome (Tac., *Ann.*, 12.36.2 ; cf. D.C. 61[60].33.3c). À cette occasion, une parade permet de rappeler la place particulière qu'occupent les prétoriens sous Claude (Tac., *Ann.*, 12.36.2 : *stetere in armis praetoriae cohortes campo qui castra praeiacebantur*). Comme en 43, l'impératrice (Tac., *Ann.*, 12.37.4) et le général qui a réellement mené les combats⁶⁴ sont associés au succès claudien.

Enfin, Claude organise des jeux pour célébrer son succès militaire. Des jeux triomphaux sont donnés en 44⁶⁵. En 47, lors de jeux de gladiateurs, des captifs bretons jouent leur propre défaite avant d'être exterminés en masse (D.C. 61[60].30.3)⁶⁶. À une date indéterminée – peut-être en 44, lors du triomphe, ou en 51, après la capture de Caratacus –, un spectacle est organisé au Champ de Mars : il mime la prise et le pillage d'une cité de Bretagne (Suet., *Claud.*, 67). S'y ajoutent des jeux annuels pour commémorer la victoire britannique (D.C. 60.22.1) ainsi que des jeux votifs en 45 (D.C. 60.25.7). Lors de ces différents spectacles, Claude paraît en habit triomphal (Suet., *Claud.*, 21)⁶⁷.

Ces multiples manifestations conduisent B. Levick à conclure que "pour Claude, l'invasion de la Bretagne était l'élément majeur du règne, et venait légitimer son exercice du pouvoir, comme le montre son exploitation systématique de l'événement"⁶⁸. La dédicace de l'arc triomphal et le défilé de Caratacus montrent que la victoire claudienne est bienveillante et clémence. L'inscription rappelle en effet que la conquête est avant tout une victoire diplomatique qui a permis la soumission de 11 rois bretons en peu de jours, sans déplorer de pertes dans l'armée romaine⁶⁹. Le récit par Tacite de la cérémonie en 51 célèbre également la clémence impériale. À l'issue d'un discours de Caratacus dans lequel ce dernier rappelle la noblesse de ses ancêtres ainsi que la richesse et la prospérité de son royaume, Claude, en signe de sa

⁶³ Aussi Dudley 1959, 14-16 ; Suspène 2004, 551-552 ; Sumi 2011, 93-95. Cet honneur, décerné pour la première fois en 503 a.C. et considéré comme un triomphe mineur, est accordé par le Sénat à un général victorieux pour des conflits où le sang n'a pas été versé ou pour des affrontements menés contre des ennemis mineurs comme des esclaves et des pirates. Le général honoré est couronné de myrte, et non de laurier, et effectue une procession à pied. Auguste change le sens de cette cérémonie puisque, sous son influence, le Sénat accorde l'*ouatio* à Drusus, en 11 a.C., pour ses succès militaires en Germanie, donc contre des ennemis véritables et lors de combats où le sang a été versé. Drusus meurt avant d'avoir pu en bénéficier.

⁶⁴ Le Sénat décerne à cette occasion les ornements triomphaux à P. Ostorius Scapula (Tac., *Ann.*, 12.38.2).

⁶⁵ D.C. 60.23.4-6 : jeux théâtraux et jeux de cirque – courses de char entrecoupées de chasses à l'ours et de danses pyrrhiques.

⁶⁶ Berlan-Bajard 2006, 14 ; Cariou 2009, 497.

⁶⁷ Claude est également vêtu du *paludamentum* lors des jeux donnés dans le camp des prétoriens à l'occasion de la célébration de son accession au pouvoir et lors de la naumachie de 51 (Tac., *Ann.*, 12.56 ; D.C. 60.17.9 ; 33.3 et Berlan-Bajard 2006, 343).

⁶⁸ Levick 1990 [2002] 194 (cf. Melmoux 2002, 168).

⁶⁹ CIL, VI, 920a, l. 6-7 : *reges Brit[annorum] XI [diebus paucis sine] / ulla iactu[ra deuicerit* (cf. Suet., *Claud.*, 17 : *sine ullo proelio aut sanguine intra paucissimos dies parte insulae in deditio[n]em recepta*).

clémence, gracie ce dernier, sa femme et ses frères⁷⁰. À l'instar de Scipion l'Africain, l'empereur est clément⁷¹.

La victoire est également clémence car la Bretagne est intégrée à l'empire dont Claude cherche à renforcer l'unité⁷². L'élargissement de l'espace sous domination romaine est rendu visible à Rome même par l'extension du *pomerium* en 49⁷³. Un passage de Sénèque⁷⁴ atteste que cet agrandissement, tout comme l'ouverture des magistratures et donc du Sénat aux notables gaulois, ne se sont pas faits sans débat. Les deux sont liés et relèvent d'une controverse sur la vision de la domination romaine et des rapports que Rome entretient avec son empire ainsi que sur la place réservée à l'Italie. Deux conceptions opposées semblent s'être affrontées. Pour les partisans de la première, dont le texte de Sénèque se fait l'écho, l'extension du *pomerium* ne pourrait se faire qu'au lendemain d'un agrandissement du territoire italique et l'accès au Sénat resterait un privilège des Italiens. À l'inverse, selon la seconde approche, dont Claude est un partisan, l'extension du *pomerium* reflète la conquête de nouvelles régions dont les élites sont amenées, à terme, à être intégrées à l'aristocratie romaine. L'ouverture du Sénat et l'extension du *pomerium* permise par le recul des frontières de l'empire témoignent de la vision claudienne de la domination romaine qui est clémence, car les nouveaux territoires font partie intégrante de l'empire.

Célébrée à Rome par le prince, la victoire britannique est également exaltée par les participants de la conquête, les écrivains de l'époque, mais également les habitants de l'empire. Dans sa *Consolation à Polybe*, Sénèque reprend des éléments de la mise en scène claudienne en souhaitant "qu'il pacifie la Germanie, qu'il nous ouvre la Bretagne ! qu'il obtienne les mêmes triomphes que son père ! qu'il en mérite de nouveaux !" (Sen., *Pol.*, 13.2 : *hic Germaniam pacet, Britanniam aperiat, et patrios triumphos ducat et nouos*). En 42-43, peut-être à l'hiver 43-44⁷⁵, Sénèque célèbre les victoires de Drusus pour glorifier son fils et fait allusion aux victoires d'A. Gabinius Secundus en Germanie et aux projets d'invasion de la Bretagne. Quelques mois plus tard, Pompeius Mela écrit qu'"après être restée si longtemps fermée, voici que la Bretagne s'ouvre grâce au plus grand des princes : et celui-ci, qui a remporté la victoire non seulement sur des peuples indomptés avant lui mais également sur des peuples inconnus, s'il a cherché à s'assurer par la

⁷⁰ Tac., *Ann.*, 12.36.3-37.4 : *at si incolumem seruaueris, aeternum exemplar clementiae ero. Ad ea Caesar ueniam ipsique et coniugi et fratribus tribuit* (cf. D.C. 61[60].33.3c).

⁷¹ Osgood 2010, 100-101. En 41, l'empereur a également fait preuve de clémence à l'égard des conjurés responsables du meurtre de Caligula (Suet., *Claud.*, 11 ; D.C. 60.3 ; Or. 7.6.4).

⁷² Cette idée est célébrée à plusieurs reprises dans les vers de la *Laus Caesaris*.

⁷³ Le nouveau tracé du *pomerium* n'est pas connu dans sa totalité : il est fort probable qu'ont été à cette occasion intégrés la colline de l'Aventin avec ou sans la zone de l'*emporium*, une partie du Champ de Mars (même si les avis divergent sur les limites méridionales et occidentales) et peut-être l'Esquilin. Sur cette controverse, voir, en dernier lieu, Coarelli 2009, avec une carte (p. 940) qui localise les cippes et les zones intégrées en 49. Sur l'extension du *pomerium* par Claude, voir Sen., *Breu.*, 13.8 ; Tac., *Ann.*, 12.23-24 ; Aul. 13.14.7 ; *CIL*, VI, 930, l. 14-16 (*Lex de imperio Vespasiani*) ainsi que le cippes pomériaux *CIL*, VI, 31537 a-d ; *CIL*, VI, 37022 b ; *CIL*, VI, 37023 ; aussi Labrousse 1937 ; Rodriguez-Almeida 1978-1979/1979-1980 ; Taliaferro Boatwright 1984 ; Poe 1984 ; Giardina 1997, 117-138 ("il pomerio di Roma e i limiti dell'Italia") ; Andreussi 1999 ; Lyasse 2005 ; Coarelli 2009 ; 2012, 15-29.

⁷⁴ Sen., *Breu.*, 13.8 : *Sullam ultimum Romanorum protulisse pomerium, quod numquam prouinciali sed Italico agro adquisito proferre moris apud antiquos fuit. Hoc scire magis prodest quam Auentinum montem extra pomerium esse, ut ille affirmabat, propter alteram ex duabus causis, aut quod plebs eo secessisset aut quod Remo auspicante illo loco aues non addixissent, alia deinceps innumerabilia quae aut farta sunt mendaciis aut similia ?* ; Giardina 1997, 117-138.

⁷⁵ Grimal [1978] 1996, 263, 277-278.

guerre la possession de ce pays, il nous l'apporte en s'apprêtant à le manifester publiquement par un triomphe”⁷⁶.

L'idée de la conquête d'une terre jusque-là vierge est reprise quatre fois dans les huit poèmes anonymes, connus sous le nom de *Laus Caesaris*⁷⁷ et écrits sans doute pour être déclamés lors du triomphe de Claude⁷⁸ : “La terre qui n'avait encore jamais été violée par les triomphes romains a succombé, César, sous le choc de ta foudre”⁷⁹. Dans ces poèmes brefs de quatre à dix vers maximum, la Bretagne, terre inconnue, revêt un caractère légendaire⁸⁰. Sa soumission, évoquée par l'image du cou ployé⁸¹, est tout autant célébrée que la victoire remportée sur l'Océan⁸² qui, autrefois hostile, est désormais un trait d'union entre des peuples jusque-là étrangers. Pour les Romains, traverser l'Océan c'est franchir les limites du monde habité : les géographes antiques pensaient en effet que la Manche faisait partie d'un grand océan qui entourait l'œkoumène et bornait ainsi le monde habité⁸³. Les thèmes principaux de la *Laus Caesaris* – la conquête de la Bretagne, la maîtrise de l'Océan et la domination universelle – sont probablement une trace de la réception des éléments mis en valeur par Claude et ont, d'une certaine manière, fixé le discours laudatif sur la conquête britannique. Une trentaine d'années plus tard⁸⁴, deux personnages de la tragédie prétexte *l'Octavie*, la nourrice et Octavie, reprennent ces idées⁸⁵.

Événement majeur pour Claude, la conquête de la Bretagne l'est également pour ses participants, qui contribuent à sa célébration. Dans une dédicace de statue élevée en l'honneur de P. Anicius Maximus, officier subalterne en Bretagne (préfet de camp de la deuxième légion Augusta), les Alexandrins rappellent les succès qui lui valurent l'obtention d'une couronne murale et d'une *hasta pura* et célèbrent indirectement

⁷⁶ Mel. 3.49 : *Britannia qualis sit quales que progeneret mox certiora et magis explorata dicentur. Quippe tamdiu clausam aperit ecce principum maximus, nec indomitarum modo ante se, uerum ignotarum quoque, gentium uictor, propriarum rerum fidem, ut bello affectauit, ita triumpho declaraturus portat.*

⁷⁷ Anth. Pal., 419-426. Sur ces vers, voir Dudley 1959, 8-9 ; Tandoi 1962 ; Melmoux 2002 ; Barrett 2000 ; Berlan-Bajard 2006, 324-326 ; Breitenbach 2009.

⁷⁸ Melmoux 2002, 173 ; Barrett 2000, 596.

⁷⁹ Anth. Pal. 419 : *Ausoniis numquam tellus uiolata triumphi/ Icta tuo, Caesar, fulmine procubuit* (cf. Anth. Pal., 420 : *Victa prius [nulli], nullo spectata triumpho/ Inlibata tuos gens iacet in titulos* ; 424 : *Cernitis ignotos Latia sub lege Britannos* ; 425 : *illa procul nostro semota exclusaque caelo / Alluitur nostra uicta Britannis aqua*).

⁸⁰ Anth. Pal., 420 : *Fabula uisa diu medioque recondita ponto* ; 426 : *Semota et uasto disiuncta Britannia ponto/ Cinctaque inaccessis horrida litoribus,/ Quam pater inuictis Nereus uelauerat undis,/ Quam fallax aestu circuit Oceanus*. Melmoux 2002, 166.

⁸¹ 420 : *Libera uictori quam cito colla dedit !* ; 426 : *Conspectu deuicta tuo, Germanice Caesar/ Subdidi insueto colla premenda iugo* (voir infra, n. 90, pour une image similaire sur le relief célébrant la victoire de Claude à Aphrodissias).

⁸² 419 : *Oceanusque tuas ultra se respicit aras* ; 421 : *Oceanus medium uenit in imperium* ; 423 : *At nunc Oceanus geminos interluit orbes;/ Pars est imperii, terminus ante fuit* ; 425 : *Oceanus iam terga dedit, nec peruius ulli/ Caesareos fasces imperiumque tulit*. A. Berlan-Bajard (2006, 344) compte deux fois plus d'occurrences du nom *Oceanus* ou d'autres termes désignant la mer que du vocable *Bretannia* ou d'autres allusions aux peuples de l'île. Claude s'inscrit là encore dans le prolongement de son père qui est, selon Suétone (*Claud.*, 1), le premier général romain à avoir navigué sur l'océan septentrional.

⁸³ 419 : *Qui finis mundo est, non erat imperio* ; 424 : *Ultima cesserunt adaperto claustra profundo/ Et iam Romano cingimur Oceano* et Berlan-Bajard 2006, 344-345 et 352-353.

⁸⁴ La date de l'*Octavie*, longtemps attribuée à Sénèque, est fort débattue dans la mesure où aucun élément ne permet une datation avec certitude. Parmi les différentes hypothèses avancées – l'année des quatre empereurs, principat de Vespasien, de Domitien ou, même si cette proposition est plus rare, l'époque des Antonins, la datation vespasienne nous semble la plus crédible. Pour une présentation historiographique de la question et le détail de notre argumentation, nous nous permettons de renvoyer aux pages que nous avons écrites sur le sujet (Michel 2013).

⁸⁵ Oct., 26-30 (Octavie) : *Modo cui totus paruit orbis/ ultra Oceanum cuique Britanni/ tega dedere/ ducibus nostris ante ignoti/ iurisque sui* ; 38-44 (nourrice) : *Claudi, cuius imperio fuit/ subiectus orbis, paruit liber diu/ Oceanus et recepit inuitus rates./ En qui Britannis primus imposuit iugum,/ ignota tantis classibus texit freta/interque gentes barbaras tutus fuit/ saeva maria.*

les exploits militaires de Claude⁸⁶. La victoire de Claude est également évoquée, de manière indirecte, dans l’inscription honorifique gravée par la cité d’Augusta Taurinorum, en Transpadane, en l’honneur de C. Gavius Silvanus⁸⁷. La campagne britannique représente donc une marque d’honneur qui peut être mise en avant dans une dédicace honorifique. Le nom de Claude, même après sa mort, n’est pas un fardeau : “for the Roman army and its officers, success in Britain represented the greatest exploit in several decades”⁸⁸.

Les habitants des provinces de l’empire ont conscience de l’importance de cette victoire. Cherchant à montrer leur attachement au prince, ils la mettent en avant par la pierre ou le monnayage : l’arc triomphal élevé à Cyzique⁸⁹, le relief du *Sebasteion* d’Aphrodisias⁹⁰ ou les monnaies frappées à Césarée de Cappadoce⁹¹ représentant Claude sur un char triomphal l’attestent. Ces manifestations montrent néanmoins que contrairement à ce qui se passe à Rome, c’est la conquête de la Bretagne et non la maîtrise de l’Océan qui est mise en avant dans les provinces. Ce dernier aspect de l’idéologie claudienne trouve ainsi peu d’échos dans le reste de l’empire, alors qu’il est au cœur de la mise en scène du pouvoir impérial à Rome⁹².

La maîtrise de l’eau par le pouvoir impérial

Claude a non seulement franchi la Manche, mais il est surtout celui qui a dompté l’élément aquatique pour le bien des Romains. Il achève la construction de deux aqueducs commencée sous Caligula, crée le port d’Ostie et tente d’assécher le lac Fucin pour mettre en valeur de nouvelles terres fertiles⁹³. Comme dans le cas de la victoire britannique, l’empereur prend soin de rappeler qu’il réussit là où ont échoué ses prédécesseurs, notamment César qui n’avait pas osé entreprendre la construction du port d’Ostie et qui

⁸⁶ CIL, III, 6809, Antioche de Pisidie : *P(ublio) Anicio / P(ubli) f(ilio) Ser(gia) Maxi/mo praefecto / Cn(aei) Domiti Ahenobar/bi p(rimo) p(ilo) leg(ionis) XII Fulm(inatae) praef(ecto) / castror(um) leg(ionis) II Aug(ustae) in / Britannia praef(ecto) exer/citu(s) qui est in Aegypto / donato est ab Imp(eratore) donis / militaribus ob expedi/tionem honorato / corona murali et / hasta pura ob bellum / Britanic(um) ciuitas / Alexand(ria) quae est / in Aegypto h(onoris) c(ausa). Sur ce chevalier, voir PIR², A 604 et Demougin 1992, 402-403 n. 490.*

⁸⁷ CIL, V, 7003. Sur ce chevalier, voir PIR², G 112 et Demougin 1992, 476-477 n. 574.

⁸⁸ Osgood 2010, 103.

⁸⁹ CIL, III, 7061 : *Diuo Aug(usto) Caesari Ti(berio) Au[g(usto) diui Aug(usti) f(ilio)] / Imp(eratori) Ti(berio) Claudio Drusi f(ilio) [Caesari Aug(usto) Ger]manico pont(ifici) max(imo) [tr(ibunicia) p(otestate) XI co(n)s(uli) imp(eratori) XXI] / p(atri) p(atriae) uind(ici) lib(ertatis) deui[ctori regum XI] / Britanniae ar[cum posuerunt] / c(iues) R(omani) qui Cyzici [consistunt] / et Cyzi[ensi] / curatore ; Dudley 1959, 13 ; Rose 1997, 171 cat. 110 ; Richard 1998, 358.*

⁹⁰ Sous les Julio-Claudiens, deux familles de l’élite locale construisent un complexe dédié à Aphrodite, aux *Theoi Sebastoi* et au Démos composé d’un *propylon* à deux étages, de deux portiques latéraux à trois étages et d’un temple. Le complexe est célèbre pour les 180 bas-reliefs qui ornaient les deux étages supérieurs des portiques. Parmi ceux qui ont été conservés, l’un célèbre la victoire britannique. Claude y est représenté en guerrier héroïque, vêtu d’un manteau – qui ressemble plus à la chlamyde grecque qu’au *paludamentum* romain – broché sur l’épaule, d’un casque, d’un baudrier avec un fourreau et tenant dans sa main droite, un bouclier et une lance. L’empereur immobilisé avec son genou et tire en arrière la tête d’un personnage féminin, aux cheveux détachés, vêtu d’un court chiton et de bottes, levant la main droite dans un geste de défense. L’inscription gravée au bas du panneau permet de reconnaître la personnification de la Bretagne. Comme le souligne R. R. R. Smith, la composition de la scène, influencée par les représentations des Amazonomachies, diffère de l’image diffusée par le pouvoir impérial d’une soumission des peuples bretons sans violence. Sur le *Sebasteion* et ses reliefs, voir Smith 1987 (spéc. p. 115-117 n. 6) ; 2013 ; de Chaisemartin 2007 ; Osgood 2010, 103-105.

⁹¹ RIC, I² Claudius 122.

⁹² Pour un bilan historiographique des rapports que le pouvoir entretient avec l’eau, voir les actes du séminaire de l’école doctorale de Paris 1 “L’eau conquise. Pratiques et représentations” et notamment A. Conchon, “Introduction”, *Hypotheses*, 1997.1, 67-75 et I. Bakhouche, “Conclusion”, *ibid.*, 115-120.

⁹³ Pour les travaux liés à l’eau sous Claude, voir CIL, VI, 1254 ; 3165b ; 31565d ; ILS, 205 ; 5747b ; AE, 1939, 54 ; Plin., Nat., 36.70, 122-125 ; Frontin 13 ; Suet., *Claud.*, 20 ; Tac., *Ann.*, 11.13.2 ; D.C. 60.11.1-5 ; Leveau 1993 ; Levick [1990] 2002, 142-146 ; Osgood 2010, 168-189.

n'avait pas eu le temps de réaliser ses projets pour le lac Fucin⁹⁴. Ces travaux, qui renforcent et attestent dans un même mouvement sa légitimité impériale, sont dès lors mis en avant.

L'arc de la *via Lata* est, comme nous l'avons mentionné, une des arches de l'*Aqua Virgo*, exaltant ainsi en même temps la victoire britannique, le franchissement d'*Oceanus*, l'accroissement de la Ville et de l'empire et l'achèvement de l'aqueduc. À côté de cette manifestation monumentale, deux cérémonies permettent aussi cette célébration. Lors d'une visite impériale à Ostie pour suivre les travaux du port⁹⁵, la présence fortuite d'une orque échouée dans le port permet à Claude, entouré une nouvelle fois de prétoiriens, de mener personnellement une *uenatio* marine improvisée. Il offre alors à la foule présente, sûrement composée des habitants d'Ostie, mais aussi d'une partie de la cour qui accompagne Claude dans son déplacement, une manifestation de ses qualités guerrières (Plin., *Nat.*, 9.14-15),⁹⁶ lesquelles sont également célébrées lors de la naumachie de 51⁹⁷.

Cette dernière se déroule sur les bords du lac Fucin. Il s'agit d'un véritable combat naval qui prend l'allure d'une vaste reconstitution d'une bataille entre deux grandes puissances maritimes du passé. Les Siciliens et les Rhodiens⁹⁸ sont représentés par 19 000 prisonniers de droit commun condamnés à mort. Ils sont répartis sur 100 navires, dont 24 trirèmes et quadrirèmes. Selon G. Cariou, le spectacle a dû se dérouler dans la partie sud-occidentale du lac, à l'intérieur d'une arène longue de plusieurs kilomètres et de forme allongée. Le lieu du spectacle est circonscrit par une enceinte de navires reliés entre eux par une plateforme et il est surveillé par des manipules et des escadrons de cohortes prétoiriennes (Tac., *Ann.*, 12.56.2). Les spectateurs sont répartis, en arc de cercle, sur les rives, les collines et les montagnes (Tac., *Ann.*, 12.56.3). L'empereur et ses proches devaient être placés au cœur des célébrations, dans une loge aménagée pour l'occasion, à proximité de l'ouvrage hydraulique. Si elle est organisée pour célébrer en public l'inauguration de l'émissaire qui vise à le drainer et à l'assécher (Tac., *Ann.*, 12.56.1 : *quo magnificentia operis a pluribus uiseretur*)⁹⁹, elle valorise également les bienfaits de Claude qui veille au bien-être des Romains. Ce dernier s'affiche, en *paludamentum* (Tac., *Ann.*, 12.56.3)¹⁰⁰, comme le chef des flottes de l'empire et rappelle donc, de manière indirecte, son succès militaire transocéanique tout en exaltant la puissance cosmocratique de Rome sur terre et sur mer¹⁰¹.

Grâce aux monnaies, à l'architecture et aux cérémonies, Claude cherche ainsi à inscrire son principat dans la continuité du modèle augustéen tout en prenant soin de montrer qu'il a réussi là où Auguste et ses

⁹⁴ Leveau 1993, 6 ; Roman 2001, 289-293 (sur le modèle césarien sous Claude) ; Levick [1990] 2002, 121-122.

⁹⁵ La date précise de ce séjour à Ostie est inconnue.

⁹⁶ Aussi Berlan-Bajard 2006, 71. Pline l'Ancien emploie le terme *uidimus* qui donne à penser qu'il était présent lors de cette *uenatio* improvisée. Il est néanmoins difficile de préciser à quel titre il se trouve à Ostie : il est encore au début de sa carrière et n'exerce pas de fonction qui attesterait sa présence dans l'entourage du prince.

⁹⁷ Sur la naumachie de 51, voir Plin., *Nat.*, 33.63 ; Mart., *Spect.*, 28 (simple allusion) ; Tac., *Ann.*, 12.56 ; Suet., *Claud.*, 21 ; D.C. 61[60].33.3-4 ; aussi Berlan-Bajard 2006 ; Cariou 2009 ; Osgood 2010, 168-169. Il ne s'agit pas d'une nouveauté, César et Auguste avaient déjà donné de tels spectacles ; mais, la naumachie de Claude est d'une toute autre ampleur (Cariou 2009, 426 parle ainsi du "sommet sous Claude de la naumachie").

⁹⁸ Berlan-Bajard 2006, 12-24 ; Cariou 2009, 187-195, 404-441 (avec une carte p. 191).

⁹⁹ Ces travaux sont également célébrés par l'organisation en 52 d'un dîner sur le lac et de spectacles de gladiateurs (Tac., *Ann.*, 12.57 ; Suet., *Claud.*, 32).

¹⁰⁰ Aussi Berlan-Bajard 2006, 343. À ses côtés se trouvent Agrippine, parée d'une chlamyde tissée d'or, et Néron, en habit militaire (Plin., *Nat.*, 33.63 ; Tac., *Ann.*, 12.56.3 ; D.C. 61[60].33.3).

¹⁰¹ La naumachie permet également d'inscrire Claude dans le prolongement d'Auguste, qui a offert au peuple, au pied du Janicule, à Rome, un divertissement similaire et de mettre en avant Agrippine et Néron, le futur empereur. Sur la dimension symbolique de la naumachie, voir Berlan-Bajard 2006, 340-353 ; Cariou 2009, 448, 470-472, 498-504.

prédécesseurs avaient échoué. Prince modéré et respectueux du Sénat, il a réussi à conquérir la Bretagne et maîtriser la Manche, à la différence de César, Auguste et Caligula. Mais ce succès n'est mentionné que rapidement par les historiens du II^e s. qui insistent au contraire sur ses faiblesses physiques et morales. Dans la tradition romaine, Claude n'apparaît pas comme un général victorieux : il est, dès sa mort, présenté comme l'archétype du prince manipulé par ses femmes et affranchis.

L'élaboration de la légende noire claudienne

Sous Néron, un bouffon sanguinaire à la tête de l'empire

M. Griffin et B. Levick ont souligné l'attitude ambiguë de Néron à l'égard de son père adoptif¹⁰² : il doit son avènement à Claude, mais il prend rapidement ses distances avec lui¹⁰³ et, sous son principat, "la dérision envers Claude était monnaie courante"¹⁰⁴. Dès 54, une image noire de l'époque claudienne est élaborée ; Sénèque, membre de la cour sous Claude et sous Néron, y a fortement contribué. Nous connaissons quatre textes où Sénèque évoque explicitement Claude : la *Consolation à Polybe*, écrite en 43-44, lors de son exil en Corse, l'*Apocoloquintose du divin Claude*, rédigée peu après la mort de Claude, l'éloge funèbre de Claude prononcé par Néron et le discours que ce dernier fait au Sénat lors de son avènement. Ces deux derniers textes ont été rédigés par Sénèque et sont mentionnés dans les *Annales* de Tacite (*Ann.*, 13.3-4)¹⁰⁵. Les historiens ont souligné l'écart qui existait entre le portrait élogieux que Sénèque fait de Claude dans la *Consolation*¹⁰⁶ et celui très critique qu'il émet au début de l'époque néronienne. Le discours de Néron à la Curie est une sévère critique du principat de Claude : il lui reproche d'avoir été "le juge de toutes les affaires [entendues] à l'intérieur de sa seule demeure" et d'avoir accordé une toute-puissance à ses femmes et affranchis, au détriment du respect des pouvoirs du Sénat et des magistrats (Tac., *Ann.*, 13.4)¹⁰⁷. Dans l'*Apocoloquintose du divin Claude*, Claude est présenté comme un infirme (*Apoc.*, 1.2 ; 5.2-3)¹⁰⁸ grossier (*Apoc.*, 4.3) et imbécile (*Apoc.*, 1.1 ; 4.1 ; 8.1) ou jouant à l'imbécile dupé (*Apoc.*, 10.1). Sénèque le dépeint surtout comme un être cruel et sanguinaire qui met à mort, arbitrairement et sans leur accorder de procès équitable, de nombreux membres de la famille impériale et de l'élite romaine (*Apoc.*, 5.4 ; 6.2 ; 10.3-4 ; 11.1 et 5 ; 12.3 ; 13.4-6 ; 14.1)¹⁰⁹. L'éloge de la douceur, de la bonté, de la justice et de la clémence de Claude fait par Sénèque en 43-44 (*Pol.*, 6.5 ; 12.3-4 ; 13.2-3) n'est plus d'actualité.

Le début de la plainte du chœur lors des funérailles de Claude (*Apoc.*, 12.3) nuance quelque peu ce tableau noir en rappelant ses succès militaires qui sont aussi célébrés dans l'éloge funèbre ainsi que ses ancêtres brillants et ses connaissances littéraires (Tac., *Ann.*, 13.3). Dans la *Consolation à Polybe*, Sénèque

¹⁰² Griffin 1994, 310-311 ; Levick [1990] 2002, 237-238.

¹⁰³ À sa mort, Claude est divinisé (Suet., *Claud.*, 45) et Néron valorise sa filiation divine. Mais dès 56, la mention *Divi Claudi filius* disparaît des monnaies frappées à Rome et la construction du temple du divin Claude est abandonnée (Suet., *Claud.*, 45 ; *Vesp.*, 9).

¹⁰⁴ Levick [1990] 2002, 238 qui s'appuie sur Suet., *Ner.*, 33 et D.C. 60[61].35.2-4.

¹⁰⁵ Sur la *Consolation à Polybe*, voir en dernier lieu avec la bibliographie antérieure, Flamerie de Lachapelle 2009. Sur l'*Apocoloquintose du divin Claude*, voir en dernier lieu Ogood 2007 ; Fasolini 2008 et les synthèses bibliographiques de Roncali 2008 et de Bonandini 2007. Sur les rapports que Sénèque entretient avec Claude et l'image qu'il en donne dans ses écrits, Grimal 1978 ; [1978] 1996 ; Griffin 1994 ; Döpp 1994 ; André 1998 ; Robinson 2005 ; Osgood 2010, 254-256.

¹⁰⁶ Grimal [1978] 1996, 99-103 et Döpp 1994 ont cependant montré que c'était moins Claude qu'un prince idéal qui était évoqué par Sénèque, dans la *Consolation à Polybe*. S. Döpp a observé par ailleurs que Sénèque reprend à son compte des éléments de l'idéologie de Claude : clémence, célébration de sa famille, triomphe sur la Bretagne (voir aussi André 1998, 26).

¹⁰⁷ Sur ce passage, voir André 1998, 33-35.

¹⁰⁸ Sur ces passages, voir André 1998, 25.

¹⁰⁹ Il faut ajouter à ces passages *Apoc.*, 12.2, où les jurisconsultes, ardents défenseurs de la lutte contre l'arbitraire, "sortent de l'ombre" après la mort de Claude.

loue également les écrits de Claude (*Pol.*, 2 ; 3 ; 5 ; 8.2)¹¹⁰, ses succès en Bretagne et en Germanie (*Pol.*, 13.2) et ses ancêtres (*Pol.*, 15.3-5 ; 16.1-3). Sénèque reconnaît ainsi, de manière constante, trois qualités à Claude : ses compétences scientifiques et littéraires, la valeur de ses ancêtres et ses succès militaires. Ses louanges sont néanmoins peu de choses face à la construction de l'image de tyran cruel et sanguinaire, qui a déci-mé la famille impériale et les élites sénatoriales et équestres.

C'est bien ce dernier aspect qui semble dominer au début du principat néronien comme en témoignent les v. 60-63 de la première bucolique de Calpurnius Siculus : "Jamais plus le funèbre cortège du sénat enchaîné ne lassera les mains des bourreaux, on ne verra plus, tandis que la prison déborde, la curie infortunée compter ses rares sénateurs" (*Calp.* 1.60-63)¹¹¹. Le principat de Néron étant de plus en plus tyrannique, les attitudes à l'égard de Claude évoluent en bien comme atteste le fait qu'en 65, C. Calpurnius Piso envisage d'épouser Antonia, la fille de Claude, "afin de se concilier la faveur de la foule" (*Tac.*, *Ann.*, 15.53.3)¹¹². Toutefois, il faut attendre l'avènement de Vespasien pour que Claude soit réellement réhabilité.

Sous les Flaviens : un prédecesseur de valeur

Les Flaviens tentent de s'inscrire dans le prolongement du principat de Claude et condamnent sévèrement l'action de Néron¹¹³. Claude apparaît ainsi, aux côtés d'Auguste et de Tibère, dans la *lex de imperio Vespasiani* de 70¹¹⁴, le temple dédié au divin Claude est achevé (*Suet.*, *Vesp.*, 9), Vespasien restaure à ses frais l'*Aqua Claudia* construite par celui-ci¹¹⁵. En outre, l'amitié que Titus entretenait avec Britannicus est valorisée : Titus a été élevé à la cour avec Britannicus. Pour commémorer ce lien, Titus fait ériger une statue en or de Britannicus sur le Palatin et une statue équestre en ivoire (*Suet.*, *Tit.*, 2). Vespasien se présente comme le successeur légitime de Claude, et Titus comme le vengeur de son ami d'enfance, Britannicus, qui a été écarté du pouvoir par l'usurpation de Néron.

Ce changement à l'égard de Claude se manifeste aussi dans les œuvres littéraires de l'époque flavienne. Le portrait qu'elles dressent de Claude est plus bienveillant, comme c'est le cas par exemple dans l'*Histoire naturelle*. Dans cet ouvrage, Pline l'Ancien évoque Claude à 70 reprises¹¹⁶. Si B. Baldwin estime

¹¹⁰ Aussi Döpp 1994, 298 : "Insgesamt also erscheint Claudius bei Seneca als gebildeter Mann, der geistige Fähigkeiten besitzt, die in den Augen der kaiserzeitlichen Intelligenz hohen Rang hatten".

¹¹¹ Cf. Wiseman 1982 ; Levick [1990] 2002, 239. Sur Calpurnius Siculus, voir l'introduction de J. Amat à l'édition des *Bucoliques* (Calpurnius Siculus, *Bucoliques*, CUF, 1991, VII-XLII) et récemment Martin 2003.

¹¹² Aussi Levick [1990] 2002, 241.

¹¹³ Darwall-Smith 1996, 52-55 ; Griffin 1994, 307 et 312-313 ; Levick [1990] 2002, 94 et 241-242 ; [1999] 2002, 38 et 109 ; Guilhembet 2011, 36. Pour la réaction anti-néronienne au début de l'époque flavienne, voir Rosso 2008.

¹¹⁴ ILS, 244, l. 1-2 : *diuo Aug(usto) / Ti(berio) Iulio Caesari Aug(usto) Tiberioque Claudio Caesari Aug(usto) Germanico* (cf. l. 5-6 ; 19-21 ; 22-24 ; 26-27). Il est cependant à noter que seul Auguste est dit *diuus*.

¹¹⁵ CIL, XI, 2999, Musarna : *Ti(berius) Cl[au]dius / Caesar Aug(ustus) / fecit / Imp(erator) Caesar Aug(ustus) / Vespasianus / pontifex max(imus) / tribunic(ia) potestat(e) / imp(erator) XVIII p(ater) p(atriae) co(n)s(ul) / VIII censor restituit.*

¹¹⁶ À la différence de B. Levick ([1990] 2002, 290 n. 16), nous n'avons pas compté 26, mais 70 références à Claude dans l'*Histoire naturelle*. Le système appellatif pour désigner Claude ou son principat est varié sans que nous ayons réussi à trouver une logique pour expliquer le choix de telle ou telle dénomination. Pline emploie ainsi *Claudius Caesar* à 32 reprises (Pline l'Ancien, *Nat.*, liste des auteurs utilisés pour les livres 5, 6, 12, 13 ; 2.92 ; 3.119 ; 5.2 (2 occurrences) ; 5.64 ; 5.76 ; 6.8 ; 6.27 ; 6.31 ; 6.128 ; 7.35 ; 7.159 (2 occurrences) ; 8.160 ; 10.120 ; 10.172 ; 11.144 ; 12.78 ; 13.79 ; 29.8 (2 occurrences) ; 31.5 ; 33.33 ; 34.40 ; 35.201 ; 36.57 ; 36.60 ; 37.85) ; *Claudius* 4 fois (5.20 ; 11.189 ; 33.54 ; 36.122) ; *diuus Claudius* à 5 reprises (3.141 ; 3.146 ; 8.65 ; 35.94 ; 36.70). Sont aussi employées les expressions *diuus Claudius princeps* (2.99 ; 5.20 ; 7.74 ; 8.37 ; 29.54) ; *Claudius princeps* ou *Claudii principatus* (5.11 ; 5.59 ; 6.17 ; 6.84 ; 7.158 ; 8.22 ; 8.54 ; 9.14-15 ; 9.62 ; 10.5 ; 10.84 ; 12.12 ; 16.202 ; 29.22 ; 33.41 ; 33.63 ; 33.134 ; 33.145 ; 34.69 ; 35.3 ; 35.19) et plus rarement *Tiberius Claudius princeps* (22.92), *Ti. Claudi Caesaris principatus* (26.3) et *Claudii Caesaris principatus* (33.23). La vision que Pline propose du principat de Claude dans l'*Histoire naturelle* n'a donné lieu qu'à une seule étude menée par Baldwin 1995. Voir également les remarques

que “there is no set piece of praise or blame for Claudius in the Natural History”¹¹⁷, l’examen de ces passages nous a amenée, au contraire, à la conclusion que le portrait de Claude dressé par Pline était favorable. L’empereur est décrit comme un lettré dont les écrits sont mentionnés à dix reprises¹¹⁸. Pline évoque ses succès militaires en Maurétanie (*Nat.*, 5.11) et en Bretagne¹¹⁹ ainsi que les cités qui accèdent au rang de colonie ou de municipio entre 41 et 54¹²⁰. Il mentionne également la censure de Claude (*Nat.*, 7.159 ; 10.5 ; 33.33)¹²¹, la célébration des Jeux Séculaires (*Nat.*, 7.159 ; 8.160)¹²² et d’autres jeux et spectacles organisés sous son principat (*Nat.*, 8.22 ; 8.65 ; 9.14-15). Outre le fait qu’il ne mentionne pas les tares physiques de Claude¹²³, la bienveillance de Pline à l’égard ce dernier apparaît surtout dans son admiration pour les travaux entrepris par le prince, avec la construction de l’*Aqua Claudia* dont “on conviendra que jamais le monde entier n’a présenté plus grande merveille” (*Nat.*, 26.123) et avec “les œuvres du même Claude les plus dignes de mémoire” que constituent le port d’Ostie, l’assèchement du lac Fucin et les nouvelles routes (*Nat.*, 26.124)¹²⁴. Mentionner Claude est enfin un moyen de condamner Néron et Agrippine, qui sont jugés responsables de sa mort¹²⁵.

Dans les mêmes années¹²⁶, la tragédie prétexte l’*Octavie* condamne aussi Néron et Agrippine et dresse un portrait bienveillant de Claude. L’étude de sa dénomination et de l’ensemble des passages où il est mentionné montre que Claude y apparaît sous un jour favorable. Les personnages rappellent sa divinisation et sa popularité auprès du peuple romain¹²⁷. Ils ne mentionnent jamais ses faiblesses physiques. En outre, Claude est dépeint comme actif et responsable de ses choix. Aux v. 265 sq., c’est lui qui décide de mettre à mort Messaline alors que la version de Suétone (*Claud.*, 36) et de Tacite (*Ann.*, 11.26-38) est bien différente. Enfin, Claude apparaît avant tout comme un général victorieux qui a agrandi l’empire : Octavie et sa nourrice insistent ainsi longuement sur la conquête britannique¹²⁸. Dans cette pièce, la seule critique émise à l’égard du prince concerne ses choix familiaux et dynastiques : son mariage avec “une femme née du sang de son frère” (*Oct.*, 141) et l’adoption de Néron, qui s’est faite au détriment de Britannicus. Pline l’Ancien et

rapides de André 1998, 29 ; Hurley 2001, 14 ; Levick [1990] 2002, 243-244. Sur l’*Histoire naturelle*, voir, en dernier lieu, Naas 2002, avec une mise au point sur l’historiographie de Pline l’Ancien (p. 4-7).

¹¹⁷ Baldwin 1995, 70.

¹¹⁸ Outre la mention dans la liste des auteurs utilisés en tête des livres 5, 6, 12, 13, Pline utilise les mesures de distance ou de superficie observées dans les ouvrages de Claude (5.64 ; 6.17 ; 6.27 ; 6.31 ; 6.128) et des faits consignés par l’empereur (7.35 : naissance d’un hippocentaure en Thessalie ; 12.78 : observations à propos d’un arbre, le *bratus*).

¹¹⁹ La conquête de la Bretagne est évoquée de manière indirecte par la mention d’un détail sur le voyage de retour effectué par Claude (*Nat.*, 3.119) et la description des couronnes en or lors du triomphe de 44 (*Nat.*, 33.54).

¹²⁰ *Nat.*, 3.141 ; 5.2 (2 occurrences) ; 5.20 (2 occurrences) ; 5.76 ; 6.8.

¹²¹ Aussi Baldwin 1995, 72. Selon Pline, Claude est un censeur scrupuleux qui vérifie les déclarations dans les moindres détails.

¹²² Baldwin 1995, 70 note que Pline, à la différence de Suétone (*Claud.*, 21), ne se moque pas du peu de temps qui sépare les jeux de Claude de ceux organisés par Auguste.

¹²³ Seule la particularité de ses yeux est mentionnée (*Nat.*, 11.144 ; Baldwin 1995, 71).

¹²⁴ Sur ces différents travaux, voir *Nat.*, 16.202 ; 36.70 ; 36.121-12 ; 36.40 où la réfection du théâtre de Pompée est mentionnée. Sur ces passages, voir André 1998, 29 ; Naas 2002, 388-341.

¹²⁵ Pline retient l’hypothèse selon laquelle Claude aurait été empoisonné par Agrippine ou Néron (*Nat.*, 2.92 [Néron] ; 11.189 ; 22.92 [Agrippine]). Les autres mentions de Claude n’impliquent pas un jugement et évoquent simplement des faits qui se sont produits sous son principat (*Nat.*, 2.99 ; 5.59 ; 6.17 ; 6.84 ; 7.35 ; 7.73 ; 7.158 ; 8.37 ; 8.54 ; 9.62 ; 12.2 ; 16.3 ; 29.54 ; 33.23 ; 34.69 ; 35.3 ; 35.19 ; 36.57 ; 37.85).

¹²⁶ Sur la date de l’*Octavie*, voir supra, n. 84.

¹²⁷ Il est dit *diuus* à quatre reprises (v. 287, 289, 534, 586), le chœur le nomme aussi, au v. 289, *dux* (que G. Liberman traduit par “notre maître”).

¹²⁸ Leurs deux répliques (v. 26-30 et v. 38-44) sont construites en écho, reprenant les mêmes thèmes : la domination universelle, la maîtrise de l’Océan et la conquête de la Bretagne.

l'auteur de l'*Octavie*, tous deux favorables à la nouvelle dynastie, contribuent ainsi à la réhabilitation de Claude entreprise par Vespasien, en le présentant sous un jour favorable.

Ce sont aussi les liens qui unissent Flavius Josèphe à Vespasien qui conditionnent le récit des événements de 41 à 54 proposé dans la *Guerre des Juifs*¹²⁹. Écrit dans la seconde moitié du principat de Vespasien, cet ouvrage mentionne l'assassinat de Caligula et l'accession au pouvoir de Claude (Jos., *BJ*, 2.204-214). Ce dernier y apparaît comme un fin tacticien qui arrive à s'imposer à la tête de l'empire. Plus généralement¹³⁰, l'image de Claude dans cet ouvrage est assez élogieuse : il n'est jamais fait mention de ses faiblesses physiques ou morales ni de sa vie privée. Il est présenté comme maître de lui-même et menant une politique satisfaisante. La seule critique dans ce récit est, comme dans l'*Octavie*, la mention de l'adoption de Néron par Claude, alors qu'il a déjà un fils légitime (Jos., *BJ*, 2.248-249)¹³¹. Les *Antiquités juives*, écrites sous Domitien – il ne s'agit plus alors de plaire à Vespasien, mais à Agrippa II –, adoptent un ton un peu différent. Les événements de janvier 41 font l'objet d'un récit beaucoup plus détaillé (Jos., *AJ*, 19.1-273). L'image de Claude qui en ressort est ambivalente. Jusqu'en 41, Claude fait preuve d'une grande modération et mène une vie consacrée aux lettres, à l'écart de la vie publique malgré ses prestigieux ancêtres (Jos., *AJ*, 19.164). Toutefois, Flavius Josèphe souligne ses faiblesses physiques (*AJ*, 19.222), son imbécillité (*AJ*, 19.258) et fait d'Agrippa I le véritable acteur de l'avènement de Claude. Le récit des événements qui ont lieu entre 41 et 54 (*AJ*, 19.274-20.151) contrebalance cependant cette première impression : Claude ne s'est illustré par aucun méfait et l'empire est bien gouverné¹³².

Sous les Antonins, un “empereur moyen”¹³³

L'avènement des Antonins met fin à la politique de réhabilitation de Claude entreprise par les Flaviens. C'est à cette époque que l'image défavorable de Claude semble se fixer pour les siècles à venir, avec les œuvres de Tacite et de Suétone. L'interprétation des livres 11 et 12 des *Annales* de Tacite¹³⁴ est controversée : si certains considèrent que ce dernier dresse un portrait sans nuance de Claude¹³⁵, d'autres¹³⁶ sont moins catégoriques et soulignent le fait que l'historien latin présente deux facettes du principat

¹²⁹ Aucune étude synthétique n'a été menée sur l'image de Claude dans l'œuvre de Flavius Josèphe ; les modernes ne font qu'évoquer rapidement la question (Schwartz 1990, *passim* ; Levick [1990] 2002, 244-245). Sur les liens entre Vespasien et Flavius Josèphe, voir Levick [1999] 2002, *passim* ; Labbé 2012, 399 et 402.

¹³⁰ Les événements qui se sont déroulés sous le principat de Claude sont évoqués en 2.204-249.

¹³¹ On mesure une nouvelle fois l'impact de l'effort de la propagande flavienne pour présenter Néron comme un usurpateur dont l'accession au pouvoir a conduit à la mise à l'écart de l'héritier légitime, Britannicus.

¹³² Ce constat est renforcé par la comparaison avec le récit des principats de Caligula et de Néron qui sont bien plus sombres aux yeux de Flavius Josèphe.

¹³³ Voir notamment Griffin 1994, 307 ; Levick [1990] 2002, 245-246. Cette question ayant déjà été abondamment traitée, nous nous permettons de l'évoquer plus rapidement.

¹³⁴ Sur le portrait de Claude dressé par Tacite, voir Vessey 1971 ; Seif 1973 ; De Vivo 1980 ; Griffin 1990 ; Devillers 1994, 63-76 ; 2003, 151-152 et 241-245 ; Aveline 2006 ; Malloch 2009.

¹³⁵ D. Vessey interprète ainsi ces deux livres des *Annales* comme une farce : Claude est un bouffon indigne de son rôle et un tyran dénué de capacité, ce qui le prive d'une certaine grandeur. À partir de l'étude du procès de D. Valerius Asiaticus et du récit de la censure de Claude mis en parallèle avec la mort de Messaline, D. Vessey observe que Claude est une simple marionnette sous la coupe des impératrices et des affranchis impériaux. Une thèse similaire est retenue par S. Malloch qui pense également que la passivité de Claude est la principale caractéristique de Claude dans le récit de Tacite. Selon lui, Tacite va même plus loin : en faisant de Claude un personnage secondaire dans l'histoire d'autres individus. Claude n'est que rarement le sujet des phrases et le recours aux tournures impersonnelles et au passif est fréquent. Enfin, Devillers 2003, 151 retient que l'indécision est le seul sentiment reconnu à Claude par Tacite.

¹³⁶ À partir de l'étude des discours de Claude rapportés dans les *Annales*, M.T. Griffin montre que le jugement de Tacite est nuancé. Dans sa thèse, J. C. Aveline arrive à la même conclusion.

claudien. À la suite de ces derniers auteurs, nous retiendrons que Claude est un personnage ambivalent chez Tacite : certes, il est souvent présenté comme un idiot manipulé, mais, dans d'autres passages, il a le rôle principal et apparaît comme un empereur tout à fait compétent¹³⁷.

La même ambiguïté se retrouve dans la biographie de Suétone¹³⁸. E. Cizek a montré que la *Vie de Claude* avait un statut particulier dans l'œuvre du biographe : Claude ne rentre dans aucune des quatre catégories proposées par E. Cizek et se situerait entre le groupe des bons princes qui ont certains défauts et celui des mauvais empereurs¹³⁹, même si l'analyse des temps forts de la *Vie de Claude*¹⁴⁰ amène à conclure à un jugement plutôt défavorable. Suétone évoque, même superficiellement, toutes les réformes entreprises par Claude et lui reconnaît un certain pragmatisme administratif et politique¹⁴¹. Toutefois, il se moque de ses faiblesses physiques et morales, qui le conduisent à accorder une place démesurée à ses femmes et ses affranchis.

Un siècle plus tard, environ, mais sur la base d'un dossier documentaire en partie similaire, Dion Cassius souligne également la faiblesse de Claude¹⁴². Lorsqu'il agit seul, il prend par contre de très bonnes mesures (D.C. 60.3 ; 8.4). À la tête de l'empire, ce lettré (D.C. 60.2) fait preuve de clémence et de modération (D.C. 60.3-8). Dion Cassius rappelle ses succès militaires, les initiatives prises pour assurer l'approvisionnement de Rome (D.C. 60.10-12 ; 17 ; 19-23 ; 24-26). Mais quand il se laisse influencer par les impératrices et les affranchis, il commet des crimes. Par ailleurs, il le décrit également comme un infirme (D.C. 60.2) stupide (D.C. 60.28 ; 31), peureux (D.C. 60.4-7 ; 14-15) et cruel (D.C. 60.13-14). Claude est surtout coupable de faiblesse : dominé par ses femmes et ses affranchis, il les laisse commettre les pires exactions (D.C. 60.8.4 ; 14 ; 33 ; 61.11).

Ainsi, les trois historiens n'émettent pas un jugement tranché sur le principat de Claude¹⁴³. S'ils insistent sur les insuffisances mentales et physiques de Claude, son itinéraire politique laborieux et le caractère fortuit de son accession au pouvoir, s'ils présentent Claude comme le jouet des impératrices et des affranchis impériaux, ils font néanmoins de son principat une étape significative dans l'organisation de l'empire, notamment grâce à sa politique extérieure, aux travaux qu'il a menés à Rome et en Italie. La même ambiguïté se retrouve chez les auteurs de l'Antiquité tardive.

¹³⁷ Tacite lui attribue certaines qualités – *civilitas*, modestie, facultés intellectuelles – et lui reconnaît des succès, notamment en matière de politique extérieure, de ravitaillement de Rome et de grands travaux.

¹³⁸ Sur la vision que Suétone donne de Claude, voir Cizek 1977 ; 1998 ; Gascou 1984 ; Hurley 2001, notamment introduction p. 10-18.

¹³⁹ Cizek 1998, 49-50 compte ainsi 76 traits positifs, 94 traits négatifs, 84 traits neutres, 8 traits contradictoires, 17 traits penchant vers le positif et 27 traits penchant vers le négatif.

¹⁴⁰ Cizek 1998, 54-55.

¹⁴¹ Suétone mentionne par ex. sa *civilitas*, les mesures prises pour assurer l'approvisionnement de Rome et ses grands travaux.

¹⁴² Aucune étude d'ensemble n'a été menée sur la vision de Claude dans l'*Histoire romaine* de Dion Cassius. Dans son ouvrage qui reste une référence, F. Millar n'en dit par exemple pas un mot (Millar 1964). Cette lacune peut peut-être s'expliquer par le jugement sévère des modernes à son égard : Dion Cassius a longtemps été considéré comme un auteur qui manque d'originalité (Freyburger-Galland 1997, 15-16). Dans sa biographie de Claude, le jugement de B. Levick ([1990] 2002, 246) est sans appel : "N'ayant pas le talent pour unifier ses sources, [Dion Cassius] trace le portrait d'un empereur capable d'actions généreuses et réfléchies, tandis que les exécutions sont traitées à part, comme imputées aux affranchis et aux femmes. Les transitions entre les deux visions sont abruptes et peu soignées".

¹⁴³ Griffin 1994, 483 : "the two-sided nature of the Tacitean portrait of Claudius, a feature that it shares with the characterizations by Suetonius and Cassius Dio".

Les auteurs tardifs : dans le prolongement des historiens du II^e s.

Cinq auteurs évoquent, à la fin de l'Antiquité, l'époque claudienne : quatre auteurs de bréviaires – Aurelius Victor (*Caes.*, 4), le pseudo-Aurelius Victor (*Epit.*, 4), Eutrope (*Breu.*, 7.13)¹⁴⁴ et Orose (*Oros.* 7.6) – et le poète Ausone (*XII Caes.*, 5). Ils peuvent être classés en deux catégories : ceux qui portent un jugement très négatif sur le principat de Claude et ceux qui sont plus nuancés. Aurelius Victor et le pseudo-Aurelius Victor appartiennent au premier groupe. Selon Aurelius Victor, Claude est une marionnette influencée par sa cour, il n'est responsable d'aucune décision. Il a pris de bonnes mesures sous l'influence de la *nobilitas*¹⁴⁵, mais a laissé ses femmes et affranchis exiler et mettre à mort de nombreux individus¹⁴⁶. Cette image est reprise à la fin du IV^e siècle par le pseudo-Aurelius Victor¹⁴⁷.

Ausone, Eutrope et Orose sont plus mesurés. Dans un de ses *Tetrasticha de duodecim Caesaribus* (5), Ausone renoue avec l'ambiguïté du jugement sur Claude : si sa vie privée provoque la risée de tous et s'il est coupable d'avoir toléré les crimes de ses femmes et ses affranchis, Claude est néanmoins un bon empereur qui a fait preuve d'intelligence dans sa politique. Dans un paragraphe très bref¹⁴⁸, Eutrope reconnaît également que Claude est “un empereur moyen, agissant en beaucoup de choses avec calme et modération, mais parfois avec cruauté et stupidité” (*Breu.*, 7.13.1). Mais, il ne développe ensuite que les aspects positifs de son principat : la conquête de la Bretagne, la considération de Claude pour ses amis et sa divinisation. Orose, de même, ne mentionne ni les tares physiques de Claude, ni l'influence de ses femmes et affranchis, tandis qu'il insiste sur sa clémence (*Oros.* 7.6.4-5) et sur l'intervention de Dieu qui fait échouer la guerre civile de Furius Camillus Scribonianus (*Oros.* 7.6.6-8). Il évoque également les succès militaires de Claude en Bretagne (*Oros.* 7.6.9-11). Mais le caractère élogieux de son récit est terni par la mention des mesures que le prince prend à l'égard des Juifs et des Chrétiens (*Oros.* 7.6.15-17) et des exécutions de 35 sénateurs et 300 chevaliers (*Oros.* 7.6.18)¹⁴⁹.

Claude a donc échoué dans la commémoration de ses hauts faits. Si les auteurs antiques reconnaissent ses succès militaires et sa maîtrise de l'élément aquatique, l'essentiel de leurs écrits est consacré à la critique de son entourage¹⁵⁰. Dès sa mort, c'est bien sa faiblesse à l'égard des impératrices et des affranchis et le nombre d'exécutions qui ont lieu entre 41 et 54 qui sont attachés à son souvenir. Plusieurs facteurs ont pu contribuer à la création de cette légende d'un empereur-marionnette, qui comporte cependant une part de vérité. Arrivé de manière imprévue à la tête de l'empire, Claude a pu, plus que ses prédécesseurs, accorder une place importante aux affranchis impériaux en qui il avait confiance¹⁵¹. Les écrivains antiques, choqués par le pouvoir qui était concédé à ces derniers, ont dû grossir ce trait. La construction de cette légende permet également de condamner Claude. Un bon empereur sait s'entourer de bons conseillers : le portrait noir des impératrices et des affranchis impériaux fait de Claude un mauvais empereur¹⁵². Néanmoins, les

¹⁴⁴ Aussi Ratti 1996, 75-80 ; 90-91 et 212-215.

¹⁴⁵ Sont successivement mentionnés la répression des vices, la fin des superstitions des druides, l'accroissement de l'empire, le vote de bonnes lois, le ravitaillement de Rome et la gestion de la censure.

¹⁴⁶ En revanche, Aurelius Victor ne mentionne pas les tares physiques de Claude.

¹⁴⁷ Dans *Epit.*, 4.2-3 et 6, Claude est un être faible et stupide manipulé par une cour toute-puissante.

¹⁴⁸ M. Festy dans son introduction (*Pseudo-Aurelius Victor, Abrégé des Césars*, CUF, Paris, 1999, 288) dénombre 397 mots pour le paragraphe consacré à Claude par Aurelius Victor, 115 par Eutrope et 278 par le pseudo-Aurelius Victor.

¹⁴⁹ Orose s'inspire alors de Suet., *Claud.*, 29.

¹⁵⁰ Sur l'image de la cour de Claude, voir Michel 2015, 274-284.

¹⁵¹ Levick [1990] 2002, 249, conclut ainsi sa biographie de Claude : “dans ses luttes pour rester au pouvoir, il dut détruire des rivaux potentiels et accorder des faveurs ou du pouvoir dans des proportions inconnues auparavant, à des groupes et des individus qui n'appartenaient pas au Sénat”.

¹⁵² Tacite condamne également Néron et Vitellius au travers de la critique de leur entourage (notamment Tac., *Hist.*, 1.22.1 et 2.95.2). Voir Joshel 1997, 239-242, qui retient que les débauches de Messaline sont le symbole de la corruption et du désordre qui

proches de Claude ont pu eux aussi participer à la création de cette image, reprise ensuite par les Flaviens, pour dédouaner Claude¹⁵³ : l'empereur serait coupable d'indulgence et de faiblesse, mais non des crimes commis entre 41 et 54.

Bibliographie

- Alexandropoulos, J. (1994) : “La propagande impériale par les monnaies de Claude à Domitien : quelques aspects d'une évolution”, *Pallas*, 40, 79-89.
- Ando, C. C. (2000) : Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire, Berkeley.
- André, J.-M. (1998) : “Sénèque et l'historiographie de Claude”, in : Burnand *et al.*, 23-39.
- Andreussi, M. (1999) : “*Pomerium*”, in : *LTUR* IV, 103.
- Arena, P. (2009) : “Si può parlare di una politica imperiale nel campo di rituali e ceremonie?”, in : Storchi Marino & Merola 2009, 143-164.
- (2010) : Feste e rituali a Roma. Il principe incontra il popolo nel Circo Massimo, Bari.
- Aveline, J. C. (2006) : *Tacitus' Portrayal of Claudius*, Ph. D. inédit, University of Calgary (*non uidit*).
- Baldwin, B. (1995) : “Roman Emperors in the Elder Pliny”, *Scholia*, 4, 56-78.
- Balty, J.-C. (1988) : “Groupes statuaires impériaux et privés de l'époque julio-claudienne”, in : Bonacasa & Rizza 1988, 31-46.
- , dir. (1995) : Le regard de Rome. Portraits romains des musées de Mérida, Toulouse et Tarragona, Toulouse.
- Barini, C. (1952) : *Triumphalia. Imprese ed onori militari durante l'Impero romano*, Turin.
- Barrett, A. (1989) : *Caligula. The Corruption of Power*, Londres.
- (1991) : “Claudius' British Victory Arch in Rome”, *Britannia*, 22, 1-19.
- (2000) : “The *Laus Caesaris* : its History and its Place in Latin Literature”, *Latomus*, 59.3, 596-606
- Basson, A. F. et W. J. Dominik, dir. (2003) : *Literature, Art, History. Studies on classical Antiquity and Tradition in Honour of W.J. Henderson*, Francfort/M.
- Beard, M. (2007) : *The Roman Triumph*, Cambridge.
- Beckmann, M. (2009) : “The Significance of Roman Imperial Coin Types”, *Klio*, 91.1, 144-161.
- Benoist, S. (1999) : La fête à Rome au premier siècle de l'Empire. Recherches sur l'univers festif sous les règnes d'Auguste et des Julio-Claudiens, Bruxelles.

règnent sous Claude : le discours sur Messaline est en réalité un discours politique sur le principat de Claude qui est ainsi condamné. Späth 2004, 316-319 conclut également que Tacite ne cherche pas à décrire les impératrices, mais à critiquer, à travers elles, les empereurs qui ne remplissent pas leur rôle de *pater familias* et donc ne peuvent que mal gérer l'empire. Voir également Ginsburg 2006, 116-132 (spéc. p. 126-127), qui montre que les transgressions sexuelles des épouses de Claude sont un moyen de le condamner. Sur la figure des bons et des mauvais empereurs, voir Roman 2001.

¹⁵³ Levick 1990 [2002], 84.

- (2001) : “Le prince en représentation : visibilité et accessibilité du pouvoir impérial romain d’Auguste à Constantin”, in : Molin 2001, 249-259.
- (2005) : Rome, le prince et la cité, Paris.
- (2011) : “La fête impériale et ses métamorphoses”, in : Benoist et al. 2011, 165-180.

Benoist, S. et A. Daguet-Gagey, dir. (2008) : *Un discours en images de la condamnation de mémoire*, Metz.

Benoist, S., A. Daguet-Gagey et C. Hoët-Van Cauwenberghe., dir. (2011) : Figures d’empire, fragments de mémoire. Pouvoirs et identités dans le monde romain impérial, II^e s. av. n. è.-VI^e s. de n. è., Villeneuve-d’Ascq.

Berlan-Bajard, A. (2006) : *Les spectacles aquatiques romains*, Rome.

Bernstein, F. (2007) : “Von Caligula zu Claudius. Der Senat und das Phantom der Freiheit”, *HZ*, 285.1, 1-18.

Bonacasa, N. et G. Rizza (1988) : Ritratto ufficiale e ritratto privato. Atti della II conferenza internazionale sul ritratto romano, Roma, 26-30 settembre 1984, Rome.

Bonandini, A. (2007) : “Seneca, *Apocolocyntosis* 1983-2006”, *Lexis*, 25, 341-379.

Boschung, D. (1993) : “Die Bildnistypen der iulisch-claudischen Kaiserfamilie: ein kritischer Forschungsbericht”, *JRA* 6, 639-679.

- (2002) : Gens Augusta. Untersuchungen zu Aufstellung, Wirkung und Bedeutung der Statuengruppen des julisch-claudischen Kaiserhauses, Mayence.

Breitenbach, A. (2009) : “Ein Lobpreis aus Korsika ? Überlegungen zu Epigrammen auf den Britanniensieg des Claudius (*Anth. Lat.* 419-426 Riese)”, *Philologus*, 153.2, 255-277.

Burgers, P. (2001) : “Coinage and State Expenditure: the Reign of Claudius AD 41-54”, *Historia*, 50.1, 96-114.

Burnand Y., J.-Y. Le Bohec et J.-P. Martin, dir. (1998) : *Claude de Lyon. Empereur romain*, Paris.

Capogrossi Colognesi, L. et E. Tassi Scandone, dir. (2009) : *La Lex de imperio Vespasiani e la Roma dei Flavi. Atti del convegno, 20-22 novembre 2008*, Rome.

Cariou, G. (2009) : *La naumachie. Morituri te saluant*, Paris.

Cizek, E. (1977) : *Structures et idéologies dans les Vies des douze Césars de Suétone*, Paris.

- (1998) : “Claude chez Suétone : un personnage énigmatique ?”, in : Burnand et al. 1998, 47-58.

Coarelli, F. (1980) [2011] : *Roma*, Rome [1^{re} éd. 1980].

- (2009) : “Il pomerio di Vespasiano e Tito”, in : Capogrossi Colognesi & Tassi Scandone 2009, 299-309.

- (2012) : Palatum. Il Palatino dalle origini all’impero, Rome.

Cogitore, I. (1992) : “Série de dédicaces italiennes à la dynastie julio-claudienne”, *MEFRA*, 104.2, 817-870.

- (2002) : La légitimité dynastique d’Auguste à Néron à l’épreuve des conspirations, Rome.

- (2011) : *Le doux nom de liberté*, Bordeaux.
- Creighton, J. (2006) : Britannia. *The Creation of a Roman Province*, Londres-New York.
- Croisille, J.-M. et Y. Perrin, dir. (2002) : Neronia VI, Rome à l'époque néronienne. Institutions et vie politique, économie et société, vie intellectuelle, artistique et spirituelle. Actes du VI^e colloque international de la SIEN (Rome, 19-23 mai 1999), Bruxelles.
- Dabove, S. (1977) : “*Constantia Augusti* nella monetazione di Claudio”, in : *Contributi di storia antica in onore di Albino Garzetti*, Gênes, 301-305.
- Darwall-Smith, R. H. (1996) : Emperors and Architecture: A Study of Flavian Rome, Bruxelles.
- De Blois, L., P. Erdkamp et O. Hekster, dir. (2003) : The Representation and Perception of Roman Imperial Power. Proceedings of the Third Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C. - A.D. 476), Amsterdam.
- de Chaisemartin, N. (2002) : “Identité et culture hellénique à Aphrodisias à la fin de l'époque républicaine à l'époque julio-claudienne : quelques éléments de réflexion”, in : Perrin 2007, 463-480.
- De Vivo, A. (1980) : Tacito e Claudio. Storia e codificazione letteraria, Naples.
- Defosse, P., dir. (2003) : Hommages à Carl Deroux. III. Histoire et épigraphie, Droit, Bruxelles.
- Demougin, S. (1992) : Prosopographie des chevaliers romains julio-claudiens (43 av. J.-C.-70 ap. J.-C.), Rome.
- Dettenhofer, M. H. (2003) : “Das Interregnum des Senats im Januar des Jahres 41 n. Chr.”, in : Defosse 2003, 187-199.
- Devillers, O. (1994) : *L'art de la persuasion dans les Annales de Tacite*, Bruxelles.
- (2003) : Tacite et les sources des Annales. Enquêtes sur la méthode historique, Louvain.
- Döpp, S. (1994) : “Claudius in Senecas *Trostsschrift an Polybius*”, in : Strocka 1994, 295-304
- Dudley, D. (1959) : “The Celebration of Claudius’ British Victories”, *University of Birmingham Historical Journal*, 7, 6-17.
- Evers, C. (1994) : Les portraits d’Hadrien. Typologie et ateliers, Bruxelles.
- Ewald, B. C. et C. F. Noreña, dir. (2010) : *The Emperor and Rome. Space, Representation, and Ritual*, Cambridge.
- Fasolini, D. (2006) : Aggiornamento bibliografico ed epigrafico ragionato sull'imperatore Claudio, Milan.
- (2007) : “Sulla datazione della *Apocolocyntosis*”, *Aevum*, 82, 127-136.
- Fears, J. R. (1981) : “The Cult of Virtues and Roman Imperial Ideology”, *ANRW*, II, 17.2, 827-948.
- Fejfer, J. (2008) : *Roman Portraits in Context*, Berlin.
- Flaig, E. (1992) : Den Kaiser herausfordern. Die Usurpation im römischen Reich, Francfort.

- Flamerie de Lachapelle, G. (2009) : “La *clementia* chez Sénèque, dans la *Consolation à Polybe* et dans le *De clementia* : permanence et évolution”, *Latomus*, 68.4, 944-956.
- Flory, M. B. (1998) : “The Integration of Women into the Roman Triumph”, *Historia*, 47.4, 489-494.
- Freyburger-Galland, M.-L. (1997) : Aspects du vocabulaire politique et institutionnel de Dion Cassius, Paris.
- Galliou, P. (2004) : Britannia. Histoire et civilisation de la Grande-Bretagne romaine : I^{er}-V^e s. ap. J.-C., Paris.
- Gascou, J. (1984) : *Suétone historien*, Rome.
- Giard, J.-B. (1988) : Bibliothèque Nationale, Catalogue des monnaies de l’Empire romain, II. De Tibère à Néron, Paris.
- Giardina, A. (1997) : L’Italia romana : storie di un’identità incompiuta, Rome.
- Gibson, A. G. G., dir. (2013a) : The Julio-Claudian Succession. Reality and Perception of the ‘Augustan Model’, Leyde-Boston.
- (2013b) : “‘All Things to All Men’: Claudius and the Politics of AD 41”, in : Gibson 2013a, 107-132.
- Ginsburg, J. (2006) : Representing Agrippina: Constructions of Female Power in the Early Roman Empire, Oxford.
- Griffin, M. T. (1990) : “Claudius in Tacitus”, *CQ*, 40.2, 482-501.
- (1994) : “Claudius in the Judgment of the Next Half-Century”, in : Strocka 1994, 307-316.
- Grimal, P. (1978) : “Les rapports de Sénèque et de l’empereur Claude”, *CRAI*, 122.2, 469-478.
- (1978) [1996] : *Sénèque ou la conscience de l’Empire*, Paris [1^{re} éd. 1978].
- Guilhemet, J.-P. (2011) : “Les résidences romaines de Vespasien et le *Septizonium* de Suétone”, in : Kardos 2011, 23-46.
- Hallett, J. P. et M. B. Skinner (1997) : *Roman Sexualities*, Princeton.
- Hekster, O. (2003) : “Coins and Messages: Audience Targeting on Coins of Different Denominations?”, in : De Blois *et al.* 2003, 20-35.
- Højte, J. M. (2005) : Roman Imperial Statue Bases from Augustus to Commodus, Aarhus.
- Hölkeskamp, K.-J. (2006) : “Der Triumph : ‘erinnere Dich, dass Du ein Mensch bist’”, in : Stein-Hölkeskamp & Hölkeskamp 2006, 258-276.
- Hollard, D., dir. (2010) : *L’armée et la monnaie* II. *Actes de la journée d’études du 25 avril 2009 à la Monnaie de Paris, présidée par Yann Le Bohec*, Paris.
- Hölscher, T. (1986) : “*Constantia*”, in : *LIMC*, III.1, Zürich, 300-301.
- Howgego, C. (1995) : *Ancient History from Coins*, Londres.
- Hurlet, F. (1997) : “La *domus Augusta* et Claude avant son avènement : la place du prince claudien dans l’image urbaine et les stratégies matrimoniales”, *REA*, 99.3-4, 535-559.

- (2008) : “Comment devenait-on empereur à Rome ? La succession dynastique sous les Julio-Claudiens”, in : Piel 2008, 93-108.
- (2010) : “Pouvoirs et autoreprésentation du prince à travers la correspondance impériale d’Auguste à Trajan (27 avant J.-C.-117 après J.-C.)”, in : Savalli-Lestrade & Cogitore 2010, 123-145.

Hurley, D., éd. (2001) : *Suetonius: Diuus Claudius*, Cambridge.

Joshel, S. R. (1997) : “Female Desire and the Discourse of Empire: Tacitus’Messalina”, in : Hallett & Skinner 1997, 221-254.

Jucker, H. (1981) : “Iulisch-claudische Kaiser- und Prinzenporträts als ‘Palimpseste’”, *JDAI*, 96, 254-284.

Kardos, M.-J., dir. (2011) : Habiter en ville au temps de Vespasien, Actes de la table ronde de Nancy, 17 octobre 2008, Nancy.

Kleiner, F. S. (1985) : The Arch of Nero in Rome. A Study of the Roman Honorary Arch before and under Nero, Rome.

Koeppel, G. M. (1983) : “Two Reliefs from the Arch of Claudius in Rome », *MDAI(R)*, 90, 103-109.

Koster, S. (1994) : “Julier und Claudier im Spiegel literarischer Texte”, in : Strocka 1994, 1-9.

Labbé, G. (2012) : L'affirmation de la puissance romaine en Judée, Paris.

Labrousse, M. (1937) : “Le *pomerium* de la Rome impériale”, *MEFR*, 54, 165-199.

Leferme-Falguières F. (2007) : Les courtisans. Une société de spectacle sous l’Ancien régime, Paris.

Lefèvre, E. (1994) : “Die Literatur der claudischen Zeit”, in : Strocka 1994, 107-114.

Leveau, P. (1993) : “Mentalité économique et grands travaux hydrauliques : le drainage du lac Fucin aux origines d'un modèle”, *Annales ESC*, 48.1, 3-16.

Levick, B. M. (1982) : “Propaganda and the Imperial Coinage”, *Antichton*, 16, 104-116.

— (1990) [2002] : *Claudius*, New Haven [cité d’après *Claude*, trad. par I. Cogitore, Infolio, 2002].

— (1999) [2002] : *Vespasian*, Londres [cité d’après *Vespasien*, trad. par F. Landuyt, Infolio, 2002].

— (1999) : “Messages on the Roman Coinage. Types and Inscriptions”, in : Paul & Ierardi 1999, 41-60.

Lopez Sanchez, F. et D. Hollard (2010) : “Les troupes germaniques des Julio-Claudiens : un témoignage de l’accession de Claude”, in : Hollard 2010, 43-66.

Lyasse, E. (2005) : “*Auctis finibus populi Romani* ? : les raisons de l’extension du *pomerium* sous le principat”, *Gerión*, 23.1, 2005, 169-187

Mac Alindon, D. (1957) : “Claudius and the Senators”, *AJPh*, 78, 279-286.

Malloch, S. J. V. (2009) : “Hamlet without the Prince? The Claudian *Annals*”, in : Woodman 2009, 116-126.

Massner, A.-K. (1994) : “Zum Stilwandel im Kaiserporträt claudischer Zeit”, in : Strocka 1994, 159-176.

Martin, B. (2003) : “Calpurnius Siculus: the Ultimate Imperial ‘Toady’?”, in : Basson & Dominik 2003, 73-90.

- Martin, J.-P. (1998) : “Les thèmes monétaires claudiens”, in : Burnand *et al.*, 1998, 201-212.
- Melmoux, J. (2002) : “L’empereur Claude et la *Finium Imperii Propagatio* : l’exemple breton”, in : Croisille & Perrin 2002, 163-182.
- Menichetti, M. (1983-1984) : “Il ritratto di Claudio”, *AFLPEr*, 21, 181-226.
- Michel, A.-C. (2013) : “L’Octavie : un discours sur la succession impériale ?”, *Latomus*, 72.3, 742-760.
- (2015) : *La Cour sous l’empereur Claude. Les enjeux d’un lieu de pouvoir*, Rennes.
- (à paraître) : “L’affirmation d’un pouvoir dynastique sous le principat de Claude”, à paraître.
- Millar, F. (1964) : *A Study of Cassius Dio*, Oxford.
- Milano, I. (2008) : “La trasformazione della corte fra la caduta di Caligola e il regno di Claudio”, *RSA*, 38, 147-175.
- Molin, M., dir. (2001) : Images et représentations du pouvoir et de l’ordre social dans l’Antiquité. Actes du colloque, Angers, 28-29 mai 1999, Paris.
- Momigliano, A. (1932) [1961] : *L’opera dell’imperatore Claudio*, Florence [= *Claudius: the Emperor and his Achievement*, trad. par W. D. Hogarth, Cambridge].
- Naas, V. (2002) : Le projet encyclopédique de Pline l’Ancien, Rome.
- Nony, D. (1982) : “Sur quelques monnaies impériales romaines”, *MEFR* 94, 893-909.
- Noreña, C. F. (2001) : “The Communication of the Emperor’s Virtues”, *JRS*, 91, 146-168.
- Osgood, J. (2007) : “The Vox and Verba of an Emperor : Claudius, Seneca and *Le Prince Idéal*”, *CJ*, 102.4, 329-354.
- (2010) : *Claudius Caesar. Image and Power in the Early Roman Empire*, Cambridge.
- Östenberg, I. (2009) : *Staging the World. Spoils, Captives, and Representations in the Roman Triumphal Procession*, Oxford.
- Paul, G. M. et M. Ierardi, dir. (1999) : *Roman Coins and Public Life under the Empire*. E. Togo Salmon Papers II, Ann Arbor.
- Pérez, C. (1988) : Monnaie du pouvoir, Pouvoir de la monnaie. Une pratique discursive originale : le discours figuratif monétaire (I^{er} s. av. J.-C. – 14 ap. J.-C.), Paris.
- Perrin, Y., dir. (2002) : *Rome : paysage urbain et histoire : II^e siècle av. J.-C.-II^e siècle apr. J.-C*, Paris.
- , dir. (2007) : *Neronia VII. Rome, l’Italie et la Grèce. Hellénisme et philhellénisme au premier siècle après J.-C.*, Bruxelles.
- Piel, T., dir. (2008) : Figures et expressions du pouvoir dans l’Antiquité. Hommage à Jean-René Jannot, Rennes.
- Poe, J. P. (1984) : “The Secular Games, the Aventine, and the *pomerium* in the Campus Martius”, *ClAnt*, 3, 57-81.
- Ratti, S. (1996) : *Les empereurs romains d’Auguste à Dioclétien dans le Bréviaire d’Eutrope*, Paris.

- Richard, F. (1998) : “Les images du triomphe de Claude sur la Bretagne”, in : Burnand *et al.* 1998, 355-371.
- Robinson, T. J. (2005) : “In the Court of Time: The Reckoning of a Monster in the *Apocolocyntosis*”, *Arethusa*, 38.2, 223-257.
- Rodriguez-Almeida, E. (1978-1979/1979-1980) : “Il campo Marzio settentrionale: *solarium e Pomerium*”, *RPAA*, 195-212.
- (1993) : “*Arcus Claudii*”, in : *LTUR* I, 85-86.
- Roman, Y. (2001) : Empereurs et sénateurs : une histoire politique de l’Empire romain, I^{er}-IV^e siècle, Paris.
- Roncali, R. (2008) : “Seneca, *Apocolocyntosis* 1980-2000”, *Lustrum*, 50, 303-366.
- Rose, C. B. (1997) : Dynastic Commemoration and Imperial Portraiture in the Julio-Claudian Period, Cambridge.
- Rosso, E. (2008) : “Les destins multiples de la *Domus Aurea*. Exploitation de la condamnation de Néron dans l’idéologie flavienne”, in : Benoist & Daguet-Gage 2008, 43-78.
- Royo, M. (1998) : Domus Imperatoriae : topographie, formation et imaginaire des palais impériaux du Palatin (II^e siècle av. J.-C. – I^{er} siècle ap. J.-C.), Rome.
- Salway, P. (2001) : *A History of Roman Britain*, Oxford-New York.
- Salzmann, D. (1976) : “Beobachtungen zu Münzprägung und Ikonographie des Claudius”, *AA*, 252-264.
- Savalli-Lestrade I. et I. Cogitore, dir. (2010) : Des rois au prince. Pratiques du pouvoir monarchique dans l’Orient hellénistique et romain (IV^e siècle avant J.-C.-II^e siècle après J.-C.), Grenoble.
- Scheid, J. (1988) : “Nouvelles données sur les événements de Claude, de Septime Sévère et de Gordien III”, *BSNAF*, 361-371.
- Schwartz, D. R. (1990) : *Agrippa I, the Last King of Judaea*, Tübingen.
- Seif, K. P. (1973) : Die Claudiusbücher in den Annalen des Tacitus, Mayence (non uidi).
- Scramuzza, V. M. (1940) : *The Emperor Claudius*, Cambridge.
- Smith, R. R. R. (1987) : “The Imperial Reliefs from the *Sebasteion* at Aphrodisias”, *JRS*, 77, p. 88-138.
- (2013) : Aphrodisias, 6. The Marble Reliefs from the Julio-Claudian Sebasteion, Mayence (non uidi).
- Späth, T. (2004) : “Agrippine la Jeune ou la réalité du discours”, *Hypothèses*, 297-321.
- Stein-Hölkeskamp, E. et K.-J. Hölkeskamp, dir. (2006) : *Erinnerungsorte der Antike. Die römische Welt*, Munich.
- Storchi Marino, A. et G. D. Merola, dir. (2009) : Interventi imperiali in campo economico e sociale, da Augusto al tardoantico, Bari.
- Strocka, V. M., dir. (1994) : Die Regierungszeit des Kaisers Claudius (41-54 n. Chr.). Umbruch oder Episode ? Internationales interdisziplinäres Symposium aus Anlass des hundertjährigen Jubiläums des Archäologischen Instituts der Universität Freiburg i. Br. 16.-18. Februar 1991, Mayence.

- Sumi, G. (2011) : “Ceremony and the Emergence of Court Society in the Augustan Principate”, *AJPh*, 132.1, 81-102.
- Suspène, A. (2004) : Amici principum : *un aspect d'histoire politique romaine du dernier siècle de la République aux Flaviens*, thèse de doctorat dirigée par le Professeur J.-L. Ferrary et soutenue en 2004, thèse inédite.
- Sutherland, C. H. V. (1951) [1978] : *Coinage in Roman Imperial Policy 31 B.C.-A.D. 68*, New York (1^{re} éd. 1951).
- (1923) [1984] : *The Roman Imperial Coinage. I, From 31 BC to AD 69*, Londres, (éd. revue, 1^{re} éd. 1923).
- (1983) : “The Purpose of Roman Imperial Coin Types”, *RN*, 25, 73-82.
- Swan, M. (1970) : “Josephus, *A.J.* XIX, 251-252. Opposition to Gaius and Claudius”, *AJPh*, 91, 1149-164.
- Taliaferro Boatwright, M. (1984) : “Tacitus on Claudius and the *pomerium*, *Annals* 12.23.2-24”, *CJ*, 80, 36-44.
- Tandoi, V. (1962) : “Il trionfo di Claudio sulla Britannia e il suo cantore (*Anth. Lat.* 419-426 Riese)”, *SFIC*, 34, 83-129 et 137-168
- Timpe, D. (1994) : “Claudius und die kaiserliche Rolle”, in : Strocka 1994, 35-42.
- Todd, M., dir. (2004) : *A Companion to Roman Britain*, Oxford.
- Varner, E. R. (2004) : Mutilation and Transformation. Damnatio memoriae and Roman Imperial Portraiture, Leyde.
- Vessey, D. W. T. C. (1971) : “Thoughts on Tacitus’ Portrayal of Claudius”, *AJPh*, 92, 393-401.
- Veyne, P. (2005) : *L’Empire gréco-romain*, Paris.
- von Kaenel H.-M. (1986) : Münzprägung und Münzbildnis des Claudius, Berlin.
- (1994) : “Zur ‘Prägepolitik’ des Kaisers Claudius Überlegungen zur Funktion von frisch geprägtem Edelmetall”, in : Strocka 1994, 45-68.
- Wallace-Hadrill, A. (1986) : “Image and Authority in the Coinage of Augustus”, *JRS*, 76, 66-87.
- Waltz, R. (1966) : *L’Apocoloquintose du divin Claude*, CUF, Paris (3^{ème} tirage).
- Winterling, A. (2003) [2005] : *Caligula. Eine Biographie*, Munich [= *Caligola. Dietro la follia*, Bari].
- Wiseman, T. P. (1982) : “Calpurnius Siculus and the Claudian Civil War”, *JRS*, 67, 57-67.
- (1991) : *Flavius Josephus, Death of an Emperor*, trad. et comm., Exeter.
- Woodman, A., dir. (2009) : *The Cambridge Companion to Tacitus*, Cambridge.
- Zanker, P. et K. Fittschen (1985) : Katalog der römischen Porträts in den Capitoline Museen und den anderen kommunalen Sammlungen der Stadt Rom, I. Kaiser- und Prinzenbildnisse, Mayence.

The Rhetorical Construction of Female Characters and the Imperial Image of Nero in Tacitus' *Annals*¹

(Sarah F. L. Azevedo)

In the Neronian books of the Annals, Tacitus mentions thirty-nine named female characters and at least ten unnamed². This article argues that an analysis of some of them - both named and unnamed - based on the number of their mentions and their position in the narrative can be useful to understand certain issues concerning the rhetorical construction of the characters in Annals, including the character of Nero³. The strategic position of some of the female characters in the narrative and their recurrence is associated with specific themes and shows concerns about revealing certain aspects directly related to the construction of the image of the emperor as a bad princeps.

We will analyse some characters in ascending order of their mention in the narrative. But first of all, it is relevant to emphasize two issues about important concepts used in the analysis:

1. We will deal with the concept of *exemplum*, taking into account that the *Annals* of Tacitus belongs to the tradition called *Historia Magistra Vitae* that has exemplarity as its distinguishable mark. We define *exemplum* as a tale about a situation which focusses on a character in order to reveal a moral aspect, as a specific virtue or vice. They should inspire judgement from the audience in order to achieve admiration/imitation or disapproval. The *exempla* show important moral values of Roman society and were part of the way that romans organized and exposed their past⁴.

2. The exemplarity is strictly associated with rhetorical strategies. The composition of the *exemplum* involves highlighting particular features of character in order to create an image for the audience. As the author of *Rhetorica ad Herennium* points out, the depictions of characters should focus on their reputation in pursuance of getting plausibility and credence (*Her.*, 1.16). And the same author highlights the importance of describing signs of the personality of the character in order to “set before our eyes a person’s whole character” (*Her.*, 4.65) as an image for everybody to see. So, the concept of image of the character that we are considering here is the rhetorical one. In other words, it is an intentional image constructed by the author, using rhetorical devices in order to expose a particular character for evaluation.

Some of these rhetorical aspects become more evident when we look at the female characters of the Neronian *Annals* divided into groups according to the number of their mentions in the narrative. This enables us to visualize similarities between them and to observe how Tacitus used female characters themselves as rhetorical devices. For example, some female characters that appear in the narrative only once are often associated with a specific virtue. For instance, there is the group of the loyal wives – women who follow their husbands into exile or who choose to die with them.

¹ This article is part of my master's dissertation, published by the University Press of the Federal University of Ouro Preto with the title *História, Retórica e Mulheres no Império Romano: um estudo sobre as personagens femininas e a construção da imagem de Nero na narrativa de Tácito*. Ouro Preto, EDUFOP, 2012. The PDF book is available on <http://www.repositorio.ufop.br/handle/123456789/4570>.

² The unnamed characters are referred to as slaves, wives, mothers, etc. of someone else. Nine of them appear in the singular, only the slaves of Octavia (*Ann.*, 14.60; 62) appear in plural and without a specific number. Since they are at least two I decided to count them twice.

³ I am considering mentions by chapters. For example, when I say that one character appears twice it means that she was mentioned in two different chapters and so on.

⁴ Roller 2009, 216.

They are Artoria Flaccilla (15.71), Egnatia Maximilla (15.71), Antistia (14.22) and Arria (16.34). All these women are presented as virtuous wives of virtuous men. The conduct shown by them was classified by Tacitus as *bona exempla* (*Hist.*, 1.3). However, they are not the main character in their respective *exempla*. In fact, they are part of the *exemplum* acted out by virtuous men and so reinforce male virtue. In all cases, the loyalty of the woman is based on the fact that she could not live without her husband. Tacitus highlights that it is her choice, her voluntary action. This reinforces the virtuous character of the man because it suggests that it was his conduct that inspired his wife. In the cases of women that follow their husbands into exile, the woman's decision demonstrates her choice to stay under his tutelage, a sign of the husband's moral authority⁵. The fact that these women appear only once in the narrative in similar situations denote that they had been depicted in order to achieve a broad rhetorical effect: *i.e.* to enhance the prestige of a certain character. It is no accident that all of the husbands in these *exempla* were prosecuted by Nero. Then a negative characterisation of Nero is implicated in this moral and rhetorical contrast.

We also find similar aspects in the groups of female characters who are mentioned twice. Some of these characters were also used to emphasize somebody else's character traits and it is possible to see a parallel between some of them. Two interesting examples are Pythias, the loyal slave of Octavia, who appears at the end of the fourteenth book, and Accerronia, the disloyal friend of Agrippina, who appears at the beginning of the same book. Both are mentioned in similar situations – in the fall of Octavia and Agrippina, when Nero unsuccessfully tried to eliminate his wife and his mother (*Ann.*, 14.60, 62, and 14.5.6). Loyalty is once more a theme explored by Tacitus to highlight a specific character.

Tacitus says that Nero (with Poppaea's help) falsified accusations of adultery and tortured Octavia's slaves in order to obtain the evidence he needed to allow him to divorce her. Some slaves, under torture, gave compromising testimonies about Octavia, while others remained loyal to her. One of the loyal slaves, whom Dio Cassius called Pythias (D.C. 62.13.4), demonstrated a deepest loyalty, and during the torment said to the torturer (Tigellinus) that "Octavia's body was chaster than his own mouth" (*Ann.*, 14.60).

In the preface to the *Histories*, when Tacitus classifies the loyal wives as *bona exempla*, he adds that slaves who demonstrate resilience under torture also constitute *bona exempla* (*Hist.*, 1.3). Moreover, as H. Parker points out, the examples of loyal slaves function similarly to the cases of the loyal wives: in some *exempla* of loyal slaves, the virtues showed by the slaves become evidence of the good character of the master or mistress⁶. Since the moment that the slave acts voluntarily in order to protect his master, she or he rejects their "servile rationality" and presents a conduct guided by the precepts of friendship. However, the virtues of the slaves derive from, and reflect, the virtues of his or her master and so reinforce their master's good image. Tacitus did not mention Pythias by name, as Dio Cassius did. Particulars such as her name appear to be less important than the rhetorical function of emphasising Octavia's virtue. Pythias is just a piece of the *exemplum* played by her mistress, who inspires illustrious behaviour in her slaves. Furthermore, the name Pythias refers to a popular tale on the ideal of friendship retold by Cicero (*Off.*, 3.45). Dio Cassius and Tacitus demonstrate different rhetorical strategies in choosing whether or not to mention the name of the slave. In the narrative of Dio Cassius the meaning of friendship is promptly provided by the name, whereas in Tacitus, it is elicited not by Pythias intrinsically, but by the context and by the behaviour of Octavia, who is the focus of the episode.

⁵ Parker 1998, 173.

⁶ Parker 1998, 166: "Ownership of slaves may confer status, as a demonstration of the power and wealth of an individual, but it cannot in itself confer honor, a fact which Petronius' depiction of the vulgarian Trimalchio vividly demonstrates. Honor, therefore, can be conferred by a slave only when the slave's obedience ceases to be a *ministerium* and becomes a *beneficium*, that is, when the slave's obedience ceases to be obedience to force and becomes obedience to authority. Then the slave's obedience becomes a testimony to the moral character of the master, who inspires willing slavery...".

On the other hand, Acerronia, the disloyal friend of Agrippina, displays a selfish conduct, marked by ambition and infidelity. Acerronia was close to Agrippina during the shipwreck hatched by Nero in an attempt to kill his mother. His plan failed because part of the crew ignored his instructions and made efforts to rescue the ship. Agrippina and Acerronia were talking under a canopy at the moment of the “accident”. The empress soon realized what was happening, she jumped from the ship and swam without being noticed, but Acerronia got stuck under the canopy. In an act of cleverness, she screamed that she was Agrippina in the hope that people would rescue the empress. Part of the crew that were on Nero’s plot started to strike Acerronia with oars, poles and other available naval objects in order to kill her. Acerronia exhibits vicious behaviour in that she lied to be rescued, this shows that she was not worried with Agrippina, only with herself⁷.

It could therefore be said that a virtuous character is associated with Octavia, one of the most important models of female virtue in *Annals*, and a vicious one is associated with Agrippina, one of the most important models of female vice. This suggests that the interactions between characters in *Annals* not only reinforce their individual features, but also promote them. Virtuous people inspire those who surround them. The virtuous or vicious behaviour of slaves could be constrained by the master in terms of social hierarchy, but Tacitus narrates spontaneous actions of slaves and this emphasises the influence played by the *exemplum* in portraying the master-slave relationship. Furthermore, it shows the role of the *exemplum* of the master in the behaviour of the slave.

One more example related to the loyalty of slaves is played by the freedwoman called Epicharis. Like Pythias and Acerronia, she is also mentioned only twice in the *Annals* narrative (15.51; 57). She was also connected with other characters to emphasise their behaviour, but in a different way. She has been placed in contrast to others⁸. After being accused of being involved in the Pisonian conspiracy, she was put to torture, but she preferred to commit suicide instead of denouncing the conspirators. Tacitus compares her behaviour, highlighting that even she, as a woman and freed was more loyal than senators, equestrians and Roman citizens who, without any torment, have denounced friends (*Ann.*, 15.57)⁹.

Loyal slaves and wives are shown as agents that overcome their own nature when their actions are guided by virtues. They are often depicted as having ambition as an innate vice. This ambitious behaviour seems to be associated with the fact that these people did not have straightforward access to the *res publica* as a means of social elevation. Women and slaves were considered as disruptive elements of the order because they had to provide alternative mechanisms that either disregarded conventional rules or perverted them.

Therefore, in Latin literature, ambition and individualism are often seen to be specific features of women or those of servile condition. As F. Duarte Joly points out: “For Tacitus, one of the most important indication of what we called ‘servile rationality’ is the behaviour oriented by the self-satisfaction of the slave”¹⁰. One typical example is played by Milicho and his wife (*Ann.*, 15.54-55). Milicho was Scaevinus’ freedman. Tacitus tells he was in doubt as to whether or not to denounce Scaevinus, who was involved in the Pisonian conspiracy. He decided to consult his wife, who, according to Tacitus, because she was a woman gave the worst advice, saying he should denounce his master.

The argument she used to convince her husband demonstrates her ambition and individualism. She said to him that should he be the first to denounce, the gain would be bigger. Milicho, equally ambitious and

⁷ There is also another slave of Agrippina who presents similar behaviour. She leaves the room in the moment of the murder of her mistress, who says: “tu quoque me deseris?” (*Ann.* 14.8).

⁸ Daitz 1960, 48.

⁹ Ash 2012, 451 compares Epicharis with Lucretia because both cases show the “notion of male bravery in a woman’s body”.

¹⁰ Duarte Joly 2003, 71.

also disloyal, decided to make the denunciation, it is just possible that each believed that the other would not act on account of the ethics of friendship, and that therefore they should take advantage of that. Here it is clear that the actions are ruled by selfishness instead by altruism.

But, it is important to highlight that although women and slaves share similarities in their depictions, they were not equivalent in every sense. Although they participated in similar modes of subjugation, legally and morally, to their husbands and masters, the notions of obedience and duties were very different. In the Julio-Claudian dynasty, women were essential in the succession, firstly due the absence of male successors, and secondly, due the connections they could establish through marriages and by having sons.

The emperors of this dynasty tried to legitimize their power by establishing a direct link between themselves and Augustus, and many times this connection depended on women¹¹. For instance, Claudius, after his accession, decided to deify his grandmother Livia, because she represented the most direct connection between himself as emperor and Augustus (Suet., *Claud.*, 11.2). And the legitimacy of Nero was increased after his marriage with Octavia, Claudius' daughter (*Ann.*, 12.3.9 ; 58). Octavia, of course, appears many times in the narrative, but it is interesting that her sister, Antonia, appears only twice, and only when associated with legitimization of power in a dynastic context (*Ann.*, 13.23; 15.53).

Antonia is mentioned for the first time in the thirteenth book, related to the false denunciation of a conspiracy that aimed to transmit the power to her former husband Cornelius Sulla. Curiously she appears again in the fifteenth book, also associated with a conspiracy and with a marriage. Tacitus says that according to the plans of the Pisonian conspiracy, Antonia would accompany Piso on his presentation as the new emperor after the intended death of Nero.

Tacitus clearly says that the intention of the conspirators to add Antonia was to obtain the approval of the crowd, including a representative of the *gens Claudia* as a guarantee of continuity. In the only two moments that she appears in the Neronian narrative, the character of Antonia is deployed because of her ability to confer legitimacy to an imperial challenger during a conspiracy. It is also important to say that the names of both Claudius' daughters were the same as the names of his mother (Antonia the younger) and grandmother (Octavia, Augustus' sister), women who, in addition to Livia, linked the emperor with Augustus. As M. Corbier points out, the prestige of these matrons was, in a sense, passed on to Claudius' daughters through the names, which in some ways explains the purpose of the conspirators and also the opposition and sedition of people when Nero divorced Octavia¹².

So, we can say that proper analysis of some characters who appear once or twice in the narrative is essential for comprehending the composition of *exempla* in *Annals* in that it reveals the rhetorical strategy used by Tacitus. And, in addition to that, these *exempla* are also important for understanding the political role of women in the *domus Caesarum*.

Moving on to the characters that appear three or four times, we will see that they are useful for understanding how certain parts of the narrative are dedicated to highlighting a specific vice attached to Nero.

For example, the theme of Nero's absence of *pietas* is recurrent in the sixteenth book. This is the focus of the episode of the death of Vetus, together with his mother-in-law and his daughter (Pollitta) (*Ann.*, 14.59; 16.10; 11). Tacitus resumes the theme in the episode dealing with the death of Soranus and his daughter Servilia (*Ann.*, 16.30-33). It seems that Tacitus used the female characters to add verisimilitude. Others similar examples are the characters of Dido and Claudia Augusta; although they are mentioned only once,

¹¹ Corbier 1995, 178.

¹² Corbier 1995, 187. Regarding the reaction of the crowd in the Nero and Octavia divorce, cf. *Ann.*, 14.60-61.

they appear in episodes that indicate the absence of *prudentia* and *moderatio*. By constructing the episodes with the female characters featured in specific moments of the narrative, Tacitus suggests the absence of essential virtues that a *princeps* should present.

Above all, the groups of characters that appear once or twice, or three or four times can show how rhetorical devices work in the *Annals* in order to create *exempla* and achieve verisimilitude.

There are only four characters who appear more than five times and they are the women closest to Nero in terms of affections and familial relations. They are Acte (lover), Octavia (first wife), Poppaea (second wife) and Agrippina (mother). Excepting Octavia, these characters are mainly associated with an idea of disorder.

For example, the relationship between Nero and Acte points out how Nero has ignored a virtuous wife and preferred a freedwoman. The choice by Acte indicates the hierarchical inversion of roles within the *domus* and Nero's degeneration.

In four out of the five times Acte is mentioned in the narrative, she is placed in a contraposition with another woman. In *Ann.*, 13.12, Tacitus establishes a comparison between Acte and Octavia by the use of the verb *abhorreo*. He indicates that Nero preferred the freedwoman instead of Octavia, whom “he abhorred [...] in spite of her high descent and proved honor”. Then, in the next chapter, he places Acte in contraposition with Agrippina, who called the freedwoman “her competitor” (*libertam aemulam*) or “her daughter-in-law the waiting-maid” (*Ann.*, 13.13). The third opposition is established against Poppaea, who, in order to convince Nero to get married to her, said to him that he “enchainged by his menial paramour and the embraces of an Acte, had derived from that servile cohabitation no tincture of anything but the mean and the shabby” (*Ann.*, 13.46). The fourth and last comparison is in the episode of Octavia's death, when Tacitus says that Acte was “more potent than her mistress” (*Ann.*, 14.63). In all these situations her servile condition is highlighted and contrasted to the status of Roman matrons Octavia, Agrippina and Poppaea. The only time that she appears in the narrative without being placed in such a comparison (e.g. between slave/concubine and wife/matron) is when she prevents the alleged incest between Agrippina and Nero. However, this episode shows both her influence with, and her proximity to, the emperor. The presence of Acte in the *Annals* suggests that Nero favoured the servile relationship and despised legitimate matrimonial connections. It denotes that the emperor, who was expected to keep the hierarchical order inside the *domus*, in fact supported hierarchical inversions.

Octavia, Poppaea and Agrippina are more complex characters. Through them we can see the use of rhetorical stereotypes. We will focus here on the characters that represent disorder – Poppaea and Agrippina. Both these women display similar vices that indicate the same general stereotype of the transgressing matron, which has been deployed to highlight the disruption caused by the association between women and politics.

However, the resemblance of these depictions is not restricted to Agrippina and Poppaea. As R. Syme and S. Fischler have pointed out, there are many similarities in the descriptions of Poppaea of Tacitus (*Ann.*, 13.45) and Sempronia of Sallust (*Catil.*, 25). Both display the same structure, style and descriptive elements. R. Syme has suggested that probably Tacitus based his characterisation on Sallust¹³. Likewise, S. Fischler has argued that it demonstrates the popularity of the negative stereotype about aristocratic woman who got involved with politics in the late republic and early empire, and shows the symbolic power of these portrayals¹⁴. It denotes that Tacitus preferred to use a recognizable stereotype to highlight Poppaea's “subversive” character in a way that would help the audience interpret the scene. Both portrayals of Poppaea

¹³ Syme 1958, 353; 1981, 41.

¹⁴ Fischler 1994, 120-121.

and Sempronia are very interesting in the sense that they are not simple inversions of the model of virtues, rather, they are about wicked women that could have been virtuous, but chose not to be. The focus in the descriptions of both Sallust and Tacitus is how each of these women had the potential for virtue, and this serves only to enhance their vices¹⁵.

While deploying a set of *topoi* to depict a certain character might be considered a rhetorical stereotype, such *topoi* were, however, based on social reality and reveal ideal conducts according to specific groups. As S. Fischler highlighted, the stereotype of the transgressor is a social construction as is the established idea of the roman matron¹⁶. These stereotypes applied to depict aristocratic women in historiographical narratives reveal the point of view of elite males¹⁷. So, although such stereotypes have their basis in social reality, and although they were used to describe real women, it is complicated to discern the real women which lie behind them¹⁸. This leads us to focus on representations and their effect, at least when we are dealing with literary sources – and this is currently one of the major issues in gender studies in Antiquity¹⁹.

Women depicted as symbols of disorder should be understood within a context of political criticism. They are intrinsically associated with the structure of Roman politics. In the case of aristocratic women of the imperial family, we can say that they were intrinsically associated with the individual nature of imperial power in the sense in which they were essential to the construction of the image of the emperor, depicted as guarantor of succession²⁰. So, they were seen at same time as symbols of order and disorder. Moreover, it is possible to see the presence of the model of the Roman matron – that is associated with the idea of imperial order – in contrast to the one that depicts them as icons of disorder. All these representations aim towards one specific ideal of the Roman matron. For example, when women like Agrippina, Poppaea and Messalina are depicted as unchaste it suggests that they did not direct their sexuality exclusively towards reproduction, as the ideal roman matron was expected to do.

The use of stereotypes in the narrative is strictly associated with verisimilitude in a sense that the stereotyped characters exhibit certain predictable sets of behaviour²¹. Taking this into account and analysing the mentions of Poppaea in the *Annals*, we notice that she was associated with the death of important figures of the principate of Nero: Agrippina (14.1), Octavia (14.60-64) and Seneca (15.61).

However, the participation of Poppaea in the murder of Agrippina is very incongruent, because it happens three years before her wedding with Nero, what Tacitus indicated as one of the reasons for the matricide²². When we think about the positions of Poppaea's appearances in the narrative, this incongruity is reinforced. She appears in the first chapter of the fourteenth book, at the beginning of the episode of the

¹⁵ About a passage of *Rhetorica ad Herennium* on how to “turn adversaries into objects of hatred”, Knights 2014, 248 has remarked: “rhetoric encouraged exaggeration and re-description, which could convert virtues into vices or insinuate that vice was being disguised under a veil of virtue. The rhetorician thus ‘uncovered’ the vice of an antagonist – rather in the way that a stereotype claims to reveal the truth or reality about a group or an individual representing a group”.

¹⁶ Fischler 1994, 120.

¹⁷ Cf. Connolly 1998, 148: “These figures have no dramatic persona, no character development; they are frozen into behavioral patterns of gender and class [...] By making arguments that underscore mythical aspects of feminine and slavish essence (adultery, complicity), the speaker displaces himself and his elite male audience from such acts”.

¹⁸ Cf. Fischler 1994, 115: “The portrayals of these women tell us more about Roman social attitudes than how elite women lived: they enable us to understand more fully gender relationships and their bearing on power structures at Rome, as well as how male attitudes toward gender and power influenced the depiction of women within ancient literary texts”.

¹⁹ See the introduction of Richlin 2014 (p. 1-35). She highlights that there are too much “literary criticism” in the history writing of Roman women.

²⁰ Regarding this, see Wood 1999.

²¹ Quintilian, for example, lists a series of suitable combinations of characteristics and behaviors; *Inst.*, 5.10.23-27.

²² Ginsburg 2006, 47; Dawson 1969, 254.

matricide, then she disappears for fifty-eight chapters. She comes back in the episode dealing with Octavia's death, at the end of the same book.

To eliminate Octavia without cause would have been political suicide for Nero; once this marriage had the purpose of ascribing more legitimization to Nero as emperor, and also because, as Tacitus highlights, she was loved by people. But, one reason which Tacitus did not make clear is that Poppaea herself might have been pregnant. Tacitus starts the narrative of the following year (63 AD), relating that Poppaea had given birth to Claudia Augusta, the only daughter of Nero (*Ann.*, 15.23). According to *CIL*, 2043, the baby was born on the twenty-first of January. Furthermore, Suetonius (*Ner.*, 35.2) explains that the wedding of Nero and Poppaea took place twelve days after his divorce from Octavia, which should have taken place around the end of May or the beginning of June. Coupled with this evidence, there are some signs which allude to the pregnancy in the narrative of Nero and Octavia's divorce. One of them is that Poppaea herself declares that "she was on the point of giving an authentic heir to the hearth of the Caesars" (*Ann.*, 14.61). So, it seems that the concrete hope of having an heir has encouraged Nero to unmake his political marriage. Then the participation of Poppaea in the matricide is improbable. However, both associations point towards a characterisation according to the stereotype of the wicked woman who seeks to kill anyone who stands in the way of her marriage.

Our last character to be analysed here is Agrippina, who can be considered as the main female character in Neronian *Annals*, where she is mentioned thirty-one times. She is distinguished both by ambition and presumption and these characteristics are traditionally taken to precipitate her fall.

Agrippina's character represents an important element in the elaboration of the criticism of Claudius and Nero. In the part of *Annals* dedicated to Claudius, the portrayal of Agrippina is based on male behaviour, which highlights the lack of virility of Claudius and consequently the weak character of the emperor²³. This inversion is achieved by the application of the stereotype of the *dux femina*, which identifies a woman that acts as a male in pursuit of *imperium*, and, in this way, exercises illegitimate power. In the books on Claudius, Tacitus shows Agrippina playing an active role in Roman politics (with the permission of the emperor). As F. Santoro L'Hoir has pointed out, there are many female characters who do this in the *Annals*, and Tacitus establishes this as as a usurpation of male power²⁴. In Claudius' and Agrippina's case it is interesting that the emperor gives consent.

But Tacitus changes the focus in the section on Nero. The historian maintains the transgressive "male" behaviour of Agrippina, but the criticism aimed at Nero is different. Claudius is portrayed as permissive to Agrippina, but Nero is not. He thoroughly disapproves of her interventions and ambitions.

However, Agrippina's characterisation is used to demonstrate the abominable character of Nero. Tacitus uses the same stereotype – of the ambitious woman who usurps the male power – to achieve two different criticisms of two different emperors. So, it seems that Agrippina's character is a very efficient and versatile rhetorical device in the narrative.

²³ Tacitus indicates the male behaviour of Agrippina in many ways, and one of them is that he designates the memoir of Agrippina as a *commentarii*, this being a typically male literary genre. Hemelrijk 1999, 179 has pointed out that Agrippina is the only woman we have known that has written *commentarii*.

²⁴ Santoro L'Hoir 1994. Although the majority of women as *duces feminae* in *Annals* are presented with negative portrayals, it is not the case of Agrippina the Elder, who is a positive *dux femina* for Tacitus. For more details about her depiction, see Shotter 2000.

Tacitus' Agrippina shows a combination of various rhetorical stereotypes²⁵. Each one aims to demonstrate a bad aspect of the emperors. We will focus on the stereotype of the sexual transgressor. The use of this stereotype is directly associated with Nero. By using this stereotype, the historian has combined sex and politics to show how a woman like Agrippina could be a threat to the political order of the empire.

The sexual conduct of Agrippina is related to her ambition to play a role in Roman politics and it is distinguished by incest. She was supposed to have committed incest by sleeping with her brother, uncle and son²⁶. Incest was considered an immoral act that contradicted the harmony of human and divine relationships²⁷.

Probably the marriage of Claudius to Agrippina plays a strong part in the construction of her image as an incestuous. The marriage was justified by dynastic issues aimed at the continuity of the *domus Augustae*. Tacitus mentions that a sanction from the Senate was required to allow it (*Ann.*, 12.5-7). It opened precedents for the contemporary and posterior construction of the image of the empress as incestuous.

Curiously, incest is a recurrent theme at the beginning of the twelfth, thirteenth and fourteenth books. *Ann.*, 12.1-8 treat, among other issues, the so called incestuous marriage of Agrippina and Claudius. In *Ann.*, 13.2 – at the beginning of the narrative on Nero's principate – Tacitus refers to the marriage as *nuptiae incestae*.

Agrippina's incest is related to her ability to subvert the *status quo*. It becomes evident in *Ann.*, 14.2. In this chapter, Tacitus describes the alleged incest between Nero and Agrippina. Trying to be impartial, Tacitus relates two versions of the episode: one by Cluvius, and another by Fabius Rusticus. The first author describes Agrippina as the one who initiates incest and the second attributes the same to Nero. Tacitus argues that Cluvius' version should be the right one because others authors agreed with him and because it seemed to suit the *fama* of Agrippina. Tacitus indicates the existence of a consolidated image of Agrippina as incestuous. At the end of this chapter, Tacitus resumes with Claudius and Agrippina's marriage, and says that it was a sign of her turpitude (*Ann.*, 14.2). The historian refers to her lack of good morals values and consequently highlights her potentially destructive effects.

He suggests that Agrippina has already violated some moral and social taboos and that she was indifferent to good *mores*. An incestuous woman in the *domus Caesarum* represented a serious threat for the republic because it means that in the same way she was able to subvert the order in a familiar and domestic domain, she was equally able to subvert the public and political order.

A second point related to the sexual behaviour of Agrippina concerns her adulteries. When the historian mentions her adulteries for the first time, he says she used sex as political tool, mainly to ensure *dominatio* (*Ann.*, 12.7). This word is used to designate the legitimate male power in *Annals*. And, when possessed by a woman, reveals ambition and illegal power in the arena of roman politics²⁸. This is demonstrated in *Ann.*, 12.7, when Tacitus compares Messalina and Agrippina and classifies the sexual immoral acts of Agrippina – including the adulteries – as necessary acts to obtain *dominatio*.

²⁵ Ginsburg 2006, 106-132 identifies the stereotypes of the *saeua noverca*, *dux femina*, sexual transgressor and domineering mother.

²⁶ Regarding the incest with her brother Caligula, see: Suet., *Cal.*, 24.1 and 36.1. Tacitus revisits the incest of Agrippina and Claudius many times, but he does not mention her incest with Caligula, that would be a strong argument to reinforce his depiction of her. It suggests that the alleged incest of Agrippina and Caligula was a posterior gossip that Tacitus ignored.

²⁷ Ginsburg 2006, 120. Incest was a very efficient tool to denigrate and to eliminate political rivals because the two involved suffered the effects – and punishment. For this, see also *Ann.*, 16.8-9.

²⁸ Santoro L'Hoir 1994, 5.

In the episode of the alleged incest of Nero and Agrippina, the word *dominatio* appears again and is associated with Agrippina's political pretensions. At the end of this chapter, when Tacitus justifies his choice of the version of the story about incest, he says that it was known that Agrippina had prostituted herself to Lepidus in order to obtain power (*Ann.*, 14.2.2: *spe dominationis*).

It is clear that the sexual behaviour of Agrippina points out to the disorder inside the *domus* and also shows how women like her could threaten the republic. But the criticism of Nero created by this portrayal is different from the criticism of Claudius. Claudius was tolerant of his adulterous wives, an element that distinguishes him as weak and as a man who lacked virility. He was incapable of keeping his wives under his control and of maintaining the order in the *domus*.

The criticism aimed at Nero through the portrayal of Agrippina as incestuous and immoral points to two aspects: first, it reveals the abominable character of Nero, who decides to kill his mother, and also shows that Nero and Agrippina shared the same immoral behaviour.

According to the chronological order established in the narrative, Nero decides to kill Agrippina shortly after the alleged attempt of incest. So, the episode of the incest highlights the need for a limit, in other words, it seems that Nero fails to realize that there is a need to restrain his mother. This need is represented by the discourse of Acte addressed to Nero. She was called by Seneca to stop the flagrant incest and alerts Nero to the dangers of the act (*Ann.*, 14.2). Therefore, the initiative to stop Nero comes from Acte and is influenced by Seneca. So, Nero is as immoral as Agrippina because he does nothing to stop his mother until Acte appears. When he realizes that he needed to restrain Agrippina, he finds resolution in killing her. This demonstrates the cruelty and the inexperience of the emperor. This inexperience is reinforced by the fact that he was asking for advice throughout the episode of matricide. Above all, Nero, like Claudius, is depicted as incapable in establishing the order inside (and consequently out) of the *domus*: Claudius because he had weak character and was permissive, and Nero because he was a tyrant, immoral and inexperienced.

In conclusion, an analysis of the female characters in the Neronian *Annals* taking into account the number of mentions in the narrative can show similarities among them that help to understand certain rhetorical devices employed by Tacitus. The position and mode of the characters were established in the narrative, through the choices of arguments to depict them and rhetorical devices that determined the portrayals, demonstrate and emphasize different criticisms aimed at emperors. Minor characters that appear between one and four times in the narrative reveal similar strategies to create *exempla*. Many of these *exempla* are strictly related to the image of Nero because they seek to reveal some vice of the emperor through a comparison with other characters.

Furthermore, when this method is applied to the major female characters, it can prove a useful tool for understanding some aspects related to rhetorical stereotypes. Mainly these concern how such stereotypes were employed to denigrate both the woman and the emperor. Moreover the study of the stereotypes of the good roman matron and her opposite, the wicked woman, are very important for comprehending the social and political expectations of Julio-Claudian society in relation to female behaviour. The controversial representations of women in the *domus Caesaris* act as symbols of order and disorder and reveal the symbolic ambivalence towards women. This also show how they were assimilated to strategies aimed both at reinforcing and denigrating the legitimacy of someone in power. Besides that, these examples also demonstrate the well-known difficulty for modern historians in positioning these women within imperial power structures and in accessing the ‘real women’ behind these many kinds of representation.

Bibliography

- Archer, L., S. Fischler and M. Wyke, ed. (1994): *Women in Ancient Societies: An Illusion of the Night*, New York.
- Ash, R. (2012): “Women in Imperial Roman Literature”, in: James & Dillon 2012, 442-452.
- Connolly, J. (1998): ”Mastering Corruption: Constructions of Identity in Roman Oratory”, in: Joshel & Murnaghan 1998, 130-151.
- Corbier, M. (1995): “Male Power and Legitimacy through Women: The *domus Augusta* under the Julio-Claudians”, in: Hawley & Levick 1995, 178-193.
- Daitz, S. G. (1960): “Tacitus’ Technique of Character Portrayal”, *AJPh*, 81, 30-52.
- Dawson, A. (1969): “Whatever Happened to Lady Agrippina?”, *CJ*, 64.6, 253-267.
- Duarte Joly, F. (2003): *Tácito e a metáfora da escravidão*, São Paulo.
- Feldherr, A., ed. (2009): *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge.
- Fischler, S. (1994): “Social Stereotypes and Historical Analysis: The Case of the Imperial Women at Rome”, in: Archer *et al.* 1994, 115-133.
- Ginsburg, J. (2006): *Representing Agrippina: Construction of Female Power in the Early Roman Empire*, Oxford.
- Hawley, R. and B. Levick, ed. (1995): *Women in Antiquity: New Assessments*, London.
- Hemelrijk, E. A. (1999): Matrona Docta: *Educated Women in the Roman Elite from Cornelia to Julia Domna*, London.
- James, S. L. and S. Dillon, ed. (2012): *A Companion to Women in the Ancient World*, Malden.
- Joshel, S. R. and S. Murnhagan, ed. (1998): *Women and Slaves in Greco-Roman Culture: Differential Equations*, London.
- Knights, M. (2014): “Historical Stereotypes and Histories of Stereotypes”, in: Tileagă & Byford 2014, 242-267.
- Parker, H. (1998): “Loyal Slaves and Loyal Wives: The Crisis of the Outsider – within and Roman Exemplum Literature”, in: Joshel & Murnhagan 1998, 157-178.
- Richlin, A. (2014): *Arguments with Silence: Writing the History of Roman Women*, Ann Arbor.
- Roller, M. (2009): “The Exemplary Past in Roman Historiography and Culture”, in: Feldherr 2009, 214-231.
- Santoro L’Hoir, F. (1994): “Tacitus and Women’s Usurpation of Power”, *CW*, 88.1, 5-25.

- Shotter, D. C. A. (2000): “Agrippina the Elder: A Woman in a Man’s World”, *Historia*, 49.3, 341-357.
- Syme, R. (1958): *Tacitus*, I-II, Oxford.
- Syme, R. (1981): “Princesses and Others in Tacitus”, *G&R*, 28.1, 40-52.
- Tileagă, C. and J. Byford, ed. (2014): *Psychology and History: Interdisciplinary Explorations*, Cambridge.
- Wood, S. E. (1999): *Imperial Women: A Study in Public Images, 40 BC – AD 68*, Leiden.

Afranius Burrus dans les *Annales* de Tacite

(Olivier Devillers)

Les chercheurs qui se sont attachés à établir le jugement de Tacite sur Burrus sont parvenus à des conclusions diverses¹. Cela est le cas pour bien d'autres personnages tacitéens : Germanicus ou Thrasea Paetus, voire Asinius Gallus – lequel, davantage encore, peut être tenu pour une figure secondaire. Il semble, pour ce qui est de tous ceux-ci, illusoire de chercher une unité dans le jugement que Tacite porte sur eux, car là n'est pas en définitive la priorité de l'historien. Si cohérence il y a, elle serait plutôt à rechercher dans les modes d'intégration de telles figures individuelles à la démarche historiographique de Tacite envisagée elle-même dans ses multiples facettes². Dans une telle optique, il s'agit surtout de voir de quel type de trajectoire ou de parcours le personnage étudié pourra être tenu pour exemplaire aux yeux de l'historien et à destination de ses lecteurs³.

C'est dans ce sens, donc, que nous reviendrons sur la quinzaine de passages des *Annales* où il est question de Burrus, lequel est le plus souvent mentionné avec Sénèque, donnant même parfois l'impression d'être éclipsé par lui⁴. Toutefois, avant de nous attarder sur la portée exemplaire du portrait du personnage, nous nous attacherons à l'apport de ses mentions à la construction du récit tacitéen ainsi que sur son statut dans les sources.

Présentation et répartition des passages

Les passages où apparaît Burrus se concentrent autour de quatre “moments”.

a) Fin du règne de Claude (années 51 et 54 p.C., fin du livre 12). En 12.42.1, la nomination de Burrus comme préfet du prétoire s'inscrit dans la gradation qui caractérise le livre 12 et qui traduit l'irrésistible

¹ Aubrion 1985, 480-482 (cf. p. 406, où il l'estime “gratifié d'appréciations flatteuses qui ne correspondent pas toujours aux données du récit” et souligne que Tacite ne cache pas qu'il fut courtisan ; aussi p. 481 : Tacite “n'indique pas vraiment ce qui, dans le comportement de Burrus, suscite son admiration”). Pour Syme 1958, 314, le portrait tacitéen de Burrus est plutôt favorable, même si le personnage manque chez lui de relief. De même Grimal 1990, 50-51 estime que Tacite manifeste quelque sympathie à son égard. Baldwin 1967, 430 voit en lui un “héros tacitéen”, mais écrit par ailleurs à propos de 14.7 : “On this occasion Burrus is despicable”. Balmaceda 2011-2012, 178-181 considère qu'il est considéré comme vertueux, mais aussi qu'en certaines occasions il paraît agir par peur. Enfin, Mac Dermott 1949, 236 note la bonne opinion qu'avait Tacite de Burrus. On a parfois cherché des motifs à une indulgence dont Tacite aurait fait preuve envers Burrus : leur origine gauloise commune (Aubrion 1985, 482) ; le fait que son père, possible procurateur de Belgique à l'époque de la préfecture de Burrus, ait bénéficié du soutien de celui-ci pour occuper cette fonction (cf. Michel 1966, 25). Un manque de certitude se manifeste également au moment d'évaluer l'action du personnage à la cour de Néron (par ex. Baldwin 1967, 430). Cf. Melmoux 1983, 356, qui le qualifie de “baroudeur” et Baldwin 1967, 430-433, qui le voit comme un intrigant nageant en eaux troubles. Sur la carrière de Burrus, aussi *CIL*, XII, 5842 (= *ILS*, 1321).

² Devillers 2012 (Germanicus ; aussi Pelling 1993 ; Williams 2009) ; 2002 (Thrasea Paetus ; aussi Strunk 2010) ; 2009 (Asinius Gallus).

³ Sur cette notion d'exemplarité (à propos des images féminines), par ex. Fernandes Lino de Azevedo 2012 ; 2016.

⁴ Sur Sénèque comme élément dominant dans le tandem formé avec Burrus, Mac Dermott 1949, 244-254.

ascension d'Agrippine⁵. En effet, cette nomination figure après que la nouvelle épouse de Claude a réussi à faire congédier les éducateurs de Britannicus (12.41.3) et avant qu'il soit dit qu'elle entre en char sur le Capitole (12.42.2). Ensuite, à la mort de Claude, Burrus joue son rôle et, au moment où Néron est proclamé empereur, l'accompagne auprès de la cohorte, de manière à ce qu'aucune voix discordante ne se manifeste (12.69.1).

b) Début du règne de Néron (années 54 et 55, premier tiers du livre 13). Dès 13.2.1, Burrus, uni à Sénèque, paraît agir pour le bien de l'État. Néanmoins la mention de leur concorde s'insère entre l'évocation de deux oppositions : contre Agrippine (*ibaturque in caedes nisi...*), mais aussi contre Néron (*lubricam principis aetatem [...] retinerent*). C'est entre ces deux forces contraires, que vont, dans un premier temps évoluer les deux précepteurs⁶. Ainsi les interrogations qui existent sur leur capacité à répondre aux difficultés qui se font jour en Orient s'inscrivent dans la mise en avant du manque de crédit dont jouissait Néron à son avènement (13.6.2-3) et c'est comme soutiens de celui-ci qu'ils sont ensuite pris à partie par Agrippine, laquelle menace d'appuyer Britannicus contre son propre fils (13.14.3)⁷. Burrus est encore mêlé à la fausse accusation de complot lancée contre Agrippine, d'abord soupçonné par Néron de complaisance envers sa mère, puis envoyé pour interroger celle-ci (13.20-21.1)⁸ : l'épisode montre qu'il se trouve alors encore en porte à faux entre Néron, qu'il sert, et Agrippine, qui l'a placé à la fonction qu'il occupe⁹. Il est ensuite accusé lui-même de comploter avec Pallas en faveur de Cornelius Sulla, épisode qui redouble quelque peu le précédent, puisqu'on y voit (comme dans le cas d'Agrippine, qu'il avait interrogée) Burrus figurer comme accusé et comme accusateur¹⁰.

c) Mort d'Agrippine (année 59, début du livre 14). La mort d'Agrippine, dont le récit comporte une mention de Burrus (14.7.2-4), marque le début d'une nouvelle période, marquée par l'affirmation de Néron¹¹. La première apparition de Burrus après la disparition d'Agrippine le voit encourager les soldats à l'adulation (14.10.2). Ensuite, avec Sénèque, ils permettent au prince de conduire des chevaux (14.14.2). Bientôt, il se retrouve à assister aux premiers pas de Néron sur la scène, en compagnie de soldats, "affligé et applaudissant" (14.15.4 : *maerens Burrus ac laudans*).

⁵ Par ex. Hausmann 2009, 362-366.

⁶ Sénèque et Burrus n'étaient par ailleurs pas les seuls éducateurs de Néron. Kamp 1943 cite, outre Anicetus : Alexander Aegaeus, Chaeremon (sur celui-ci, aussi Syme 1958, 347), Beryllus (lequel pourrait néanmoins être Burrus ; sur ce "Beryllus" : Jos., AJ, 20.8.9).

⁷ Cette utilisation par Agrippine de Britannicus pourrait justifier l'opinion que Burrus, comme Sénèque, n'a pas dissuadé Néron du meurtre de son frère ; Alexander 1952, 303-304. Cela n'est pourtant explicite ni dans les *Annales*, ni dans aucune de nos sources.

⁸ Paratore 1952, 66 : "uno di questi episodi più significativi che arrischiano la narrazione tacitiana in confronto con quella delle altre fonti a noi noti".

⁹ Sur l'absence de clarté de Burrus dans sa relation à Agrippine, par ex. Baldwin 1967, 439.

¹⁰ Les deux épisodes semblent d'ailleurs confondus chez D.C. 61.10.6 : Burrus y apparaît sauvé par Sénèque comme dans le premier, il y est accusé aux côtés de Pallas comme dans le second. Cf. Mac Dermott 1949, 251 : "confused account".

¹¹ Par ex. Bauduceau-Cros 2005, 46 ; Balmaceda 2011-2012, 379.

d) Année 62 (fin du livre 14). La mort de Burrus, introduite par *grauescentibus in dies publicis malis* (14.51.2), s'inscrit dans un processus de dégradation du règne vers une tyrannie. Trois traits le confirment : on a le sentiment que disparaît un soutien de l'État (14.51.1 : *subsidia minuebantur*) ; il est comparé à son avantage à ses deux successeurs, dont l'un est considéré comme *segnis*, l'autre comme dépravé (14.51.2) ; sa disparition fragilise Sénèque (14.52.1 : *mors Burri infregit Sencae potentiam*)¹². Deux explications sont données à sa mort : soit la maladie, soit un empoisonnement à l'instigation de l'empereur¹³. Après son décès – mais toujours l'année de sa mort –, Burrus est encore cité dans un discours de Tigellin à Néron (14.57.1) et à propos d'Octavie. Répudiée par l'empereur, cette dernière reçoit la maison de Burrus et les domaines de Plautus, ce que Tacite qualifie de “dons funestes” (14.60.4 : *infausta dona*). Il est difficile – et peut-être l'ambiguïté n'est-elle pas accidentelle – de déterminer si Tacite qualifie de la sorte uniquement les domaines de Plautus (qui fut effectivement tué par l'empereur), ou s'il inclut la maison de Burrus¹⁴. Dans ce second cas, nous aurions un indice *a posteriori* invitant à penser que Burrus lui aussi avait été assassiné. Quoi qu'il en soit, la mention de Burrus dans ce passage permet à Tacite “boucler” un enchaînement de faits qui avait débuté précisément avec la mort du même Burrus, entraînant l'affaiblissement de Sénèque, ce qui donnait à Tigellin les coudées plus franches pour éliminer Sulla et Plautus, de sorte que Néron, ne redoutant plus de rivaux, ne craignit plus de se débarrasser d'Octavie¹⁵... Cette utilisation de Burrus, comme marqueur d'un *ring composition*¹⁶ correspondant à un nouveau degré dans la détérioration du règne, confirme que, dans les livres 12, 13 et 14, ce personnage fonctionne comme un indicateur de l'évolution malheureuse du règne néronien. Ce rôle explique aussi qu'au moment de sa mort, son portrait paraît plus flatteur¹⁷ : il faut que son décès soit ressenti comme une perte, entraînant une nouvelle étape dans la détérioration de la situation¹⁸.

Burrus et les sources

Le parcours que Tacite prête à Burrus correspond, dans les grandes lignes, et en dépit de quelques variantes¹⁹, au mouvement général qui lui est prêté chez Dion Cassius. Cette observation pose la question de

¹² Toutefois hypothèse de Sanchez 2004, 61-63, selon lequel ce fut la révolte de Boudicca qui fragilisa Sénèque. Syme 1991, 512 voit plutôt la résurgence d'un groupe influent de notables, groupe qui s'était constitué initialement autour de L. Vitellius. Sur la question, aussi Baldwin 1970.

¹³ Mac Dermott 1949, 252-253 privilégie l'empoisonnement ; Alexander 1952, 328 ne tranche pas entre les deux explications.

¹⁴ Dans le sens de cette seconde hypothèse, Mac Dermott 1949, 253.

¹⁵ Devillers 1994, 90.

¹⁶ Sur l'usage du procédé par Tacite, par ex. Woodman 1972, 152-153.

¹⁷ Baldwin 1967, 430 se base principalement sur cette section pour estimer que Tacite en livre un portrait favorable. Aussi Gillis 1963, 19-20. Pour sa part, Walker 1952, 222 relève qu'il passe du type du collaborateur à celui de victime.

¹⁸ Sur la mort de Burrus (et la disgrâce de Sénèque) comme “Wendepunkt” du règne de Néron, par ex. Koestermann 1968, 19 ; aussi Bauduceau-Cros 2005, 123 (“un tournant important du règne”).

¹⁹ Le portrait de Burrus chez Dion Cassius a semblé parfois quelque peu plus favorable ; en tout cas, son rôle y apparaît plus proéminent, ce que Mac Dermott 1949, 242 attribue à l'hostilité de Dion envers Sénèque. Ainsi Dion fait intervenir la fois Burrus et Sénèque pour empêcher Agrippine de siéger avec Néron pour recevoir des ambassadeurs arméniens (D.C. 61.3.4), alors que

leur(s) éventuelle(s) source(s) commune(s)²⁰, mais là n'est pas le terrain sur lequel nous nous aventurerons ici. Par contre – et c'est ce qui nous retiendra –, Burrus est, au sein même du récit taciteen, associé à deux mentions de sources.

En 13.20.2, lorsqu'il est question de savoir s'il fut mis en cause lors de l'accusation de complot contre Agrippine et, surtout, si son poste fut alors "sauvé" par Sénèque, Tacite fait écho à Fabius Rusticus, d'une part, qui dit qu'il en fut ainsi, et à Pline l'Ancien et Cluvius Rufus, d'autre part, qui n'en disent mot. Cette divergence donne à l'historien l'occasion de relever le côté tendancieux de Fabius, proche de Sénèque, et de s'engager à rapporter (ce qu'il ne fera pas) les divergences entre ses sources sous leur nom. On a souvent discuté ce passage du point de vue factuel. Il est aussi intéressant d'en examiner les implications pour ce qui est de l'image qu'il donne de la cour impériale et de l'historien lui-même. Ce qui est dit de Fabius, et de sa faveur envers Sénèque, souligne non seulement l'existence de courants et de "cercles" dans l'entourage de l'empereur, mais aussi, et peut-être surtout, les répercussions qu'ont ces courants sur la constitution du savoir historique. Tacite rappelle ainsi un aspect du Principat qu'il suggère déjà dans l'hexade tibérienne : la difficulté qu'éprouve l'historien, entre rivalités de cour et *arcana imperii*, à établir la vérité²¹.

En 14.51.1, Tacite affirme d'emblée son ignorance au sujet des circonstances de la mort de Burrus : *incertum ualitudine an ueneno Validudo ex eo coniectabatur [...] Plures iussu Neronis [...] adseuerabant.* L'hypothèse qui soutient un empoisonnement est la plus longuement évoquée (32 mots, contre 15 mots pour la maladie), vient en second lieu et est peut-être confirmée *a posteriori* par l'inclusion de la maison de Burrus parmi les *infausta dona* à Octavie (supra). Néanmoins, contrairement à Suétone (*Ner.*, 35.3) et à Dion (62.13.3) qui présentent l'empoisonnement comme avéré, Tacite laisse le choix entre les deux versions, une hésitation qui, comme l'indique l'imparfait (*coniectabatur, adseuerabant*), est projetée déjà au moment des faits. En ce sens, la mort de Burrus présente un cas assez comparable à celui de l'incendie de Rome : en l'occurrence, Tacite évoque l'hypothèse d'un accident (15.38.1 : *forte an dolo principis*) là où la plupart des autres sources n'avancent que la seule culpabilité de Néron ; et il le fait dès la première phrase d'un exposé qui sera plutôt à charge contre l'empereur. On a parfois vu alors l'expression d'une plus grande objectivité ou impartialité de l'auteur des *Annales*. En fait, il pourrait simplement s'agir d'un choix : plutôt que d'insister sur les crimes des princes – à l'instar de Suétone et de Dion, davantage focalisés sur la personne de l'empereur –, il voudrait, à travers ses propres hésitations d'historien, refléter une époque d'ignorance par la société romaine de ce qui se passait réellement.

chez Tacite seul Sénèque est montré comme agissant en la circonstance (*Ann.*, 12.5.2). De même, Dion il présente Burrus comme fermement opposé à la répudiation d'Octavie (63.13.1-2).

²⁰ Par ex. Sordi 1999, 18-22.

²¹ Par ailleurs, pour ce qui est de l'engagement plus vaste à citer les sources divergentes sous leur nom, il s'agirait, au vu d'autres mentions de ce type dans l'hexade néronienne, d'opposer à l'univocité de la propagande impériale sous Néron la multiplicité des pistes possibles auxquelles mène le travail d'historien ; Devillers 2016.

À cet égard, on ajoutera un troisième passage, où Tacite avoue une méconnaissance en relation avec Burrus : il ignore si celui-ci et Sénèque étaient au courant de la tentative de matricide (*Ann.*, 14.7.2 : *incertum an et ante gnaros*). Ce passage montre Burrus dans sa fonction de ministre et c'est cette fonction qui explique en bonne partie que l'action de cet homme, associé au pouvoir et devenu objet de la rumeur publique²², soit incluse dans les secrets du pouvoir et que les informations le concernant soient difficilement accessibles, obscures ou contradictoires.

En ce sens, les mentions de Burrus en relation avec une évocations de sources renvoient en définitive à un trait du régime. Une telle dimension idéologique opère à d'autres niveaux de la représentation du personnage.

Exemplarité politique

Deux traits principaux se dégagent des passages où apparaît Burrus.

D'une part, le personnage se caractérise par son insertion dans les intrigues dynastiques, de sa nomination par Agrippine²³ – il reçoit pour mission de mettre fin à des divisions dans l'armée qui semblent une projection de celles qui secouent la maison impériale en butte à la rivalité entre Néron et Britannicus²⁴ – à son possible empoisonnement par Néron. Cela est aussi perceptible dans les deux allusions qui en sont faites après sa mort. En 14.57.2, Tigellin laisse entendre que sa loyauté n'était pas totale à Néron, renvoyant indirectement au fait qu'il était redéuable à Agrippine (cf. déjà 13.20)²⁵. En 14.60.4, sa mention l'associe au sort funeste de la première épouse de l'empereur. À ce titre, le rôle même de tuteur (sur le mot *Ann.*, 13.10.1) qui est attribué à Burrus (et à Sénèque) est caractéristique de cours hellénistiques, par exemple celle de Mithridate, où ils apparaissent régulièrement mêlés à des intrigues et complots (cf. *Just.* 37.2.4-5)²⁶.

D'autre part, Burrus a beau être cité le plus souvent dans le cadre des affaires intérieures, c'est avant tout comme militaire que Tacite le présente²⁷. Dès sa première mention, il est signalé pour sa réputation comme soldat (12.42.1 : *egregiae militaris famae*) et sa nomination est, dans l'esprit d'Agrippine, associée à une vertu militaire : la discipline. Cette dimension se retrouve en filigrane de la proclamation de Néron (12.69.1 : *more militiae*) et c'est à la nouveau ses compétences en la matière que Tacite fait ressortir en

²² Cf. aussi au début du règne, avis divergents sur sa capacité à gérer la situation en Orient (13.6.2-3) ou fausse accusation le concernant (13.23) ?

²³ Selon Melmoux 1983, 359-360, l'ensemble des chap. 12.41-43 traduit sans doute une opposition à Agrippine (venant peut-être même Claude en personne), un fait que Tacite traite cependant alors de manière à en faire un exemple de la montée de sa puissance (cf. 12.42.3 : *praebuissetque [...] interdiceret*) ; voir aussi Seif 1973, 209.

²⁴ Cf. Keitel 1977, 183, citée par Hausmann 2009, 364.

²⁵ Selon Mac Dermott 1949, 250, *diuersas spes* renverrait à une loyauté partagée entre Sénèque et Néron.

²⁶ Aussi Ballesteros-Pastor 2013, 128-129.

²⁷ À cet égard, Syme 1958, 591 estime que Tacite a exagéré la compétence de Burrus, qui ne fut pas davantage que tribun ; sur ce point, aussi Mac Dermott 1949, 232.

13.2.1 (*militaribus curis et seueritate morum*). Le terme *seueritas*, dont on ne trouve pas l'équivalent chez D.C. 61.3.3, le rapproche de généraux comme Agricola (*Agr.*, 9.5 ; 19.3) ou Corbulon (*Ann.*, 11.1.3 : *seueritate ducis* ; 13.35.4 : *seueritate*)²⁸.

Donc Burrus offre le profil singulier d'un général impliqué au premier chef, et de l'intérieur, dans les vicissitudes dynastiques. Dans la version selon laquelle il aurait été empoisonné, une double intratextualité traduit cette ambivalence. Telle qu'il est présenté dans les *Annales*, ce fait évoque deux autres morts : celle d'Agricola, lui aussi décédé en d'obscures circonstances, peut-être à l'instigation du prince (*Ann.*, 14.51.1 : *incertum ualitudine an ueneno* ; cf. *Agr.*, 43.2 : *constans rumor ueneno interceptum*) ; celle de Claude, puisque, comme à ce dernier, on lui aurait enduit la gorge d'une drogue nocive (*Ann.*, 14.51.1 : *inlitum palatum eius noxio medicamine* ; cf. 12.67.2 : *pinnam rapido ueneno inlitam faucibus eius demisisse*). À travers ce double rapprochement – avec un général, avec un empereur – se traduirait la spécificité de Burrus, homme de guerre mêlé aux affaires de la *domus Caesaris*.

Burrus comme militaire

Alors même qu'il est caractérisé comme militaire, on ne peut dire que, dans les *Annales* telles qu'elles ont été conservées²⁹, Burrus, souvent mentionné de conserve avec le “civil” Sénèque, se distingue par quelque action d'éclat ou titre de gloire dans ce domaine. Même, au moment où se présentent des problèmes en Parthie, sa capacité à régler la situation est (au même titre que celle de Sénèque) mise en cause, bien qu'il s'en trouve pour faire confiance à son expérience (13.6.2-3). De même, lorsqu'Agrippine menace d'aller au camp des prétoriens, elle se fait fort d'y trouver plus de crédit que l'estropié Burrus (13.14.3). Cela semble être du reste l'opinion de ce dernier lui-même, puisque, après le premier échec d'une tentative de meurtre contre Agrippine, il refuse de donner aux prétoriens l'ordre d'éliminer Agrippine, qu'il juge trop populaire et influente parmi eux (14.7.4).

Certes, Burrus est signalé pour son influence sur les soldats, mais c'est dans des moments de “crise” dynastique : succession, matricide, désir du prince de se donner en spectacle... Cela s'explique par sa fonction de préfet du prétoire, mais force est de dire que cette fonction – c'est notamment visible pour ce qui concerne les jeux – l'éloigne de cette *seueritas* dont, sur le plan extérieur, Corbulon est un représentant³⁰.

²⁸ Cf. aussi Apronius (en charge de la guerre contre Tacfarinas, *Ann.*, 3.21.2 : *tantum seueritate profectum...*) ou – dans un contexte qui n'est pas totalement militaire et sans doute en comparaison implicite avec Agricola – le légat de Bretagne Veranius (*Ann.*, 14.29.1). Le terme figure également dans le *Dialogue* en relation avec l'éducation (*D.*, 28.3), et le début des *Histoires*, où il s'applique à Galba, en fait apparaître l'ambiguïté en termes de gouvernement, puisque, par sa sévérité excessive, Galba n'apparaît pas en phase avec son époque.

²⁹ Une action militaire de Burrus (contre les Thraces ?) aurait pu figurer dans la partie du règne de Claude qui ne nous est pas parvenu. En tout cas, ce n'est que durant la période où il fut procurateur que Burrus aurait pu acquérir quelque expérience militaire ; Mac Dermott 1949, 232.

³⁰ Du reste, à lire Tacite (*Ann.*, 14.51.2), ce ne sont absolument pas comme militaires que se profilent ses successeurs, l'indolent Faenius Rufus et Tigellinus le scandaleux.

Au total, son bilan reste maigre : aucun action remarquable sur le plan extérieur et, sur le plan intérieur, de nombreuses situations où, dans ses contacts avec les soldats, il est amené à se déconsidérer : en cautionnant la mise à l'écart de Britannicus, en se livrant à l'adulation après le matricide, en applaudissant l'empereur-citharède... Il paraît alors en dessous d'un Agricola par exemple. Preuve en est le souvenir que l'un et l'autre laisseront : à la fin de l'*Agricola*, Tacite insiste longuement sur l'*exemplum* que sera Agricola et sur son legs à la postérité (*Agr.*, 46) ; quant à Burrus, s'il fut regretté, il le dut autant aux défauts de ses successeurs qu'à ses propres qualités (14.51.2).

Burrus comme ministre de Néron

Sur le plan intérieur, Burrus paraît souvent contraint à subir les événements. Certes, lors de l'avènement de Néron, il s'associe à Sénèque pour contrecarrer Agrippine (13.2.1 : *obuiam issent*), mais ce moment est assez court. Dès après la mort de Britannicus, il semble, face à l'affirmation de Néron, sur la défensive, déjà content s'il peut sauver sa peau. Dion Cassius le dit explicitement (D.C. 61.7.5), Tacite le fait comprendre à travers un épisode : Néron l'aurait, sans l'intervention de Sénèque, destitué (13.20.2). Le fait demeure sujet à caution, mais il rappelle que le pouvoir de Burrus dépend essentiellement d'autrui. Il suffit à cet égard de se rappeler comment il a été nommé à sa charge par Agrippine (12.42.1 : *gnarum tamen cuius sponte praeficeretur*), et d'autres éléments le confirment : l'accusation qui est lancée contre lui et Pallas (13.23) ou le fait qu'il aurait pu ne pas être consulté sur l'élimination d'Agrippine (14.7.2)³¹ ; s'il est à ce moment *auctor* (14.10.2 : *auctore Burro*), c'est pour appeler les soldats à adulter Néron. Plus tard, il est impuissant à empêcher le prince de se produire au cirque d'abord, puis sur la scène (14.14.2 ; 15.4³²). Une des versions relatives à sa mort illustre sa position : il pouvait certes avoir compris qu'il était empoisonné à l'instigation du prince, mais quand ce dernier vint le visiter, il ne put guère faire autre chose que ne pas le regarder dans les yeux et répondre abruptement à ses questions...

On peut sur ce point le comparer avec d'autres préfets. Parmi ses successeurs, Faenius est tout aussi impuissant que lui et finit par périr sans honneur lors de la conjuration de Pison. Le contraste avec Tigellin, par contre, est bien marqué dans les *Annales*³³ : dès 14.51.2-3, il se développe sur un double plan : moral et politique. Tigellin est un débauché, ce qui l'oppose à la *seueritas* de Burrus ; mais il est aussi plus influent (14.52.3 : *ualidior Tigellinus in animo principis*). Les deux aspects sont en fait liés : c'est parce qu'il est débauché que Tigellin est plus puissant. Cela renvoie effectivement à une idée répandue chez Tacite, notamment en relation avec Galba dans les *Histoires* : l'inadaptation de certaines valeurs, dont la *seueritas*, aux temps présents.

³¹ Dans le sens de son ignorance, Mac Dermott 1949, 239, 251-252.

³² Aussi D.C. 61.20.3 (qui mentionne aussi la présence de Sénèque en la circonstance).

³³ Sur le caractère forcé de ce contraste, par ex. Baldwin 1967, 433. Pour Baudouzeau-Cros 2005, 48, le contraste se situe davantage entre Tigellin et Sénèque.

Ces observations sont confirmées par un autre passage. En 14.57.2, lorsqu'il invite Néron à se débarrasser de Plautus et de Sulla, Tigellin se compare à Burrus : *non se, ut Burrum, diuersas spes, sed solam incolunitatem Neronis spectare* (14.57.2 : “il ne misait pas, comme Burrus, sur plusieurs tableaux, mais bien sûr la seule sauvegarde de Néron”). L'image de lui-même que donne Tigellin, en contraste avec celle de son prédécesseur, fait songer à Séjan, qui, lui aussi, se présentait en champion de la sauvegarde du prince et en tirait une bonne part de son influence, spécialement après l'épisode de l'écroulement de la grotte de Sperlonga où il avait protégé Tibère (4.59.1-2). Par cette association se dégagent deux profils de ministre : l'un qu'incarnent Tigellin, mais aussi Séjan ; l'autre qu'incarne Burrus. Ce dernier est encore opposé ailleurs à. Les motivations de sa nomination comme préfet du prétoire – afin de mettre fin aux divisions – rappellent en effet celles de Séjan, qui, au début du livre 4, avait, dans une même perspective de discipline, rassemblé en un camp les cohortes jusqu'alors dispersées dans la ville (4.2.1)³⁴. Toutefois, il y a une différence: Séjan était en l'occurrence acteur et les choses se passaient selon sa volonté ; Burrus n'est que l'instrument d'Agrippine.

Or s'il y a deux types de ministres, force est de dire que la corruption des temps fait que ce sont les plus dépravés qui obtiennent le plus d'influence...

Au total, Burrus ne rencontre les caractéristiques d'aucun “type” de personnage tacitéen, ni celui du “général”, ni celui du “ministre”. D'une part, sa proximité avec la cour limite son action comme homme de guerre, d'autre part, sa *seueritas* à connotation militaire le rend dans une certaine mesure peu adapté à la vie de la cour et limite son influence comme ministre. Il se confine dès lors à une forme d'impuissance qu'illustre aussi dans une certaine mesure Sénèque en compagnie duquel il est plusieurs fois mentionné, et à ce titre, on se demandera si, dans l'hexade néronienne, Sénèque le philosophe et Burrus le soldat ne doivent pas être jusqu'à un certain point perçus comme les pendants non aboutis³⁵ de deux autres personnages que tend à rapprocher le récit tacitéen : Thrasea (le philosophe) et Corbulon (le soldat). Ce qui semble en fait limiter Burrus, comme Sénèque, c'est leur proximité avec la dynastie. C'est là une observation que l'on a pu faire à propos de plusieurs personnages tacitéens, notamment à la lumière des notices nécrologiques ou du sort de plusieurs notables sous Tibère³⁶ : les parcours les mieux équilibrés sont ceux qui sont menés loin du pouvoir et de ses périls. Burrus, qui sans doute n'était pas dénué de vertus et aurait pu être un exemple de *seueritas* privée – ou militaire –, en a fait l'expérience et finalement n'a réellement brillé sur aucun plan, ni comme homme de guerre, puisqu'il n'est présent sur aucun champ d'opération, ni comme ministre, puisqu'il n'a pu contenir les pires penchants de Néron.

³⁴ Sur ce rapprochement, Haussman 2009, 366 ; cf. Koestermann 1967, *ad loc.* ; Mehl 1974, 142.

³⁵ Ainsi, par ex., pour Sénèque “philosophe hypocrite”, Rodríguez Morales 2013.

³⁶ Devillers 2009 ; 2014.

Bibliographie

- Alexander, W. H. (1952) : *The Tacitean ‘Non Liquet’ on Seneca*, Berkeley-Los Angeles.
- Aubrion, É (1985) : *Rhétorique et histoire chez Tacite*, Metz.
- Azevedo, S. (2012) : *História, retórica e mulheres no Império Romano. Um estudo sobre as personagens femininas e a construção da imagem de Nero na narrativa de Tácito*, Ouro Preto.
- Azevedo, S. (2016) : “The Rhetorical Construction of Female Character and the Imperial Image of Nero in Tacitus’ *Annals*”, *Neronia Electronica*, 4.
- Baldwin, B. (1967) : “Executions, Trials and Punishments in the Reign of Nero”, *PP*, 22, 425-439.
- Baldwin, B. (1970) : “Seneca’s *Potentia*”, *CPh*, 65, 187-188.
- Ballesteros-Pastor, L. (2013) : *Pompeyo Trogo, Justino y Mitrídates. Comentario al Epítome de las Historias Filípicas (37.1.6-38.8.1)*, Hildesheim.
- Balmaceda, C. (2011-2012) : “*Virtus Romana* bajo la dinastía Julio-Claudia: la visión de Tácito en sus *Annales*”, *Onomázein*, 24, 363-389.
- Bauduceau-Cros, N. (2005) : *L’Empereur et le tragique. Interactions du tragique et de la politique dans les relations de Sénèque et Néron*, thèse Paris-X.
- Coste, L., S. Minvielle et F.-C. Mougel, éd. (2014) : *Le concept d’élite en Europe de l’Antiquité à nos jours*, Pessac.
- Croisille, J.-M. et Y. Perrin, éd. (2002) : *Neronia VI. Rome à l’époque néronienne*, Bruxelles.
- Devillers, O. (1994) : *L’art de la persuasion dans les Annales de Tacite*, Bruxelles.
- Devillers, O. (2002) : “Le rôle des passages relatifs à Thrasea Paetus dans les *Annales* de Tacite”, in : Croisille & Perrin 2002, 296-311.
- Devillers, O. (2009) : “Les passages relatifs à Asinius Gallus dans les *Annales* de Tacite”, *REL*, 87, 154-165.
- Devillers, O. (2012) : “Tacite, Germanicus et le Principat”, *Vita Latina*, 185-186, 2012, 141-163.
- Devillers, O. (2014) : “Notices nécrologiques et attitude des élites sénatoriales face au pouvoir impérial dans les *Annales* de Tacite”, in : Coste *et al.* 2014, 17-27.
- Devillers, O. (2016) : “Allusions au dossier documentaire et caractérisation des empereurs dans les *Annales* de Tacite », *RAEL*, 2, 37-48.
- Gillis, D. (1963) : “The Portrait of Afranius Burrus in Tacitus’ *Annales*”, *PP*, 19, 5-22.
- Grimal, P. (1990) : *Tacite*, Paris.

- Hausmann, M. (2009) : *Die Leserlenkung durch Tacitus in den Tiberius- und Claudiusbüchern der Annalen*, Berlin-New York.
- Kamp, H. W. (1943) : “Seneca and the Others Tutors of Nero”, *Classical Weekly*, 26.13, 1943, 151.
- Keitel, E. (1977) : *The Structure of Tacitus' Annals 11 & 12*, Diss. University of North Carolina at Chapel Hill (*non uidi*).
- Koestermann, E. (1967) : *Cornelius Tacitus. Annalen III*, Heidelberg.
- Koestermann, E. (1968) : *Cornelius Tacitus. Annalen IV*, Heidelberg.
- Luce, T. J. et A. J. Woodman, éd. (1993) : *Tacitus and the Tacitean Tradition*, Princeton.
- Mac Dermott, W. C. (1949) : “Sextus Afranius Brutus”, *Latomus*, 8, 229-254.
- Mehl, A. (1974) : *Tacitus über Kaiser Claudius. Die Ereignisse am Hof*, Munich.
- Melmoux, J. (1983) : “La lutte pour le pouvoir en 51 et les difficultés imprévues d’Agrippine. Remarques sur Tacite, Annales, XII, 41, 5 et XII, 42, 1-5”, *Latomus*, 42, 350-361.
- Michel, A. (1966) : *Tacite et le destin de l’Empire*, Paris.
- Paratore, E. (1952) : “La figura di Agrippina minore in Tacito”, *Maia*, 5, 32-81.
- Pelling, C. (1993) : “Tacitus and Germanicus”, in : Luce & Woodman 1993, 59-85.
- Rodríguez Morales, J. (2013) : “Petronio y Séneca en Tácito: vida y muerte de un novelista frívolo y de un filósofo hipócrita”, in : *Actas del X Congreso de AIER*, Madrid 2013, 281-296.
- Sanchez, P. (2004) : “Les prêts de Sénèque aux Bretons et la révolte de Boudicca : calomnie ou cas exemplaire de romanisation forcée ?”, *MH*, 61.1, 33-63.
- Seif, K. P. (1973) : *Die Claudiusbücher in den Annalen des Tacitus*, Mayence.
- Sordi, M. (1999) : “Introduzione”, in : *Cassio Dione. Storia Romana (libri LVII-LXIII). Volume sesto*, BUR Classici Greci e Latini, Milan, 5-24.
- Strunk, T. E. (2010) : “Saving the Life of a Foolish Poet: Tacitus on Marcus Lepidus, Thrasea Paetus, and Political Action under the Principate”, *Syllecta Classica*, 21, 119-139.
- Syme, R. (1958) : *Tacitus*, I-II, Oxford.
- Syme, R. (1991a) : “Verginius Rufus”, in : *Roman Papers VII*, Oxford, 512-520.
- Walker, B. (1952) : *The Annals of Tacitus. A Study in the Writing of History*, Manchester.
- Williams, K. F. (2009) : “Tacitus’ Germanicus and the Principate”, *Latomus*, 68, 2009, 117-130.

Woodman, A. J. (1972) : “Remarks on the Structure and Content of Tacitus, *Annals* 4. 57-67”, *CQ*, 22, 1972, 150-158.

**Tacitus and the Fall of Nero:
Civil Wars, Politics, Rhetoric and Society
(Ygor Klain Belchior)**

“Since he was acclaimed as the equal of Apollo in music and of the Sun in driving a chariot, he had planned to emulate the exploits of Hercules as well; and they say that a lion had been especially trained for him to kill naked in the arena of the amphitheater before all the people, with a club by the clasp of his arms” (Suet., *Ner.*, 53, transl. J. C. Rolfe).

“From our history books we all learned Nero fiddled while Rome was burned. Ain't that just like a woman? Ain't that just like a woman? Ain't that just like a woman?

They'll do it every time”¹.

In 68 AD, the Roman emperor Nero Claudius Caesar Augustus Germanicus committed suicide by moving a dagger to his throat taking his life in the presence only of his freedmen. It was the end of a ruler who would always be remembered as crazy, exotic and tyrant to the popular imagination. This rich and colorful episode is well illustrated by Suetonius in his *Life of Nero* at the end of his biography, and, as all the facts concerning this emperor, it is marked by colorful and imaginative episodes, carrying on its meanings a huge amount of ambiguities. Especially because the commotions felt throughout the Empire about his death were miscellaneous – there were people who really missed Nero! Did they consider him a “good” emperor? That doubt offers us an outline to think about the relation between governments, rhetoric and oral culture in the Principate.

The connection between these concepts mentioned above is the core of my master's dissertation at University of Ouro Preto, under the supervision of Professor Fábio Favarsi, defended in 2012, and had its support in one specific way of thinking the imperial times². Therefore, this article is the result of that specific study and has the objective of presenting the discussions contained in it. For that, it is divided in four parts: this first prologue, where the main questions of the research will be raised; the second part, where the search of a “good” or a “bad” Nero will be included; the third, where we will study the functioning of the Principate by looking at its politics and society; and the fourth, where Tacitus' account about the past events will be read as an ancient work (in terms of gender), because, if we talk about ancient writers, the literary and rhetorical exercises must take value.

We start at the question that moved me at the time: Was the Principate a new kind of government, next to a monarchical form, or, as the people who lived at the time still called a *res publica* and assembled with the Republican times (*Ann.*, 1.36.2: *seu nihil militi siue omnia concedentur in ancipiis res publica*)³? Moreover, the solution presented at the time was to study the life of Nero in terms of the acts of a “good” or a “bad” emperor as a key to track this path and to undercover the specificities of this kind of politics after Augustus to the year of the four emperors. In other terms, the main concern that must be taken as a priority is to formulate a reading parameter about what the sources had expected from an emperor.

In this perspective, it is worth supposing that “good” rulers should have ruled without any kind of contention and the “bad” ones, as Nero is commonly considered, should have fallen without any regrets and

¹ “Ain't That Just Like a Woman (They'll Do It Every Time)” is a 1946 song by Louis Jordan, Claude Demetrius e Fleecie Moore.

² Belchior 2015.

³ Favarsi 2013.

by real and concrete political demands. After all, the “good” ones must have received that qualification because they respected the “constitution” of the government and, on the contrary, the “bad” emperors have not respected any kind of law or agreement essential to the functioning of the government and its social relations. Is that simple? Well, it seems simpler to formulate this kind of thinking than to really find this logic in a real society.

Here, I quote a modern example: Today, at least in Brazil, we “hope” we live in a democracy, where a citizen must have a voice and be represented by a political policy or party. Although, wherever we discuss, and wherever arguments we can take from every social group, we will never get to an agreement about our president or his policies. Is she “good” or “bad”? Depends on what! Of course we are talking about the modern times, different from those of the Roman world, but it is still possible to sustain that the same logic can be followed. Here we quote another passage from Suetonius’ *Life of Nero*:

gaudium publice praebuit, ut plebs pilleata tota urbe discurreret. Et tamen non defuerunt qui per longum tempus uernis aestiuisque floribus tumulum eius ornarent ac modo imagines praetextatas in rostris proferrent, modo edicta quasi uiuentis et breui magno inimicorum malo reuersuri. Quin etiam Vologaesus Parthorum rex missis ad senatum legatis de instauranda societate hoc etiam magno opere orauit, ut Neronis memoria coleretur. Denique cum post uiginti annos adulescente me exstitisset condicione incertae qui se Neronem esse iactaret, tam fauorabile nomen eius apud Parthos fuit, ut uehementer adiutus et uix redditus sit.

“He met his death in the thirty-second year of his age, on the anniversary of the murder of Octavia, and such was the public rejoicing that the people put on the liberty caps and ran about all over the city. Yet there were some who for a long time decorated his tomb whit spring and summer flowers and now produced his statues on the rostra in fringed *toga*, and now his edits, as if he were still alive and would shortly return and deal destruction to his enemies. Nay more, Vologaesus, king of the Parthian, when he sent to the senate to renew his alliance, earnestly begged his too, that honor be paid to the memory of Nero, In fact, twenty years later, when I was a young man, a person of obscure origin appeared, who gave out he was Nero, and the name was still in such favour with the Parthians that they supported him vigorously and surrendered him whit great reluctance” (Suet., *Ner.*, 57, transl. J. C. Rolfe).

As we can observe, different groups of people felt the death of the “bad” emperor Nero in different ways. Some groups rejoiced with the opportunity of liberty, after all, a tyrant was dead, and, at the same time, others were reluctant to accept the death of a beloved ruler. Yet, the question persists: was Nero a “good” or a “bad” emperor? And by reading only the sources it seems impossible to state just one possible answer. Maybe the modern research can help us to resolve this question.

Nero and the historiography: is there a “good” or a “bad” emperor to be found?

Again, we come back to this question, since it is not easy to be answered. As we saw in the first part of this paper, the sources are ambiguous in representing the commotions felt about Nero when the emperor was alive or after his death. Although this impossibility, it is not difficult to think that the majority of the events found in the sources, including the judgment criteria of the emperors’ lives, could serve as a starting point by appointing some limits of action. After all, there were certain boundaries to any ruler that ruled the Roman Empire, even within their most intimate madness, especially because we are talking about a form of government composed by so-known conspiracies. The same way of thinking must be applied to an emperor that resembles a hysterical and spoiled woman. Nero, even crazy, ruled Rome for 14 years and the first plot against him just took part in the year of 65 AD, after eleven years of government. It is hard to think that this contentious politics would have supported a tyrant so long without taking his head off. Maybe we should look to our sources and its reception more carefully.

What really matters here is the idea of a “pre-shaped” image built about Nero that leads us to remember him whenever we talk about fires, exacerbate vanity, violent crimes, matricide and murder of Christians. This is clear in some film productions. Among them, we highlight the monumental work of the Polish writer H. Sienkiewicck, *Quo Vadis?*, which was adapted for film in 1951 by director M. LeRoy. This film shows a very imaginative universe, which presents Nero as “crazy”, “wanton” and “bloodthirsty”, bringing together the worst of all negative qualities that could be expected of a tyrant.

In the historiographical field, for example, we can refer to the contribution of V. Rudich, *Political Dissidence under Nero: The Price of Dissimulation*, which provides a very interesting vision about the Neronian government. In his words: “In regard to the overall view of the Julio-Claudians, it is sobering to recall that their era ended in the national catastrophe of AD 69, a testimony not to Nero’s as a statesman, but to the fallacy of the arbitrary exercise power that they practiced”⁴. Rudich sees a close relation with the perception of a monarchical way of government. And for him, “the arbitrary exercise power” would be the link between Principate and the Monarchy, the main characteristic of the Julio-Claudian dynasty, which found its end with Nero, the emperor who was so tyrant that provided innumerable ways for a researcher to seek and to study the political dissidence over “bad” emperors.

On the contrary, and thanks Trajan’s enigmatic formula “*quinquennium tamen tantus fuit*”, the five golden years, from Aurelius Victor’s *de Caesaribus* (5), it has been possible for some English researchers to propose a series of studies that aimed to seek and explain these five golden years of Nero through questions like: “What did the bad emperor do to be good”? “Would it be a breath of reason”? About these versions, we can bring into discussion on three major ideas. For that, T. E. J. Wiedeman in his chapter “Tiberius to Nero” raised the first alternative as his proposals that the five good years of Nero were in the last *quinquennium*, when the emperor promoted his policy of rebuilding the city of Rome⁵.

Another researcher, J. C. C. Anderson, agrees with this perspective, locating the good years in the last five of Nero’s reign⁶. Another version of Nero, presented by J. G. F. Hind and M. K. Thornton, researchers who have considered that the construction of the Ostian harbor and Nero’s *Domus transitoria* as the major aspects of the emperor’s good years, they locate the five golden years of Nero in the middle of his government (between 59 AD and 64 AD)⁷. Finally, we can also quote the dominant idea that the *quinquennium Neroris* are the five first years of Nero’s government (54 AD–59 AD). The answer for these “good” years relies on the fact that his mother, Seneca and Burrus, have controlled the young and natural born “bad” emperor.

Using the information provided, we can make a little exercise of overlapping these versions on an imaginary timeline, which starts at 54 AD and ends with the death of Nero in 68 AD. By making that approach, we can observe that these three versions quoted before justifies that all the years of Nero’s government can be read as “good”. Just follow the logic – the first five years (54–59 AD), as the majority of analyses, plus the five middle years (59–64 AD), as presented by Hind and Thornton, and finally, we still have the last five years, as presented by Anderson and Wiedeman (63–68 AD)⁸. In other words, it is possible to say that all the years of Nero’s government were good!

In sum, these observations lead us to agree with E. Champlin’s proposal that is necessary to take into account a certain exaggeration of the sources in the construction of the image of Nero⁹. As Champlin points it, although it is possible to draw favorable Neronian sources in the literary circles of the time, they were certainly expunged by the events of the years 68 and 69 by a process of *damnatio memoriae*. After this

⁴ Rudich 1993, xiv.

⁵ Wiedemann 2006, 244.

⁶ Anderson 1989, 177-178.

⁷ Thornton 1989, 576; Hind 1988, 502.

⁸ Faversani 2014.

⁹ Champlin 2003, 36-56.

proceeding, much of the negative tradition built on Nero had to answer to the needs of a new dynasty, the Flavian, which was responsible for establishing the reputation of Nero as a monster for all future generations¹⁰.

As we can see the judging criteria of “good” and “bad” emperors were important to a later tradition, built after the death of the emperor described, and did not constitute the only viable way to explain why they faced opposition. It is worth remembering that it was not that easy to overthrow a ruler, even if he was a “bad” one. Strictly speaking, a conspiracy must be prepared before the final act, choosing the allies carefully, in every *ordines*, and, more important, who is going to take the imperial position after the coup. That’s why, it is essential to study the functioning of the “Imperial Order” and all its contentions in a historical perspective.

The “Imperial Order”

After the civil wars of the Republic and the rise of the new Era, the literature on the foundation of the new regime by Augustus, which was extremely propagandist, assumed the role of working the image of the new ruler as opposed to tyrannical and monarchical attitudes¹¹. On these negative qualities, we can relate them to the undesirable image about the kings that ruled the city of Rome, especially the latter, L. Tarquinius Superbus (535-509 BC), who was removed from the throne by an aristocratic uprising led by L. Junius Brutus, after the rape of Lucretia by the king’s own son. This act made room for the emergence of an oligarchic Republic (Liv. 2.1).

This tradition became so strong in Rome’s political culture, that it was possible to observe it at other background, such as the problems involving the “tyranny” in the events of the Ides of March (March 15 of 44 BC), with the assassination of C. Iulius Caesar. His death was given by one of the descendants of those who had driven tyranny out of Rome (Tac., *Ann.*, 1.1)¹², and was also taken in terms of freedom from slavery, expressed by the coins of the period, stamped with the cap of liberty formally given to a freedman who wore it upon their liberation (*pilleus*)¹³.

In that sense, Augustus’ initial task was to create a universal *consensus* to justify his new position as *princeps* of the empire without being seen as a king or a tyrant. This was a difficult task because he had won a civil war, acquired a lot of prestige, titles and political power, but still wanted to be ruling without being mistaken with a Caesar or a Tarquin. On the contrary, he built an image as he still was the first, however, “among equals”¹⁴. The appearance of the old times, the Republican era, in that way, continued to be very important to his government, especially in his source to obtain sanction to his acts from the Roman Senate and the People.

As it turns out, we can understand the Principate as a political regime founded on a lie that produced huge ambiguities. Even so, we can still point out that this kind of government continued to be called as a *res publica*, and the Senate and People of Rome still took part in political life. For example, in the sources

¹⁰ Champlin 2003, 9.

¹¹ RGDA, 34: *postquam bella ciuilia extinxeram, per consensum uniuersorum potitus rerum omnium, rem publicam ex mea potestate in senatus populi Romani arbitrium transtuli*, “When I had extinguished the flames of civil war, after receiving by universal consent the absolute control of affairs, I transferred the republic from my own control to the will of the senate and the Roman people” (transl. F. W. Shipley).

¹² American Numismatic Society – ANS 1944.100.4545. Obverse: Legend – LEIBERTAS; Type: Head of Libertas right. Border of dots. Reverse: Legend: CAEPIO·BRVTVS·PRO·COS; Type: Plectrum, lyre and laurel-branch tied with fillet; around, inscription. Border of dots.

¹³ Denarius 43-42 BC, Cr 433/2, Syd 907, 43, Obverse: BRUT[us] IMP[erator] L PLAET CEST. Reverse: EID[es] MAR[tius], daggers, pilleus. cf. Stern 2006, 134.

¹⁴ Syme 2002, 2.

sponsored by Augustus, as coins¹⁵, statues¹⁶, poetry and altars (*Ara Pacis*), we see this preoccupation being solved by a historical legitimacy, after all, he was a decedent of Aeneas and Venus, rather than one grounded only in his personal or military power. Augustus, in that way, became a prophecy from the gods that has been fulfilled by his existence and rise to his new position¹⁷. He gradually came to be confused with the gods and was represented in that divine way, he was Apollo¹⁸, Neptune (*Verg., Aen.*, 1.148-156), and he was Jupiter¹⁹.

As we can see, besides the republican speech, Augustus was not equal to anyone in the Republic and his qualities expressed in his *clipeus* given to him by the Senate are the best example that the new times were different from the Republic²⁰. In fact, and despite this appearance of liberty, we still can affirm that we are facing an authoritarian ruler who only took the power after a military coup with the death of all of his opponents. Although, it is worth remembering that he was always taken by ancient historians and biographers, like Tacitus and Suetonius, as “good” emperor, being eternalized in intellectual productions as a reference to be followed²¹. The successors of Augustus (Julio-Claudian dynasty) should have followed his model of government, keeping the political relations far away from other civil wars and avoiding tyranny. This is what we called here on this paper “Imperial Order”.

This concept seeks to support our understanding of how the various groups of the Roman society were ordered in the Imperial hierarch, if they acted together supporting the emperor and his powers, or parallel to the Roman state, acting as a *factio*, searching for another political core to fulfill their interests. In addition to that, it is still important to notice that what we observe in the sequence of governments after Augustus is that they were not equivalent to his model, at least to the available sources, but embedded in a moral crisis, plots and disputes inside the imperial house, leading the empire to face another bloody conflict in 69 AD.

This leads us to inquire how the Roman Principate worked as a form of government different from those marked by individual acts of the rulers, and how the political and social organization of those people who were described in our sources worked beyond the imperial control. Especially, when we are speaking about the formation of opposition groups against them and the difficulty of think these plots as driven only against individuals conduct.

This is more evident when we briefly analyze the government of the emperor M. Salvius Otho (69 AD)²². The case here is symptomatic to this paper, since Otho was the son of an old aristocratic family and a good friend of Nero²³. In the *Histories* he is described as one of those who were supporting Galba’s plot against Nero (*Hist.*, 1.16). As Tacitus presents it, Otho supported the new candidate because he had some personal disagreements against the ruler, especially after loose his own wife to Nero’s will. However, this

¹⁵ American Numismatic Society – ANS 1944.27.53. Obverse: Venus bust r. diademed. Reverse: Legend: CAESAR - Aeneas walking l. carrying palladium in r. and Anchises on l. shoulder.

¹⁶ Augustus carrying a *uolumen* and wearing a *toga*, being represented as a Senator – Louvre Museum - Inv.: MR 100N15.

¹⁷ Ames 2006.

¹⁸ Martins 2011, 70-71.

¹⁹ Martins 2011, 106.

²⁰ SENATVS POPVLVSQUE ROMANVS IMP. CAESARI DIVI F. AUGUSTO COS. VIII DEDIT CLVPEVM VIRTVTIS CLEMENTIAE IVSTITIAE PIETATIS ERGA DEOS PATRIAMQVE, "The Senate and People of Rome gave the emperor Caesar Augustus, son of the divine [Julius Caesar], in its eighth consulate, this shield [testimony] of virtue, righteousness and piety towards the gods and the fatherland".

²¹ Suet., *Ner.*, 10: *Atque ut certiores adhuc indolem ostenderet, ex Augusti praescripto imperaturum se professus, neque liberalitatis neque clementiae, ne comitatis quidem ex hibenda ullam occasionem omisit*, “To make his good intentions more evident, he declared he would rule according the principles of Augustus, and he let slip no opportunity for acts of generosity and mercy or even for displaying his affability” (transl. J. C. Rolfe).

²² His government lasted for three months from January 15 to April 16 of 69 AD.

²³ About his family: *Tac.*, *Ann.*, 12.52; 13.45; 13.46; 14.1.

complaint was not the principal motive that moved him to take part of the plot. After all, Otho wanted to be an emperor himself and Galba's lack of heirs emerged as a possibility of becoming this man.

According to Tacitus, this was the main purpose of his attitude towards Nero. As the heritage choice did not happen, Otho carries out a plot against the newly chosen emperor, bribing the Praetorian Guard and killing Galba in the streets of Rome. About this episode, we may conclude that the same Latin historian mentioned above provides a very rich narrative that can illustrate the difficulty of thinking the plots against emperors taking just the “good” or “bad” criteria as a reference to understand why people got angry at them. In his words (*Hist.*, 1.13):

namque Otho pueritiam incuriose, adulescentiam petulanter egerat, gratus Neroni aemulatione luxus. eoque Poppaeam Sabinam, principale scortum, ut apud conscient libidinum deposuerat, donec Octaviam uxorem amoliretur. mox suspectum in eadem Poppaea in prouinciam Lusitaniam specie legationis seposuit. Otho comiter administrata prouincia primus in partis transgressus nec segnis et, donec bellum fuit, inter praesentis splendidissimus, spem adoptionis statim conceptam acrius in dies rapiebat, fauentibus plerisque militum, prona in eum aula Neronis ut similem.

“For Otho's had been a neglected boyhood and a riotous youth, and he had made himself agreeable to Nero by emulating his profligacy. For this reason, the emperor had entrusted to him, as being the confidant of his amours, Poppaea Sabina, the imperial favorite, until he could rid himself of his wife Octavia. Soon suspecting him with regard to this same Poppaea, he sent him out of the way to the province of Lusitania, ostensibly to be its governor. Otho ruled the province with mildness, and, as he was the first to join Galba's party, was not without energy, and, while the war lasted, was the most conspicuous of the emperor's followers, he was led to cherish more and more passionately every day those hopes of adoption which he had entertained from the first. Many of the soldiers favored him, and the court was biased in his favor, because he resembled Nero” (transl. A. J. Church, W. Jackson Brodribb & S. Bryant).

In this passage, we can point out four words used by Tacitus to demonstrate the volatility that these coups against emperors could have had: *aula Neronis ut similem*. Through this, is possible to highlight a very significant ambiguity that can be interpreted in different ways, according to the use of certain translators. One possibility would be to understand the expression *ut similem* as an attempt to indicate a close relationship between the *persona* of Otho and the qualities of Nero: “because he resembled Nero”; anyway, anyhow, the qualities that ensure an emperor were not important here since both are set as equals. Otherwise, this passage can be seen also as an affirmation that the future emperor was in charge of those who had supported Nero against Galba. The court, in this case, was the same court as Nero's: the same persons. Similarly, the personal criteria were not primordial to the plot or the choice of another candidate.

In sum, to highlight the ambiguities quoted above, it is necessary to explain this frame a little bit closely: First, Otho had supported Galba against Nero expecting to be chosen as his heir. Second, the court that now supports him in a coup to overthrow Galba is the same court that had been defeated by the same man they now support as an emperor. What justifies the support of social groups that were pro-Nero to one who had once supported a dissident candidate? Had Otho or the aristocrats simply changed their minds? Were Nero and his government not so bad at all?

Hence, beyond these ideas of Nero as an evil tyrant, a monarchical ruler or the need to find “good” qualities in his government, we can also make mention to M. Griffin, who remind us in her work *Nero: The End of a Dynasty*, that the Principate had never been a monarchical form of government and remained that way²⁴. Therefore, for the emperor, it was necessary the establishment of an agreement with the other political groups that composed the *res publica*, as the senators, knights, the army, freedmen, women and the slaves, being the most powerful figure in the *res publica* but acting as a member of the aristocracy and still respond to a republican way of government.

²⁴ Griffin 1984, 42.

The emperor could not be a king and still must concentrate a lot of power in his hands to order the empire. But, how to do that? For this, we went back to an old vision of the Principate presented by T. Mommsen, in the XIXth century, whose theory concerning the analysis of the Roman Constitutional Law (*Römisches Staatsrecht*) lead us to the possibility of thinking the Principate as a government marked by an equal distribution of powers between emperor and the Senate, like a diarchy²⁵. That is, for a “good” emperor who wanted to rule without dissidence, this formalist balance of powers could not be broken²⁶. Therefore, we are in front of a different kind of relations that are in the “level of communication” between the usurping position of the *princeps* and the appearance that even in the times of the emperors the roman government still was a Republic.

A. Winterling suitably reviewed this old interpretation taken from Mommsen’s works recently in his book *Politics and Society in Imperial Rome* as an alternative of seeing the Principate and the exercise of power by the rulers²⁷. As an example of this discussion, Winterling’s analysis starts with a paradox between the Roman “State”, “Society”, and their political combination. Emperors needed the Senate to legitimize their power and to run the empire. The Senate, on the other hand, needed the emperor to acknowledge its role and to seek the Curia’s approval, in order to retain its formality²⁸. However, the coexistence of the “sovereign Senate of the Principate” and the Augustan monarchy did not mean that these institutions were compatible. They competed each other for powers and prestige, besides this kind of approach leads to another paradox: All-powerful emperors did not need clients and “friends” to reach power, but money and soldiers²⁹.

Another alternative was to get the support from the people by acting as a civilian and facing the Senate throughout that support. In that sense, the difficulty of thinking the Principate in terms of competition and cooperation is a huge task, especially when we have terms like *aula*, which Winterling describes as a “court without State”, that deviate from the republican tradition and confuse private and public powers of the imperial *domus*.

Taking that view into account, we can observe this kind of preoccupation in the opening speech of Nero (*Ann.*, 13.4.2)³⁰, about the division of powers between the Senate and emperor, as an attempt to make it clear that the diarchy must have had some value. In other words, Nero’s arguments make clear that the participation of the Senate should be respected and his private business should have left aside from those of public interest. After all, the former emperor was dead and Nero, the newly chosen by the Senate and the Praetorian Guard, was not the only possible successor alive – he was adopted as well – and the aristocrats could openly elect another candidate independent of his will. In this sense, we can assume that Mommsen’s model makes logic and we can think Nero’s government in his terms, looking at the continuities between the Republican times and the new era.

However, despite this model have its merits, we should not fail to pay attention to the differences between these two diverse political situations. And maybe the clearest evidence of this separation can be taken from the murderers of the great tyrants, because they also sustained a double condition: “saviors” of

²⁵ Mommsen 1963, 436-476.

²⁶ Mommsen 1999, 58-113.

²⁷ Winterling 2009, 123.

²⁸ Winterling 2009, 37.

²⁹ Winterling 2009, 55.

³⁰ “Then he gave an outline prescription of the future shape of the Principate, rejecting in particular those aspects at which resentment had recently blazed: he would not, he said, be the judge of every business, so that, with accusers and defendants shut together in the same house, the powerlessness of a few might spread; nothing at his hearth would be venal or open to canvassing: house and state were separate. The senate should hold on to its ancient responsibilities, while Italy and the provinces should attend at the tribunals of the consuls: they would provide access to the fathers, while he himself would pay heed to the armies entrusted to him” (transl. A. J. Woodman).

the republic or “parricides”. We can place this interpretive tradition after the murder of Caesar, when one of his assassins, M. Brutus, was considered the "savior" of the Republic by the Senate for having extinguished a tyrant.

After the government of Augustus, we can also observe the rescue of the Caesarist image, as the consequent association of the emperors with the title of Caesar, which indicates that the memory of past events had changed by a dominant interpretive tradition, and Brutus came to be seen as a “parricide”. The same was true for the association of the attitudes of the characters from later historical narratives. As Tacitus points out, during the Principate, an aristocrat could have been accused of attempting against the emperor by just praising the parricides’ attitudes from the past, as the case of Cremutius Cordus (*Ann.*, 4.34.2-3). Here we quote Tacitus:

uerba mea, patres conscripti, arguuntur: adeo factorum innocens sum. sed neque haec in principem aut principis parentem, quos lex maiestatis amplectitur: Brutum et Cassium laudauisse dicor, quorum res gestas cum plurimi composuerint, nemo sine honore memorauit. Titus Livius, eloquentiae ac fidei praclarus in primis, Cn. Pompeium tantis laudibus tulit ut Pompeianum eum Augustus appellaret; neque id amicitiae eorum offecit. Scipionem, Afranum, hunc ipsum Cassium, hunc Brutum nusquam latrones et parridas, quae nunc uocabula imponuntur, saepe ut insignis uiros nominat.

“It is my words, conscript fathers, that are criticized, so completely am I innocent of deeds; but not even they were directed at the princeps or the princeps’ parent, whom the law of treason embraces. I am said to have praised Brutus and Cassius, whose achievements, though many have compiled them, no one has recalled without honor. Titus Livius, quite brilliant as he is for eloquence and credibility, first of all elevated Cn. Pompeius with such praises that Augustus called him ‘a Pompeian’; and that was no obstacle to their friendship. Scipio, Afranius, this very Cassius himself, this very Brutus—nowhere did he name them as ‘bandits’ and ‘parricides’ (the designations which are now imposed) but often as distinguished men” (transl. A. J. Woodman).

In this passage, the opposition between times where there was freedom of expression and, above all, political freedom as different from those when the political opinion must be silenced is evident³¹. This perceptive works in a different way from Mommsen’s view as we are now talking about an era that was marked by the impossibility to express sentiments contrary from those of the *princeps*. There is no balance between emperor and aristocracy. After all, just tyrants should fear tyrant killers! The Republic and the Principate, in that case, were very different from each other. Coming back to the episode above, the historian presents this division between the Republic and the Principate in the final words of the defendant’s speech (*Ann.*, 4.35.1-2):

sed maxime solutum et sine obtrectatore fuit prodere de iis quos mors odio aut gratiae exemisset. num enim armatis Cassio et Bruto ac Philippensis campos optinentibus belli ciuilis causa populum per contiones incendo?

“What was particularly exempt, and had no one to disparage it, was to publish about those whom death had removed from hatred or favor. For surely it is not the case that, by my having Cassius and Brutus armed and holding the plains of Philippi, I am inflaming the people in public addresses with civil war as my motive?” (transl. A. J. Woodman).

Civil wars, parricide, tyrants, emperors, Republic and Principate! Ahead with this scene, it is worth remembering the notion assumed by V. Rudich, between *de iure* and *de facto*³². According to him, the new

³¹ The same argument must be valued when we think about the first preface of the *Annals*, or Tacitus archeology of the Principate, and, more important, about his introduction to the *Histories*: *postquam bellatum apud Actium atque omnem potentiam ad unum conferri pacis interfuit, magna illa ingenia cessere; simul ueritas pluribus modis infracta* (*Hist.*, 1.1: “after the battle of Actium, when the interests of peace required that all power should be concentrated in the hands of one man, writers of like ability disappeared; and at the same time historical truth was impaired in many ways”, transl. J. Jackson).

³² Rudich 1993, xvii.

reality established by Augustus could be classified as a “schizophrenic” form of government, since worked by alternating various levels of ambivalence and ambiguity about the “restoration of the Republic” and the position of the *Princeps*. In his opinion, and despite the speech of the emperors trying to demonstrate distance from the monarchy, as Nero did, actually it did not exist. For him, these rulers should be taken as monarchs since they outweighed the authority of everything and everyone, especially the tyrant Nero. The Principate, thus, had nothing to do with the Republic.

This interpretation is very similar to the modern views about Nero’s government, which were influenced by A. Wallace-Hadrill’s and R. Saller’s notions about the fact that the social and political organization of the Principate should be viewed in terms of patronage³³. As defended by these authors, this kind of patronage have become even more concentrated in the center of imperial *domus*, the emperor, and in the same way his presence worked as a very powerful core, which organized innumerable patronage webs that surrounded him. In the case of the Neronian studies, they were concentrated in the influences that the emperor received from the very closest people who surrounding him, as Seneca and Burrus³⁴.

However, this vision of a centralized and extremely authoritarian power, reflected in a patrimonial state, is contradictory to what is presented to us by the sources as well. In Tacitus, for example, how to explain the case of Thrasea Paetus in his account³⁵? What is evident in his narrative is that the fact of the emperor’ position be the largest magnitude and the superior measure of the hierarchy, does not make it the criterion to determine all other measures. People had wealth, honor, constituted independent networks, and power relations away from the emperor’s control. Another difficult problem to this model is how to explain the conspiracies that sought to overthrow the emperor, and how the sun (*domus Caesaris*) was constantly erased and replaced by another *domus*. In sum, the Principate did not represent a unipolar order.

Moreover, it becomes clear that competitors to the imperial power always have haunted the young emperor Nero, since the beginning of his administration, before people could judge his government as “bad”. The threat of substitution was real! Among the initial competitor for the throne, Iunius Silanus (*Ann.*, 13.1.1) and Britannicus (*Ann.*, 13.15-16), the legitimate son of Claudius, represented some degree of opposition inherent to the Principate. This is the same notion of the empire presented by G. Woolf. For this author, the Roman political arena was always marked by the conflicts between their most powerful citizens. This reality would justify his optimism about the early years of the Empire, which, thanks to the emperor’s superior position, have not felt the effects of civil wars until 69 AD (started in 27 BC). In Woolf’s words:

“After the battle of Actium it was almost a hundred years before the next Roman civil war, one that lasted than two years. Domitian, the third emperor of the new Flavian dynasty, was assassinated thirty-odd years later, but a peaceful succession was somehow managed. In fact, civil war did not break out until the murder of Commodus in AD 192. It took a little longer this time to restores order: the last battle was fought in 197. But Severan dynasty lasted until 235 before the empire again dissolved into a half century of fragmentation, usurpation and chaos”³⁶.

In sum, the notion that the Principate was marked by the communication between the emperor and the aristocracy in which concerns the appearance in the way of government – Monarchical or Republican – is a great contribution for the future interpretations about the emperors and their powers, including the polemical ones. This kind of dialogue works as a way to see the disputes and the coups as ways of contesting the rulers in the Roman world and that they were not just a reflection of the negative qualities of the ruler. At the same time, to these conflicts did not lead to the social disorder (in this case we will understand it as civil wars), still it was necessary someone to arbitrate and mediated these disputes through patronage and other

³³ Saller 1982, 41-79; Wallace-Hadrill 2006.

³⁴ Scullard 2001, 256-259.

³⁵ Cf. *Ann.*, 13.49; 14.12; 14.48; 15.20; 15.24; 16.21.

³⁶ Woolf 2006, 94.

alternatives, as prosecutions against the competitors and the respect of the Republican institutions. And here we talk about a superior position.

Finally, the solution presented is to think the Principate as an order composed of conflicts that are not unipolar, originated just from the emperor and controlled only through him. After all, both of the models of analysis worked can coexist without any problems. And this perspective is evident in Tacitus (*Ann.*, 4.17.3):

instabat quippe Seianus incusabatque diductam ciuitatem ut civili bello: esse qui se partium Agrippinae uocent, ac ni resistatur, fore pluris; neque aliud gliscentis discordiae remedium quam si unus alterue máxime prompti subuerterentur.

“For he was being hounded by Sejanus, who repeatedly censured the fact that the community was split as in a civil war: there were, he said, people calling themselves members of ‘Agrippina’s faction’, and, unless resistance was built up, there would be more of them; and the only remedy for the swelling disaffection was if one or two of the readiest were undermined” (transl. A. J. Woodman).

Civil wars, politics, and imperial government, in fact, got together! Maybe this combination may reveal that the civil conflicts mentioned above are not just rhetorical devices, as most of the current historiography became to believe, especially when we talk about the image of the “bad” emperors. On the contrary, our perspective is to work the notion that they worked in a way to highlight how the relations between emperor and aristocracy really happened: through the competition between them.

Civil wars, politics, rhetoric and society: Tacitus as an orator

In the 70’s, together with the “linguistic turn”, the studies about Roman historiography, or ancient historiography in general, started to make a critical process of historical narratives as a “research problem”³⁷. According to J. G. A. Pocock, history should not be understood as a set of random “speech acts”, but within a rhetorical, logical and methodological complex that is imposed and used by the author of a particular historical discourse. In addition, in his conception of the historian’s work, the act of writing a historical narrative come after a brief exercise of choosing well the persuasive strategies that are going to be applied in the composition of the historical discourse to a specific audience³⁸.

The greatest exponent of this skeptical shift in the historical thinking, H. White, held a severe epistemological criticism towards the historiography, leaving aside that old view that the goal of history was to report the “truth or a “past reality” in favor of a hypothesis grounded in his literary theory. Thus, relying upon his theory of the use of linguistic tropes by the historian to compose a narrative of events, the basic question projected by H. White was not just to deny the existence of the facts, but also the validity of the meaning attached to these facts³⁹. That is why according to him, “history is less in the form of fiction than the novel is a form of historical representation”⁴⁰.

Thanks to these contributions, the modern historiography field began to absorb this literary approach by looking at the ancient manual of rhetoric and oratory and make it sensed in the modern studies about the historiography of Tacitus. In the words of W. Batstone:

“But the Roman historians were also historians, and they were no more modernist historians (telling us what happened, what really happened, objectively, truthfully) than they are postmodern historians. Which

³⁷ Palti 2007; Pocock 2009; Skinner 1975.

³⁸ It’s worth remembering another contribution from R. Koselleck, who rescued the very notion of *historia magistra uitae* as a different form of history from that which was developed after the XIX century, marked by concepts like progress, linearity and acceleration of time; cf. Koselleck 2004.

³⁹ White 1976, 21.

⁴⁰ White 1976, 22-23.

means that we have just as much of a right and an obligation to read them from a postmodern perspective as earlier generations had to read them within the norms and requirements of modernist history”⁴¹.

A. J. Woodman developed these ideas in *Rhetoric in Classical Historiography* (1988), turning his focus to the formation of the ancient historians, who were embedded in rhetorical and oratorical precepts, paying attention mainly in the rhetorical *inuentio* applied to the writing process⁴². In just a few pages, Woodman performs a very interesting revision on which sources – or evidence – Tacitus would have used in his *historiae*. Although indicating these documents in an extensive list of material that he would have certainly consulted, Woodman chooses to defend the idea that his work was not committed to the truth, but to the delight made by a great literary exercise written with facts⁴³. In his words:

“If in reading the *Annals* our expectations are those of a modern reader of historiography, we shall be very surprised indeed that Tacitus invents speeches and constructs his narrative with materials borrowed from the texts of earlier authors which have nothing to do with Tacitus’ subject. But, if we know that Romans expected historiography to be like poetry, such invention and borrowing immediately make sense: after all, this is precisely what (say) Virgil was doing when, in composing the *Aeneid*; he borrowed from (among many others) Homer, Apollonius of Rhodes, and Ennius). In other words, the actual procedures of the ancient historians strongly suggest (when there is the evidence to test them) that the ancient definitions of the genre are indeed to be taken seriously and at face value”⁴⁴.

Despite this perspective, we agree with D. Sailor’s study on the construction of Tacitean discourse, that connects his historiographical narrative as part of the political role of the social agent, Tacitus. For Sailor, history in Antiquity was a genre practiced by the elite members. In addition, the historian has its place among that little group that could read and write and applied all his political experience in the description of events reported. In the case of Tacitus, the act of writing history was significant because the production of a particular work came to be understood within a bigger process, which was to build a *monumentum* and assert the historian authority and his independence from the *princeps*. The ancient historian, in this sense, it’s seen as a dynamic social agent in the political agenda, who reads his works to other men that practiced political activities in the assembly. Thus, what changed in the narratives was the political sense given the facts – his methodology or his political objective –, but not the facts themselves⁴⁵.

It is worth remembering that this new proposition defended by Sailor has its bases in the ideas developed by R. Syme in his classical book published almost twenty years before. In this work, the historian asserts that the traditional families in the early years of the Principate were becoming extinct, giving way to the *noui homines* in the political set⁴⁶. This “new elite” reconfigured the Roman policy and came to occupy prominent positions that once belonged to members of the families of the Republican *nobilitas*, until the achievement of the maximum power of the Empire, through the civil wars of 69⁴⁷. So, taking the assumption that the civil wars of the years 68 and 69 AD were the reconfiguration process of Roman Imperial society, Syme outlines in other work, “Tacitus”, the context in which the Roman historian went to the public life as a politician and a writer. From that relation, he appoints the use of a speech-shaped framed by Tacitus in a

⁴¹ Batstone 2009, 30.

⁴² Woodman 2004a, x.

⁴³ Woodman 2004a, 160-196.

⁴⁴ Woodman 2004b, xviii.

⁴⁵ Sailor 2008, 7.

⁴⁶ Syme 2002, 33.

⁴⁷ Suet., Vit., 1: *Vitelliorum originem alii aliam et quidem diuersissimam tradunt, partim ueterem et nobilem, partim uero nouam et obscuram atque etiam sordidam*, “Of the origin of the Vitelli different and widely varying accounts were given, some saying that the family was ancient and noble, other that it was new and obscure”; Vesp., 1: *gens Flavia, obscura illa quidem ac sine ullis maiorum imaginibus*, “This house [Flavian family] was, it is true, obscure and without family portraits” (transl. J. C. Rolfe).

pessimist way, as Sallust did, although it did not flee from the political context in which he expressed: The Principate and the reconfiguration of the political elite.

We still can contribute to that statement by adding to this text one more reflection. The historical works of Tacitus came down to us through two manuscripts: The *Mediceus prior* and *Mediceus alter*. The first notions about the organization of the material, especially the versions of J. T. Zuñiga and A. J. Woodman, defended that the *Histories* and the *Annals* corresponded to a sequential count of thirty books, completing a monumental work: The *Annals* composing the first sixteen books and *Histories* the last fourteen. The very naming of the first book of stories, *Cornelii Taciti liber XVII*, which was found in the medieval codices, also became a very important factor for the affirmation of these implications on the organization historical works of Tacitus⁴⁸.

However, regardless of the discussions about the number of books contained, what we can see through the dating of his writings and his biography is that the Latin historian proposes, first, to write the *Histories*. It is only after the composition of this work that he focuses on trying to write another historiographical composition, which register events of a past before the first work written. Thus, it is possible to say that the historical works of Tacitus not only deal with events that are covered by two periods in which civil wars took part, but they start from a very important point for a *homo nouus*: The year 69 AD⁴⁹.

This relationship between historian and historical background becomes even clearer within a maneuver performed by Tacitus in the *Histories* (1.4). In this passage, there is an association of “cause and effect” (*sed etiam causaeque noscantur ratio*) between the events that will be reported on his new work and the reasons, according to the version of the historian, that led to these new facts. This approach is evident when the historian says that he will go back to the state of the *urbs* and pay attention to the issues as the temperament of hosts, the attitude of the provinces, and the elements of weakness and strength, which existed throughout the empire⁵⁰. All these matters are important to explain the causes that led the Romans to face “that long year of Galba, Otto and Vitellius” (*Dial.*, 17: *atque illum Galbae et Othonis et Vitellii longum et unum annum*). This fact is strongly marked by the famous sentence, uttered by Tacitus, that “for the secret of empire was now disclosed, that an emperor could be made elsewhere than at Rome” (*Hist.*, 1.4: *euulgato imperii arcano posse principem alibi quam Romae fieri*).

In sum, we are facing a frontier that divides the studies about Tacitus’ historiography among those who seek to study his works through the actions of a political agent and others who relied on questioning his narrative as rhetorical and fictional. Indeed, we can finish this discussion stating that Tacitus produced discursive and literary works in an orality environment. This was his historical and cultural background either! That is, a good *historia* still it was a way of doing politics, especially regarding the political action of the speech (oratory), and it worked as a way to amuse an audience with fabulous and interesting facts from the ancient times. For that, it was essential to refer to truthful events of the past, because they were well known to the other members of the elite. After all, his proposal was to make a history *sine ira et studio*, “without anger and partiality” (*Ann.*, 1.1.2).

About that, Aristotle believes that writers who compose in prose often use kinds of literary devices to persuade his audience (*Arist.*, *Rhet.*, 3.1404b), since it permits a clear speech. As an example we can point out the use of *enargeia* or evidence to build the truth. Its Latin equivalent is the *demonstratio*, and can be

⁴⁸ Zuñiga 2002; Woodman, 2004b.

⁴⁹ Syme 1958, 529.

⁵⁰ *Hist.*, 1.4: *ceterum antequam destinata componam, repetendum uidetur qualis status urbis, quae mens exercituum, quis habitus prouinciarum, quid in toto terrarum orbe ualidum, quid aegrum fuerit, ut non modo casus euentusque rerum, qui plerumque fortuiti sunt, sed ratio etiam causaeque noscantur.* - “Before, however, I begin the work that I have planned, I think that we should turn back and consider the condition of the city, the temper of the armies, the attitude of the provinces, the elements of strength and weakness in the entire world, that we may understand not only the incidents and the issues of events, which for the most part are due to chance, but also their reasons and causes” (transl. J. Jackson).

read as the ability to express an event with words such that the actions appears to be jumping before our eyes ([Cic.,] *Her.*, 4.68). Another important rhetorical procedure is the *ekphrasis* or description. As the *enargeia*, the description had the job of putting before the eyes, creating a “visibility” effect of any object described (inanimate or not). One of the procedures *ekphrasis* was the description of a character, as the evil Nero and the mentioned war frame. Consequently, the *ekphrasis* also assumes a dual status as the goal of historiographical narratives and generating *enargeia*.

In other words, the audience of a historical/oratorical work sees the mechanism described orally by the historian – how the disputes took part or how they operated – at the same time that he shows what happened by the verisimilitude. For this task, it was necessary a vast knowledge about society, politics and rhetoric. In the case of mentioning the civil wars or the formation of *factiones* to explain the conflicts among the elite and the emperor, for example, the procedure adopted by the orator was not essentially artistic, but a way of providing evidence in the speech using an evidence.

Therefore, we can assert that the civil wars and the end of Nero are important to understand how Tacitus sees the “order” of “his” (described) Principate and how he uses his historical methodology to give dynamics to the reported events. That “vividness” of the speech, which was persecuted by the speakers and by the audience⁵¹, also constituted as an essential tool for the affirmation of the “effect of true” in the historiographical discourse⁵². That’s why is either possible to infer that the historian focused his narrative on choosing strategies from the processes of denunciations and conspiracies that led the end of the first dynasty. And by merging these events with rhetorical and poetic elements, he was able to show to the reader the importance of the theme, as well as providing to his speech a more pleasant history for the listener, since it was made by exposing a vast display of intrigue, flattery and political upheavals.

One other way to accomplish the process of gathering the listener’s attention was using a *captatio benevolentiae*, which was made through a dialogue with other historians who have written on the same subject. In this sense, the ancient historians praised and condemned the veracity of the facts narrated by the adversary, as the magnitude of the events, and even highlight the importance of the chosen genre itself. The use of a *captatio benevolentiae* in the first *prooemium* of the *Annals*, for example, may be interpreted as an act to alert the listener that the historian does not have adulation acquaintances or hatred against any of the emperors narrated in his works.

In addition, after captivating the benevolence of the listener, the speaker exited another essential task to grant an especial meaning to his work: *amplificatio*. This can be attested by recognizing the material being worked as rich in adventures, wars and episodes marked by great horrors. That is, by the notion that his listeners could expect a report where the matter itself being worked already was an attraction for his attention. In the words of Tacitus (*Hist.*, 1.2):

Opus adgredior opimum casibus, atrox proeliis, discors seditionibus, ipsa etiam pace saeum. Quattuor principes ferro interempti: trina bella ciuilia, plura externa ac plerumque permixta.

“The history on which I am entering is that of a period rich in disasters, terrible with battles, torn by civil struggles, horrible even in peace. Four emperors fell by the sword; there were three civil wars, more foreign wars, and often both at the same time” (transl. J. Jackson).

This approach is distinct from that employed in the second *prooemium* of the *Annals* (*Ann.*, 4.32):

pleraque eorum quae rettuli quaeque referam parua forsitan et leuia memoratu uideri non nescius sum: sed nemo Annalis nostros cum scriptura eorum contenderit qui ueteris populi Romani res composuere. ingentia illi bella, expugnationes urbium, fusos captosque reges, aut si quando ad interna praeuerterent, discordias consulum aduersum tribunos, agrarias frumentariasque leges, plebis et optimatum certamina libero egressu memorabant: nobis in arto et inglorius labor; immota quippe aut modice laccessita pax, maestae urbis res et

⁵¹ Arist., *Rhet.*, 1, 1368^a; [Cic.,] *Her.*, 4.9; Quint., *Inst.*, 4.6.63 Tac., *D.*, 20-22.

⁵² Ginzburg 1988.

princeps proferendi imperi incuriosus erat. non tamen sine usu fuerit intropicere illa primo aspectu leuia ex quis magnarum saepe rerum motus oriuntur.

“That much of what I have recorded, and of what I shall record, seems perhaps insignificant and trivial to recall I am not unaware; but no one should compare my annals with the writing of those who compiled the affairs of the Roman people of old. Mighty wars, storming of cities, routed and captured kings, or—whenever they turned their attention to internal matters—discord between consuls and tribunes, agrarian and grain laws, and contests of plebs and optimates—it was these which they recalled and had the freedom to explore. My work, on the other hand, is confined and inglorious: peace was immovable or only modestly challenged, affairs in the City were sorrowful, and the princeps indifferent to extending the empire” (transl. A. J. Woodman).

Here, Tacitus’ *captatio benevolentiae* was indistinguishably linked to the *amplificatio*. Although indicating that his job was unappreciated thanks to a poor field he owned, he assigns, by doing that, an effectiveness to the apparently fleeting things (*Ann.*, 4.32.2). Moreover, this utility given to the facts works to attract the attention of his listener and was linked to the events that led to great social changes in the Roman Empire: namely, his historical version. That is why it is also possible to say that the historian deliberately wanted to demonstrate the intrigues, the denunciations that led to the ruin of many innocents.

In conclusion, this persuasive proposal adopted for reading of Tacitus’ works is similar to those presented by the rhetoric manuals available in Antiquity and is very enlightening for understanding how Tacitus sees the Principate. The “civil wars”, thus, by acting as tools of “evidence” (*evidentia*) and “amplification” (*amplificatio*) of the conflicts between the senatorial elite against the emperor, would enhance the importance of the internal conflicts that were described in the historical narrative. For Tacitus, beyond the bad emperors, the Principate was a place of political disputes and worked in that way. He, therefore, was a historian who was interested in conflict and used the conflict as an engine of its history.

As Nero, although we did not answer for sure if he was a “good” or a “bad” emperor, we can assert that his government, at least for Tacitus, is important to understand how the Principate worked in a bigger temporality than the first dynasty. Within this logic, we have a chronological line starting with Augustus and running forward to its decay, as Nero and the civil wars represents, going back “up” to the good times with Trajan. So, if we look forward to seek personal judgment criteria in Antiquity, we need to think, at first, that politics and public opinion were more conflict (with many versions and personal interests) of that who seeks a kind of “consensus”. After all, Tacitus was interested in explain his own time and built Nero’s government and personal character inside his logic by dialoguing with the different interpretive traditions about the emperors. Nero, at least for us, was a good historical object.

Bibliography

- Ames, C. (2006): “Los lenguajes de la práctica política de Julio César: escritos, moneda y obra pública”, in: *Semanas de Estudios Romanos*, 13, 81-98.
- Anderson, J. C. C. (1911): “Trajan on the Quinquennium Neronis”, *JRS*, 1, 173-179
- Azevedo, S. F. L. (2012): *História, Retórica e Mulheres no Império Romano: Um estudo sobre as personagens femininas e a construção da imagem de Nero na narrativa de Tácito*, Ouro Preto.
- Batstone, W. W. (2009): “Postmodern Historiographical Theory and the Roman Historians”, in: Feldherr 2009, 24-41.
- Champlin, E. (2003) : *Nero*, Cambridge, MA–London.

Belchior, Y. K. (2015): *Nero: bom ou mau Imperador? Retórica, política e sociedade em Tácito (54- 69 d.C)*, Curitiba.

Faversani, F. (2013): “Entre a República e o Império: apontamentos sobre a amplitude desta fronteira”, *Mare Nostrum. Estudos sobre o Mediterrâneo Antigo*, 4, 100-111.

Faversani, F. (2014): “Quinquennium Neronis e a ideia de um bom governo”, *Phoénix*, 20.1, 158-177.

Feldherr, A., ed. (2009): *The Cambridge Companion to the Roman Historians*, Cambridge.

Finley, M. I. (1983): *Politics in the Ancient World*, Cambridge.

Fletcher, A., ed. (1976): *The Literature of Fact*, New York.

Ginzburg, Carlo (1988): “Ekphrasis and Quotation”, *Tijdschrift voor Filosofie*, 50.1, 3-19.

Griffin, M. (1984): *Nero: The End of a Dynasty*, London.

Haynes, H. (2003): *The History of Make-Believe: Tacitus on Imperial Rome*, Berkeley-Los Angeles.

Hind, J. G. F (1988): “The Enigma of Nero’s Quinquennium”, *Historia*, 24, 629-630.

Hind, J. G. F. (1971): “The Middle Years of Nero’s Reign”, *Historia*, 20, 488-505.

Konstan, D. (1999): *Friendship in the Classical World*, Cambridge.

Koselleck, R. (2004): “*Historia Magistra Vitae* The Dissolution of the Topos into the Perspective of a Modernized Historical Process”, in: *Futures Past: On the Semantics of Historical Time*, with an introduction by K. Tribe, New York, 26-42.

Marincola, J. (2007): “Introduction”, in: *A Companion to Greek and Roman Historiography* I, Oxford.

Martins, P. (2011): *Imagem e poder: Considerações sobre a Representação de Otávio Augusto*, São Paulo.

Momigliano, A. (1990): “Tacitus and the Tacitist Tradition”, in: *Classical Foundations of Modern Historiography*. Berkeley, 26-42.

Mommesen, T. (1963): *Römisches Staatsrecht*, I-III., Francfort³.

Mommesen, T. (1999): *A History of Rome under the Emperors*, edited by A. & B. Demandt, London.

O’Gorman, E. (2000): *Irony and Misreading in the Annals of Tacitus*, Cambridge.

Palti, E. (2007): “Lugares e no lugares de las ideas en America Latina”, in: *El tiempo de la política: El siglo XIX reconsiderado*, Buenos Aires, 259-308.

Pocock, J. G. A. (2009): *Political Thought and History: Essays on Theory and Method*, Cambridge.

Rudich, V. (1993): *Political Dissidence under Nero: The Price of Dissimulation*, London.

- Sailor, D. (2008): *Writing and Empire in Tacitus*, Cambridge.
- Saller, R. (1982): *Patriarchy, Property and Death in the Roman Family I*, Cambridge.
- Scullard, H. H. (2001): *From the Gracchi to Nero*, London.
- Shotter, D.C.A. (1997): *Nero*. London.
- Skinner, Q. (1975): “Hermeneutics and the Role of History”, *New Literary History*, 7.1, 209-232.
- Stern, G. (2006) : *Women, Children, and Senators on the Ara Pacis Augustae: A Study of Augustus' Vision of a New World Order in 13 BC*, Berkeley.
- Syme, R. (1967). *Tacitus*. London-Oxford [1958].
- Syme, R. (2002): *The Roman Revolution*, Oxford.
- Thornton, M. K. (1989): “Nero’s Quinquennium: The Ostian Connection”, *Historia*, 38, 117-119.
- Thornton, M. K.. (1973): ”The Enigma of Nero’s quinquennium”, *Historia*, 22, 570-582.
- Wallace-Hadrill, A. (1989): *Patronage in Ancient Society*, London.
- Wallace-Hadrill, A. (2006): “The Imperial Court”, in: *CAH*².
- White, H. (1976): “The Fictions of Factual Representation”, in: Fletcher 1976.
- Wiedemann, T. E. J. (2006): “Tiberius to Nero”, “Nero”, in: *CAH*², X, Cambridge.
- Winterling, A. (2009): *Politics and Society in Imperial Rome*. Oxford-Wiley-Blackwell.
- Winterling, A. (2011): *Caligula: A Biography*, Berkeley.
- Woodman, A. J. (2004a): *Rhetoric in Classical Historiography*, London-New York [1988].
- Woodman, A. J. (2004b): “Introduction”, in: *Tacitus. The Annals*, Indianapolis-Cambridge.
- Woodman, A. J., ed. (2009): *The Cambridge Companion to Tacitus*, New York.
- Woolf, G. (2007): *Et Tu, Brute? A Short History of Political Murder*, Cambridge, MA.
- Zúñiga, J. T. (2002). “Prólogo”, in: *Tácito, Cayo Cornelio. Anales*, tradução de J. T. Zúñiga, México, 9-34.

Néron entre Hollywood et Cinecittà

(Claude Aziza)

Le Néron monstrueux de *Quo Vadis* ?

Pour les Polonais du siècle dernier, dont le pays était dépecé entre la Prusse et la Russie et qui avaient choisi Rome comme lieu d'exil, les tsars Nicolas I^{er}, puis Alexandre II, ne pouvaient pas ne pas évoquer ce Néron dont l'ombre hantait la petite chapelle de Santa Maria delle Piante, élevée sur les lieux mêmes de la rencontre de Pierre et de Jésus où ils avaient l'habitude de se réunir. Sienkiewicz, qui fit plusieurs séjours à Rome entre 1879 et 1893, donna donc les couleurs de l'actualité au grand roman qu'il préparait sur les origines du christianisme.

Coïncidence : cette année 1896 où paraît en librairie *Quo Vadis* ? voit naître, dans les balbutiements d'un art nouveau, le premier film à l'antique : *Néron essayant des poisons sur un esclave* (Georges Hatot).

On verra ensuite, toujours à l'écran, maintes adaptations de *Quo Vadis* ?, la première – française de Ferdinand Zecca – datant de 1901, les autres la suivant de près (pas moins de six entre 1906 et 1924 !). S'en détache le film d'Enrico Guazzoni (1912), premier long métrage de l'histoire du cinéma. Le film remporta un immense succès international. Rodin déclara que c'était un chef-d'œuvre ; le roi d'Angleterre, Georges V, félicita personnellement l'acteur Bruto (mais oui !) Castellani qui jouait le rôle d'Ursus, le bon géant attaché aux pas de Lygie. Le film passa en France au Gaumont Palace, avec une adaptation musicale, tirée de la partition de l'opéra de Jean Nouguès, dont la première eut lieu à Nice le 9 février 1909. Il est parodié dès 1912 dans *Kri Kri e il Quo Vadis* ?, une production italienne anonyme

Mais la plus célèbre de ces adaptations est, jusqu'à aujourd'hui, celle de Mervyn LeRoy (1951, disponible en DVD). Le projet était né juste avant la guerre, il ne put être réalisé que dix ans plus tard, dans les studios de Cinecittà, construits en 1936, sur 75 ha. Les préparatifs commencèrent, deux années avant le tournage, par la construction du Cirque de Néron, capable de recevoir 30 000 personnes, par les façades extérieures de son palais et par la reconstitution de la Voie Appienne pour la séquence d'ouverture.

À partir d'objets antiques, de mosaïques et de tableaux, décorateurs (48 000 m de tissus), costumiers (32 000 costumes, 15 000 sandales, 13 000 bijoux) et artisans (4000 casques, 2000 boucliers, 4000 plastrons), experts animaliers (63 lions), la reconstitution se voulut la plus fidèle possible. Pour huit millions de dollars – coût énorme à cette époque – le spectateur a droit à un somptueux spectacle dans l'arène et au palais impérial.

Le style y est académique, les paroles échangées sont destinées à faire pleurer Margot (voir le premier dialogue entre le beau et vaillant Marcus Vinicius et la belle et chaste Lygie), les gradins de l'amphithéâtre sont peuplés de figurants sélectionnés par le jeune Sergio Leone dans le Gotha italien mais, au fond, le film reste fidèle à l'atmosphère générale du roman...

Si Néron reste le centre de tous ces films qui ont pris pour thème le martyre des chrétiens, il inspire suffisamment de curiosité pour que, dès le début du siècle, on se penche aussi sur le personnage lui-même. Edwin S. Porter insiste sur l'incendiaire (*Néron et l'incendie de Rome*, 1908), mais, dès l'année suivante, le *Néron* de Luigi Maggi et Arturo Ambrosio met l'accent sur l'amant passionné de Poppée. *Néron et Agrippine* (1913) de Mario Caserini, sans négliger les effets habituels, insiste, lui, sur le duo mère -fils.

Plus près de nous, en 1932, *Le Signe de la Croix* de Cecil B. De Mille (disponible en DVD), tiré d'une pièce de Wilson Barrett déjà adaptée en 1904 et en 1914, ne serait qu'un démarquage poussé au noir de *Quo Vadis* ? si, pour la nouvelle sortie du film en 1944, le cinéaste n'avait ajouté un prologue où, dans une forteresse volante survolant la Rome de 1943, Néron est explicitement montré comme un Hitler avant la lettre. De même, dans un épisode de la série *Au cœur du temps : Le Fantôme de Néron* (1965), l'ombre maléfique de l'empereur revivra, pendant la guerre de 1914-1918, dans un jeune soldat italien du nom de Benito Mussolini !

Ambigu, tel se présente aussi le Néron de la série télévisée en six épisodes de Franco Rossi, qui adapte, en 1984, *Quo Vadis* ? Sans doute l'interprétation de Klaus Maria Brandauer y est-elle pour quelque chose. Ni ridicule, comme celle de Peter Ustinov, dans le *Quo Vadis* ? de Mervyn Le Roy, ni inspirée, comme celle de Charles Laughton, dans le film de Cecil B. DeMille, ni expressionniste, comme celle d'Emil Jannings dans le *Quo Vadis* ? de Georg Jacoby et Gabriellino d'Annunzio (1924), ni grotesque, comme celle de Dom Deluise, dans *La Folle Histoire du monde* de Mel Brooks (1981), disponible en DVD. Mais, en 1963, *Rome en flammes* de G. Malatesta n'est plus qu'un *Quo Vadis* ? du pauvre !

Hélas, la dernière adaptation du roman, en 2001 (disponible en DVD), par le cinéaste polonais Jerzy Kawalerowicz, malgré les moyens colossaux dont elle s'est entourée (budget de 18 millions de dollars, tournage en Tunisie, en France, en Pologne) revient à l'académisme de la vision traditionnelle, tant le mythe a la vie dure.

Le Néron ridicule des parodies

La parodie s'était risquée, dès 1907 à ridiculiser l'empereur, dans un film danois de V. Larsen, *L'Empereur Néron sur le sentier de la guerre*. Trois ans plus tard, dans *Tontolini Nerone*, une production anonyme de la Cines, était parodié le Néron. Après deux pochades, l'une russe en 1912 (*Néron s'amuse*, J. Protozanov), l'autre anonyme italienne (*Checco Nerone*), le *Nero* de W. K. Watson (1925, USA) est une parodie du *Néron, drame romain* de J. G. Edwards (1922), mélange de *Quo Vadis* ? et du *Signe de la croix*.

Cinq ans plus tard, Alessandro Blasetti, dans son court métrage *Néron* (1930), confiera au comique Petrolini, dont le spectacle sur Néron avait commencé en 1918, le soin de brocarder le Duce en le comparant à Néron. La popularité du comique et l'immense admiration que lui vouait Mussolini le protégèrent avec efficacité. Cette même année 1930, une comédie américaine de R. Mack, *May, May, Nero*, montrait l'empereur surprenant un flirt entre l'impératrice et un commerçant !

Après la Guerre vint la comédie musicale et l'anachronisme : dans *Fiddlers Three*, H. Watt envoyait deux militaires, frappés par la foudre à Stonehenge, à la cour de Néron. Précurseur par là le *O.K. Néron*, assez lourdingue, il faut bien l'avouer, de Mario Soldati (1951) et l'excellente et fine comédie de Steno, *Les Week End de Néron* (1956). Mais le pire restait à venir : dans le *Satiricosissimo*, M. Laurenti met en scène deux garçons de café déguisés en Romains et qui rêvent de se retrouver à la cour de Néron ; dans le *Néron* de M. Castellaci et P. F. Pingitore, Néron a l'idée de se déguiser en Jésus pour échapper aux chrétiens furieux !

Le Néron sulfureux du porno

La vague érotique de la fin des années 1970, dont le *Caligula* de Tinto Brass (1977-1981) donnera le branle, viendra se briser sur les flammes de Rome. On vit bien quelques ébats amoureux de Poppée dans

Poppée la putain de Rome (A. Brescia, 1972), suivis des *Nuits érotiques de Poppée* (M. Laurenti, 1977). Mais seules *Les Aventures sexuelles de Néron et Poppée* (Anthony Pass et Vincent Dawn, 1981, disponible en DVD) témoigneront des possibilités érotiques latentes du sujet. Qui vireront au porno dans la dernière mouture du genre, le *Néron* de Joe d'Amato (1997).

Mal jugé par l'Histoire, caricaturé par le roman, ridiculisé par le cinéma, noirci par la BD, Néron n'a pas eu de chance. À moins qu'il ne faille penser qu'il n'est pas donné à tout le monde de devenir un mythe et d'incarner, au fur et à mesure des âges, les pires tyrans de l'Histoire !

Immagini della romanità nella narrativa
di Danila Comastri Montanari
(Silvia Stucchi)

1. Quella delle letture consigliabili e finalizzate, soprattutto durante il curricolo della Scuola Secondaria di II grado, e, precipuamente, durante il primo biennio liceale, all'acquisizione di una serie di conoscenze e contenuti relativi non tanto alle lingue, quanto, *lato sensu*, alla civiltà classica, è una *uetaxa quaestio* nella quale ci permettiamo di intervenire segnalando, come possibile opzione, i romanzi di Danila Comastri Montanari ambientati nella prima età imperiale.

Autrice di opere narrative ambientate durante il regno dell'Imperatore Claudio¹ (ma non solo), Danila Comastri Montanari (Bologna, 1948-) ha infatti ideato il personaggio di Publio Aurelio Stazio, senatore e investigatore dilettante. Amico personale dell'imperatore Claudio, che fu suo maestro di etrusco, fin dai tempi in cui lo zio di Caligola, per la scarsa prestanza fisica, era ai margini della famiglia imperiale², Stazio, un patrizio di nobilissima origine, epicureo di ferma convinzione e molto sensibile al fascino femminile, nelle sue indagini è coadiuvato dall'apparentemente infido, ma in realtà efficientissimo, benchè avido ed astuto, Castore, segretario particolare, poi affrancato, originario di Alessandria.

In uno degli ultimi romanzi della serie, *Tabula Rasa* (2011), emerge, con particolare evidenza, l'uso di caratterizzare i personaggi come se si trattasse di maschere di ascendenza comica, consolidate dalla commedia plautina: il *seruus callidus* (come Castore, appunto), la cortigiana che si rivela alla fine di buon cuore e animata da buoni sentimenti, il vecchio padre conservatore e tirchio, lo *iunus amator* sventato, la moglie ricca, anziana e poco avvenente sposata a un uomo spiantato e non del tutto disinteressato³, e così

¹ Per una veloce panoramica di tutta la narrativa di questa autrice, inquadrata nel vasto panorama dei romanzi di genere poliziesco e ambientati nell'antichità, cf. D. Comastri Montanari, *Giallo Antico*, Milano, 2007, 25-27: mancano nell'elenco dei romanzi *Nemesis* (Milano, 2007); *Dura lex* (Milano, 2009); *Tabula Rasa* (Milano, 2011), *Pallida mors* (Milano, 2013) e *Saxa rubra* (Milano, 2015), non ancora editi al momento della pubblicazione di *Giallo antico*. Il protagonista, Publio Aurelio Stazio, inoltre, compare anche nei seguenti racconti, sempre della medesima autrice: *Una filosofa per Publio Aurelio Stazio* (appendice a *Mors Tua*, Milano, 1990, primo romanzo della serie di Publio Aurelio, rist. 1998 e 2000); *Un'eredità per Publio Aurelio Stazio* (in appendice a *In corpore sano*, Milano, 1991); *La prima inchiesta di Publio Aurelio Stazio* (prologo di *Cave canem*, Milano, 1993); *Una dea per Publio Aurelio Stazio* (in appendice a *Morituri te salutant*, Milano, 1994); *Una moglie per Publio Aurelio Stazio* (in appendice a *Cui prodest?*, Milano, 1997). Altri romanzi della serie sono *Parce sepulto* (Milano, 1996, rist. 1999); *Spes ultima dea* (Milano, 1999); *Scelera* (Milano, 2000); *Gallia Est* (Milano, 2001); *Saturnalia* (Milano, 2002); *Ars Moriendi* (Milano, 2003); *Olympia* (Milano, 2004); *Tenebrae* (Milano, 2005). In appendice al saggio *Giallo Antico. Come si scrive un poliziesco storico*, poi, si trovano tre racconti di ambientazione antica, senza però l'intervento del senatore Publio Aurelio, ovvero: *I pirati del Chersoneso*; *Assassinio al tempio di Vesta*; *Il giallo del serpente*. L'autrice ha inoltre scritto altri romanzi gialli, di ambientazione storica e contemporanea: *La campana dell'arciprete* (Milano, 2012); *Ricette per un delitto*; *Istigazione a delinquere* (Milano, 2002); *Il panno di Mastro Gervaso* (Bologna, 2003); *Una strada giallo sangue. Venti secoli di delitti lungo la via Emilia* (raccolta di racconti, Parma, 2005), nonché altri racconti, pubblicati su riviste e in volumi miscellanei, fra cui: *Natale anno zero*; *I delitti delle porte*; *Cosimino Ruccellai e il mistero di Vicolo degli Angeli*; *Il panettone di Leonardo*; *Il dono di Giuda*; *Aggressione a un giornalista ("Di tutti disse mal..."*); *Doppia coppia all'arsenico*; *Neve rossa*; *Autorizzazione a procedere*.

² Cf. *Pallida Mors*, 99, "Quel piccolo capolavoro gli era molto caro, avendolo ricevuto da Claudio Cesare ai tempi della loro vecchia amicizia, quando non lo chiamavano ancora Claudio il Dio, bensì Claudio l'Idiota, e ne facevano lo zimbello di Roma". Cf. anche, a puro titolo di esempio, *Gallia est*, 15.

³ Così, per es., in *Tabula rasa*, 184-185, Serapione illustra il suo concetto, decisamente *sui generis*, di felicità coniugale: "Svanite le mie gemme assieme all'amata Stratonice [...] diventai bersaglio delle frecce di un'oltraggiosa malasorte e caddi in miseria. Per correre ai ripari, mi accasai allora con una vedova egizia di vasti mezzi; a dire il vero, era vasta in tutto, non solo nel borsellino, tanto che per ospitarla dovetti allargare la porta di casa. Vivemmo insieme anni felici senza l'assillo del denaro, dato che il primo marito le aveva lasciato soldi in abbondanza: lei in casa ad abbofarsi di birra e pasticcio di ceci, io a sguazzare sulle rive del Nilo con le sue simpatiche ancelle. Quando morì [...] data la mia scarsa dimestichezza con il costume egizio, non sapevo che mia moglie, oltre ad amministrare da sola i suoi beni, aveva anche diritto a lasciarli a chicchessia, a dispetto del legittimo sposo".

via. Non mancano nemmeno meccanismi narrativi che rimandano sempre all'ambito comico, come l'*agnitio*: per esempio, in questo romanzo, Castore, in un luponare fra i più malfamati del porto cittadino, ritrova la madre Buba:

“Trovare il locale scelto da Castore, ubicato dietro il tempio di Iside Faria, fu più facile del previsto, perché tutti lo raccomandavano come uno dei migliori postribili della città per l'ottimo rapporto tra qualità e prezzo: le pensionanti della ‘Vacca celeste’ [...] avevano fama di supplire alla giovinezza perduta con un grande bagaglio di esperienza [...] E oltretutto costavano il giusto”⁴.

2. Ma quale l'immagine del mondo classico, e della romanità in particolare, che emerge dai romanzi di Danila Comastri Montanari? E come l'autrice riesce a veicolare questi contenuti di storia e civiltà antica? Sicuramente, Danila Comastri Montanari non è una latinista che operi con taglio accademico, come J.-M. Croisille, autore di *Néron a tué Agrippine* (Paris-Bruxelles, 1994), o come, per quanto riguarda la conoscenza della storia e del pensiero greco del IV sec. a.C., M. Doody, autrice della serie di *Aristotele detective*. M. Doody, canadese, è anch'ella un'accademica, specializzata però in Letterature Comparate. I suoi romanzi, ambientati nel terzo quarto del IV sec. a.C. e aventi come protagonista lo Stagirita, sono indubbiamente molto complessi, sia dal punto di vista ideativo, che per quanto riguarda l'intreccio, che per il periodare ampio e articolato⁵. La ricostruzione storica è rigorosa, e concede molto poco all'ironia e al sorriso, ma vira piuttosto spesso verso il tragico e i toni cupi. Addirittura, nell'ultimo romanzo della serie, il giovane Stefanos, costretto ad abbandonare Atene per un lungo viaggio alla corte di Alessandro, vive a Babilonia i giorni della morte del sovrano macedone, scoprendo che in città è presente, in incognito, anche Aristotele, e che proprio quest'ultimo è responsabile della morte del giovane re. Spiega infatti il filosofo al giovane ateniese:

“È la cosa più triste del mondo, Stefanos, vedere a tua creazione più grande andare in malora. È ancora peggio quando l'andare in malora ha effetti terribili sugli altri. [...] Alessandro aveva grandi virtù, ma era arrivato a una posizione che non aveva uguali tra gli uomini, una posizione mai occupata da altri. Al di sopra dell'intera umanità. Era diventato simile a un dio, e pericoloso. Non solo per me o per quelli che amo – come il povero Callistene – ma per migliaia d'altri. Dopo aver ucciso involontariamente Efestione, è diventato sordo alla razionalità umana. Un pericolo incontrollabile. Non più un uomo, ma una forza della natura, come un terremoto o un'enorme tempesta”.

[...]

“Le tue capacità di deduzione mi sorprendono, Stefanos. È là che si vede il buon insegnante, quando l'allievo supera il maestro [...]

Ci dicemmo solo questo, in verità. Ma io sapevo quello che sapevo. È stata la prima volta in vita mia che ho desiderato davvero non possedere quella conoscenza”⁶.

Nello specifico, la ricca e opulenta (in tutti i sensi) vedova si rivela quella che si potrebbe definire una *gattara ante litteram*, dal momento che devolve tutto il suo più che cospicuo patrimonio a vantaggio de rifugio della dea Bastet per gatti indigenti.

⁴ Cf. *Tabula rasa*, 98 sq. La madre, da par sua, del resto, pensa subito di mettere a frutto la baldanza e la prestanza fisica del figlio: “A trattenerlo valse solo il pensiero dell'incauta promessa lasciatasi scappare da mamma Buba all'orecchio delle sue mature colleghi [...] circa il permesso di disporre liberamente del suo figliolo, forte, vigoroso [...]. Cf. *Tabula rasa*, 219.

⁵ Il primo di essi, *Aristotele detective*, risalente al 1978, viene pubblicato in Italia per la prima volta nel 1999 presso la casa editrice Sellerio. Seguiranno *Aristotele e il giavellotto fatale*, *Aristotele e la giustizia poetica* (entrambi Palermo, 2000); *Aristotele e la giustizia poetica* (Palermo, 2001); *Aristotele e il mistero della vita* (Palermo, 2002); *Aristotele e l'anello di bronzo* (Palermo, 2003); *Aristotele e i veleni di Atene* (Palermo, 2006); *Aristotele e i misteri di Eleusi* (Palermo, 2006); *Aristotele e i delitti d'Egitto* (Palermo, 2009); *Aristotele nel regno di Alessandro* (Palermo, 2013). M. Doody, inoltre, è anche autrice di *La vera storia del romanzo* (Palermo, 2009),

⁶ Cf. M. Doody, *Aristotele nel regno di Alessandro*, 563-564. Curiosamente, il giallo della morte di Alessandro Magno viene risolto, in modo più creativo, anche in uno dei primi esempi di giallo storico: cf. T. Mathieson, *The Great “Detectives”*, New York ,1960, trad. it. *Quando il genio indaga*, a cura di L. Bianciardi, Milano, 1960, 9-24.

3. Ma è la prima età imperiale romana – il I sec. d.C., con quelle figure di *principes* diventati, forse a torto, ma per suggestione difficile da smantellare nel sentire comune, gli imperatori per eccellenza -, a suscitare ancora la maggiore curiosità nel vasto pubblico. Associano il rigore storico alla vivacità del racconto i celebri romanzi di R. Graves, aventi come protagonista l'imperatore Claudio, o l'autobiografia romanizada di Agrippina di P. Grimal⁷. Il racconto in prima persona consente di coinvolgere direttamente il lettore nel gioco letterario rappresentato dal romanzo storico, che dà voce a un personaggio, com'è noto, molto e a torto bistrattato dalla storiografia, *in primis* da Tacito. Per limitarci a R. Graves, vediamo facilmente come l'*incipit* di *Io, Claudio* dia il polso del tono generale della scrittura di Graves e della rigorosa serietà di un ottimo conoscitore della storia e della storiografia antiche, oltre che della mitologia e dell'antropologia, non alieno da una profonda e godibile ironia⁸.

Il secondo volume, *Il divo Claudio*, si immagina iniziato nel 43, due anni dopo la conquista del trono da parte di “Tiberio Claudio Druso Nerone Germanico, lo storpio, il balbuziente, l'idiota, che nessuno dei suoi ambiziosi e sanguinari parenti giudicò mai che valesse la pena di decapitare o avvelenare o costringere al suicidio o confinare in un'isola deserta per lasciarvelo morir di fame – metodi spicci che essi solevano usare per sbarazzarsi gli uni degli altri – permisero a me, dicevo, di sopravvivere ad ognuno di essi, e persino a quel pazzo pericoloso che fu il mio nipote Caio Caligola”⁹. Inoltre, il secondo volume sulla vita del fratello di Germanico è vivacizzato, nella sua prima parte, dalla presenza di un personaggio dagli atteggiamenti sopra le righe e bizzarramente teatrali come Erode Agrippa¹⁰. Una figura come quella di Claudio, sicuramente, si presta particolarmente bene a essere protagonista di una narrazione di taglio storico, proprio per gli aspetti romanzeschi in senso lato del suo personaggio, anche in considerazione dello scatto di astuzia che lo spinge a fingersi consapevolmente sciocco – secondo Graves dietro suggerimento di Asinio Polione¹¹ – al fine di passare indenne attraverso le turbolente vicende della sua irrequieta famiglia. Se poi al fascinoso scenario, di forte presa sul lettore colto, ma non necessariamente specialista, si aggiungesse il meccanismo del racconto poliziesco, la formula narrativa risulterebbe facilmente vincente.

Danila Comastri Montanari, scegliendo di ambientare i suoi romanzi polizieschi proprio durante il regno dell'imperatore Claudio, presenta vicende molto meno auliche per ispirazione, lessico, situazioni e immagini rispetto all'opera di R. Graves. Forse, però, proprio per questo loro carattere maggiormente

⁷ Cf. R. Graves, *Io, Claudio*, Milano, 1995, trad. di C. Coardi, tit. orig. *I, Claudius*, 1933, e il successivo R. Graves, *Il divo Claudio*, Milano, 1997, trad. di C. Coardi, tit. orig., *Claudius the God and His Wife Messalina*, 1934; per quanto riguarda invece l'autobiografia romanizada di Agrippina, cf. P. Grimal, *Mémoires d'Agrippine*, Paris, 1992, trad. it. *Memorie di Agrippina*, Milano, 1994, a cura di M. Roffi; naturalmente, imprescindibile, dal punto di vista scientifico, per delineare il contesto culturale, storico, politico degli anni di regno di Nerone, resta il lavoro di E. Cizek, *L'époque de Néron et ses controverses idéologiques*, Leiden, 1972; *La Roma di Nerone*, Milano, 1986, trad. di M. Bonini.

⁸ Cf. *Io, Claudio*, 10: “Io, Tiberio Claudio Druso Nerone Germanico eccetera eccetera (perché non voglio infastidirvi enumerando tutti i miei nomi), che ero una volta, e non molto tempo addietro, noto a parenti e amici e conoscenti sotto gli appellativi di Claudio l'Idiota, o quel Claudio, o Claudio il Balbuziente, o Cla-Cla-Claudio, o nel migliore dei casi Povero Zio Claudio, mi accingo a scrivere la strana storia della mia vita; a partire dalla mia prima fanciullezza via via anno per anno fino a quella svolta fatale in cui, circa otto anni fa, mi trovai subitamente impegnato in una crisi che chiamerò ‘aurea’ e dalla quale non ho mai più potuto districarmi”.

⁹ *Il divo Claudio*, 3.

¹⁰ Cf. *Il divo Claudio*, 3: “Non che io sia uno storico incline a drammatizzare i fatti; il lettore avrà notato quanto circospetto io sia in tutto ciò che sa di formalismo letterario. Ma in fede mia è quasi impossibile scrivere di Erode Agrippa senza presentare i fatti in uno stile alquanto teatrale. Infatti Erode Agrippa visse, da attore, una vita eminentemente drammatica: da primo attore, anzi, coadiuvato da altri buoni attori. Il dramma che recitò forse non era classico [...] in quanto il Dio che fulminò Erode Agrippa con la sua vendetta non era uno di quello che costituiscono tradizionalmente la maestosa comunità dell'Olimpo; era forse il più strambo degli innumerevoli Dei che sono reperibili nei miei estesissimi dominii: una divinità della quale non esiste alcuna effigie, e il cui nome i suoi fedeli hanno il divieto di pronunciare, e che si dice regni in Gerusalemme sotto un antico tabernacolo in legno di cedro foderato di pelli tinte d'azzurro”.

¹¹ *Il divo Claudio*, 183-184.

immediato e per la loro freschezza, le trame di Danila Comastri Montanari risultano estremamente funzionali a un'accorta opera di divulgazione della conoscenza del mondo classico, fondamentale, specialmente in questi ultimi anni, nei quali, anche nella scuola italiana, il peso del latino e della storia antica è andato, per questioni di quadri orari ordinamentali, sensibilmente declinando. I romanzi di questa autrice, aventi per protagonista il senatore Publio Aurelio Stazio, aprono uno squarcio sull'età giulio-claudia, un periodo estremamente fortunato nell'immaginario dei lettori.

Prendiamo, per esempio, il penultimo romanzo della serie, *Pallida mors* (Milano, 2013). Colpisce come, al di là dell'intreccio poliziesco-investigativo, Danila Comastri Montanari sappia non solo veicolare senza pedanteria, contestualizzandoli nella sequenza narrativa che tematicamente li evoca, i contenuti del mito, ma riesca anche a comunicare la pervasività del mito stesso nell'immaginario dell'uomo del tempo. Ciò obbedisce a un duplice scopo: da un lato, questo elemento contribuisce a ricreare l'atmosfera della vita quotidiana nella Roma negli anni Quaranta e Cinquanta del I sec. d.C.; inoltre, rende plausibili le scelte e i ragionamenti dei personaggi, dato il radicamento profondo del mito nella mentalità e nella vita quotidiana dell'uomo antico. In più, in questo modo Danila Comastri Montanari può assolvere con leggerezza a una sorta di funzione didattico-divulgativa. Vediamo alcuni esempi.

”Narra Omero come Eolo donasse allo scaltro Odisseo un otre di pelle contenente tutti i venti avversi alla navigazione verso la sua petrosa Itaca, lasciando fuori soltanto il dolce Zefiro, che spirava nella direzione giusta. Gli avidi compagni dell'eroe, tuttavia, persuasi che il sacco contenesse chi sa quale tesoro, glielo sottrassero durante il sonno per aprirlo, scatenando contro i fragili vascelli le tempeste più feroci e allontanando così di nuovo, dopo tanto peregrinare, il sire di mille tranelli dalla sua meta agognata. Simile al soffio possente di Borea, Euro e Austro sommati insieme fu la raffica di starnuti che scosse il senatore, in precario equilibrio sull'ultimo gradino della scala. Annaspando, tentò di aggrapparsi alla scansia, poi si decise a spiccare il salto a terra, trascinando con sé, oltre all'Aristofane, un Difilo, un Terenzio, un Filemone e due Menandri”¹².

Il brano è esemplificativo dell'uso che fanno della mitologia i romanzi di questa autrice, unitamente a chiarirne l'intento per lo più ironico: come i venti furiosi in tempesta rovesciano i fragili vascelli di Ulisse, così la potente raffica di starnuti che colpisce Publio Aurelio Stazio lo fa vacillare sulla scala che ha usato per consultare le opere nella biblioteca di Asinio Polione (notazione storico-antiquaria che fornisce un tassello in più alla ricostruzione della Roma degli anni Quaranta del I sec. d.C.). Tale meccanismo narrativo, ormai ben collaudato, è pienamente sfruttato in tutte le sue potenzialità, ma specialmente in chiave ironica, attraverso il meccanismo che potremmo chiamare *reductio*, anche in *Saxa rubra* (Milano, 2015), l'ultimo romanzo della serie. Qui, per esempio, l'iniziale riferimento a Eris è funzionale a paragonare il cipiglio della dea ai volti scuri dei senatori che accolgono poco benevolmente Publio Aurelio nel loro consesso (p. 14-15); talora, però il riferimento mitologico, in particolare quando si tratta di un mito fosco e sanguinoso, trova, nel romanzo, un corrispettivo di tono serio e, talora, tragico. Si veda, per esempio, in *Saxa rubra* (p. 30-31), il momento in cui Pullo Trigemino, vecchio e ormai prossimo a morire, si interroga sull'uccisione della figlia amatissima:

“Era stato un buon padre, nonostante tutto, e adesso si ritrovava ghermito, beffato, condannato. Perchè? Quale delle sue tante colpe stava scontando?, si chiese e il pensiero gli corse ancora all'adorata figlia perduta. No, il castigo non era a causa sua: gli Immortali punivano i fatti nudi e crudi, al di là delle intenzioni. Non era stata volontà di Edipo di uccidere il padre e unirsi carnalmente alla madre, tuttavia la pena gli era giunta ugualmente, feroce, dalle sue stesse mani, rendendolo mendico e cieco. Lui invece, pur fra i tormenti dell'insano desiderio, mai aveva ceduto, mai aveva violato l'interdetto: dunque non era quello il delitto che gridava vendetta al cospetto dei Numi. E aveva obbedito agli ordini, com'era suo dovere. Sempre, salvo una volta: era quella la ragione remota del suo lungo patire? Poteva forse un atto di misericordia essere reputato un crimine?”.

¹² *Pallida mors*, 95-96. Ma si veda anche come in *Saxa Rubra*, 50, la dotta divagazione possa essere funzionale a ricapitolare le denominazioni delle diverse categorie di Ninf (Driadi, Oreadi, Potamidi, Naiadi, etc.).

Così, anche l'accenno al mito di Semele, incenerita dalla visione di Zeus apparso in tutto il suo splendore, serve per descrivere quale fosse il dardeggiare luminoso dello sguardo della schiava Tabitha davanti ai figlioletti, che ella credeva perduti e che vengono invece a lei ricondotti da Publio Aurelio (p. 96). Di norma, però, il referente mitico è volto in senso buffonesco, proprio a rimarcare la sproporzione tra i fatti e le imprese di dèi ed eroi e le vicende dei personaggi del romanzo¹³.

Non mancano allusioni alla letteratura e alla storia moderne e contemporanee, quasi a voler lanciare un ponte verso il lettore, se non dotto, quantomeno colto: per esempio, l'accenno, ricordato poco sopra, alla “petrosa” Itaca, è per il lettore italiano una trasparente allusione foscoliana. Allo stesso modo, talora, per esempio in *Tabula rasa*, si trova non solo un’attualizzazione del passato, ma la passatizzazione del presente, o meglio, di un presente che è già passato quasi remoto per i più giovani fra i lettori: è il caso, dello scontro fra i due gruppi di ragazzi di opposte tendenze (*Tabula rasa*, 113-114) capeggiati da Marco Postumio e Manio Postumio, nipoti del prefetto d'Egitto. La rissa è narrata come uno dei tanti scontri fra estremisti di opposta parte politica, così frequenti nell'Italia degli anni Settanta, e che l'autrice certo ben ricorda dalle cronache di quegli anni¹⁴.

¹³ Così, a puro titolo esemplificativo, attingendo sempre da *Saxa Rubra*, possiamo ricordare come, dapprima, Publio Aurelio, assetato, sia paragonato a Tantalo suppliziato nel Tartaro (p. 37): ma se il personaggio mitologico è condannato in perpetuo a osservare le acque che si ritraggono ogni qualvolta che egli tenta di bere, il protagonista può spegnere la sua sete ristorandosi “come avrebbe fatto un dromedario” presso una fontana pubblica, in attesa di scolarsi una buona *ceruesia* gelata (che il senatore preferisce al vino) prelevata dalla *cella nivaria* della sua cantina domestica. Poco più avanti (p. 52) troviamo una veloce ricapitolazione delle vicende mitiche legate al tema del bagno (da Atteone a Scilla, da Odisseo riconosciuto da Euriclea, sino al racconto tratto dall'*Antico Testamento*, di Betsabea e Davide), per poi ridimensionare cotanto sfoggio di erudizione affermando che “con tante e tali immagini auliche a descrivere ogni tipo di lavacro, Aurelio doveva avere una mentalità veramente prosaica se Servilio e Castore, intenti a sciagettare nella vasca marmorea gettando di tanto in tanto la testa sotto l’acqua, gli ricordarono soltanto due banali paperotti che guazzavano in uno stagno lustreggiante [...].” Poco dopo (p. 60-61), l'accenno mitologico avviene, ancora una volta, in voluto contrasto con la situazione dei personaggi: “Nessuna Ninfa o Dea si presentava mai con un aspetto mediocre: la via di mezzo non esisteva, le fanciulle erano o leggiadre oppure mostruose, spesso prima l’uno e poi l’altro, visto che, incalzate da Numi ingelositi o bramosi di illeciti amplessi, si trasformavano con allarmante frequenza, dando luogo a continue stravaganti metamorfosi. Murrila invece, da semplice mortale qual era, nella mediocrità decisamente ci affogava: scialba ancorchè non brutta, gli occhi grandi, ma slavati, la pelle liscia e nondimeno opaca [...] Una donna insomma di cui nessuno si sarebbe mai ricordato, se l’avesse vista per strada, o a un banchetto, o a casa di amici”. Ancora, troviamo poi una breve ricapitolazione (p. 99-100) a proposito degli errori delle divinità, da quello compiuto da Tetide nell’immergere il neonato Achille nelle acque Stigie, fino alla dimenticanza di Aurora che chiese per Titone l’immortalità, ma non la giovinezza. Se quindi anche i numi cadono talora in errore, “a maggior ragione era verosimile che che, per una volta, una sola, Pomponia si fosse sbagliata nel supporre che il giovane non sarebbe stato seguito, gemette il patrizio, vedendo profilarsi sulla soglia l’inconfondibile mole massiccia di Ursula”. Così, le gote della “sgraziata moglie di Purpurione” (p. 104) che arrossiscono vengono paragonate al vello degli ovini che, immersi nelle acque del fiume Scamandro, si tingevano di un vivido rosso. Successivamente, il ratto delle Sabine da parte dei sudditi di Romolo e quello di Europa ad opera di Zeus, o quello di Proserpina perpetrato da Ade (p. 125), vengono evocati a proposito del rapimento della zia ultranovantenne di Lelia Soave (unitamente ai suoi sedici gatti). Infine, il mito relativo a Tiresia, che, dal sesso femminile, dopo sette anni ritorna a quello maschile, viene evocato per citare la metamorfosi del personaggio di Adamantia “dovuta non a un prodigo divino, ma a un semplice travestimento” (p. 144), poichè sotto le fattezze delicate della giovane poetessa si cela un ragazzo in crisi d’identità. Mentre l’urlo di Ecuba he vide nel tempio di Apollo Timreo i serpenti sacri al Dio lambire le orecchie di Cassandra neonata, diventa “un flebile sussurro rispetto all’urlo belluino del colosso” (p. 155) contro cui Publio Aurelio, impegnato in una strenua lotta, azzarda una mossa poco ortodossa, ma efficace.

¹⁴ *Tabula rasa*, 113-114: “Due gruppi di opposte tendenze si sono scontrati nell’Agorà. Da una parte hanno preso posto i seguaci della setta religiosa dei Figli del Sole, capeggiati da Manio Postumio, il giovanotto capelluto di cui hai fatto la conoscenza al banchetto. Al grido di ‘Pace e amore!’ i suoi seguaci si sono messi a distribuire fiori e monete ai passanti, inalberando la croce col cappio, simbolo d’un antico Dio non più venerato da un pezzo. Dall’altra parte, nell’Agorà, intanto, guidati dal fratellastro Marco Postumio, si installavano altri ragazzotti, membri dell’associazione dei Veri Patrioti, tutti con le teste completamente rasate e i bracciali di cuoio ai polsi. Al grido di ‘Vendichiamo i morti di Roma!’ esortavano il popolo ad armarsi in vista di una possibile invasione dei Parti, distribuendo pugnali affilati e nodosi bastoni”. — “Scommetto che a un certo punto le due fazioni sono venute alle mani”. — “Appunto! E i rasati, che credevano di aver gioco facile, hanno scoperto a loro spese che le croci col cappio del Dio Sole erano rinforzate da una solida anima di ferro... così è cominciato il reciproco pestaggio. Quando le guardie sono intervenute,

Ma numerosissimi sono i riferimenti mitologici e le allusioni alle vicende di dèi ed eroi, sempre esposti con intento ironico: il viceprefetto d'Egitto, per esempio, si rivolge alla vivace ed eccentrica moglie Candida (*Tabula rasa*, 43), “storcendo le labbra con lo stesso, immenso sdegno di cui aveva dato prova Aiace Telamonio nell'apprendere che le armi del Pelide Achille sarebbero spettate allo scaltro Odisseo anziché a lui, il più valoroso degli Achei”; altrove, l'insofferenza di Castore per la madre appena ritrovata verrà assimilata alla scelta matricida di Oreste¹⁵. E sempre allo stesso mito si alluderà nel finale del romanzo, là dove Melania viene moralmente assolta da Publio Aurelio, dopo che ella ha ammesso di avere, in un impeto d'ira e gelosia, ucciso l'antica amica Maia¹⁶.

In altri punti, troviamo veloci citazioni e cursorie allusioni ad altri miti, quasi sempre con l'intento di suscitare un sorriso di complice ironia nel lettore¹⁷; talvolta, invece, troviamo l'attualizzazione di un modo di dire (*ibid.* p. 89: “catturare due cinghiali con la stessa ghianda”; p. 263 “calare il *subligaculum*”), di frasi celebri di ascendenza cinematografica e familiari al grande pubblico, come il “Greci si nasce, e,

la plebe aveva già saccheggiato le monete da una parte e i pugnali dall'altra, mentre nell'Agorà i capi delle due diverse organizzazioni si stavano ancora accapigliando”.

¹⁵ *Tabula rasa*, 138: “Nei tempi antichi il matricidio veniva considerato il più grave e infame di tutti i delitti: chi avesse osato levare la mano sulla donna da cui era stato partorito sarebbe stato perseguitato in eterno dalle Erinni, le Furie vendicatrici dai capelli di serpe nate dal sangue dell'evirato Urano, pronte a inseguire per ogni dove il sacrilego assassino con urla terribili, fruste irte di chiodi, torce infuocate e tizzoni ardenti, Aurelio pensò bene di intervenire, prima che Castore scegliesse le Erinni”.

¹⁶ *Tabula rasa*, 302-303: “Aurelio tacque. Pensava alle Erinni, Dee dell'ira, della cieca collera e dell'atroce rimorso, ad Aletto la turbatrice, a Megera l'odiatrice e a Tisifone la punitrice [...] I rei potevano forse sfuggire alla giustizia degli uomini, ma le Erinni li avrebbero inseguiti ovunque per rodere loro il cuore, scatenando i neri mostri Terrore, Rabbia e Pallore affinché li braccassero senza speranza di rifugio né in terra né in cielo. — “In una delle storie più famose inventate da voi greci, Oreste, figlio di Agamennone e di Clitemnestra, per vendicare la morte del padre uccide colui che gli aveva dato la vita [...] Ebbene, nella leggenda non è una mano umana quella che si leva a punirlo, ma la persecuzione delle più terribili di tutte le Dee, le Furie, quelle che voi chiamate Erinni [...] Non c'era nascondiglio, non c'era luogo dove Oreste potesse trovare pace, perché le Erinni facevano parte di lui, erano l'immagine di una colpa con la quale non riusciva a convivere”. — “Che significa?”. — “Che puoi andartene. Anche quando Oreste venne infine assolto, dopo un lunghissimo penare, non smise mai di soffrire. Ma forse il Fato concederà a te di trovare la pace [...]”. Ma si veda anche come in *Olympia*, 127-128, grondi ugualmente ironia l'allusione al mito di Prometeo: “Viene il momento in cui, schiacciato dal peso di un destino iniquo, anche l'uomo più mite si rivolta, ergendosi fiero come il tutano Prometeo, pronto a sfidare l'ira degli Dei con un'aperta ribellione. Grazie alla sua straordinaria fibra morale, tuttavia Castore riuscì a ergersi pur restando sdraiato sul lettuccio”.

¹⁷ Cf. *Tabula rasa*, 27: “Si tramanda che, quando Romolo fu assunto in cielo, le nubi si spalancassero, per soffondere l'eroe di un'aura divina. Tale fu la luce che si accese sul volto di Castore a quell'annuncio: quel pivello [...] gli era stato mandato dai Nomi, pensò [...] Il bravo Efraim avrebbe dunque risolto ogni suo problema, se soltanto il senatore avesse accettato di prenderlo al suo posto [...]. Sempre in *Tabula rasa*, 49 (a proposito dell'oculatezza nelle spese del viceprefetto d'Egitto): “Probabilmente l'oculato viceprefetto di sarebbe affrettato a rivendere in blocco le costose lampade il giorno dopo la partenza di Orote, sospettò Aurelio, che aveva notato come nel resto dell'edificio l'illuminazione non fosse migliore di quella dea capanna di Faustolo, dove il pastore aveva condotto i gemelli Romolo e Remo sottratti alla lupa perché la moglie li allattasse”; p. 87: “Si tramanda che la Titanide Teia, madre di Helios il Sole e di Selene la Luna, emanasse una luce purissima, visibile a miglia e miglia di distanza. Tale fu l'effetto delle parole di Lanato che l'amico, una volta metabolizzato il concetto, parve quasi voler emulare la Dea”; p. 106: “La necropoli dei gatti, pensò perplesso il senatore: un cimitero, seppur di felini, non era esattamente il luogo più adatto per un appuntamento alante. Tutto sommato c'era di peggio: forse Zeus aveva pensato alle comodità prima di trasformarsi in toro per rapire Europa o in pioggia do'oro per ingravidare Danae? E Apollo invaghito di Dafne non l'aveva forse rincorsa per ogni dove, incurante di varcare monti e valli pur di raggiungerla?”, p. 219 “Vuoi deciderti a montare in groppa a quella bestia, Castore? Pare quasi che tu sia alle prese con l'Idra dalle nove teste”, domanda posta da Publio Aurelio al suo segretario che non ama i cavalli. E sempre con un contraltare ironico è l'allusione mitologica in *Gallia est*, 45: “Valente lo seguiva perplesso. Narrano gli antichi che il prestante Hermes abbia squadrato con espressione non aliena da un certo disgusto il dio Pan, quando il mostriaccialotto mezzo uomo e mezzo capro si presentò a lui, sull'Olimpo, per farsi riconoscere come figlio. Fu nello stesso modo che Valente guardò l'aristocratico Publio Aurelio Stazio, senatore ed ex console, sdraiarsi sull'erba senza alcuno scrupolo di insozzare il laticlavia, simbolo dell'eterno potere di Roma. L'impero non avrebbe avuto vita lunga, pensava, e anche arginare i barbari diventava inutile, quando tra i nobili di antica schiatta si trovava certa gentaglia [...]”.

modestamente, io vi nacqui” pronunciato da Castore (p. 13), o come l’ultima battuta di Rossella O’Hara in *Via col vento* messa in bocca, con irresistibile effetto comico, al prode e coraggioso senatore: “Ci penserò domani”; si ripromise sentendosi invadere da una torpida sonnolenza; “Domani è un altro giorno” (p. 283).

Anche in un altro romanzo della serie, *Olympia* (Milano, 2004) che vede Publio Aurelio e il fedele (si fa per dire) Castore in trasferta in terra greca per l’Olimpiade numero 205 (ovvero nell’anno 41 d.C.), troviamo attualizzazioni di questo tipo, a partire dalle prime pagine, dove si trova subito l’affermazione secondo la quale un gentiluomo, nella sua elegante sprezzatura, non indossa mai abiti troppo stirati¹⁸. Ma non mancano nemmeno allusioni all’interpretazione dei sogni in chiave freudiana¹⁹, o altre a Don Lorenzo Milani²⁰. Invece, nel momento in cui, nella stalla dove sono alloggiati i puledri che gareggeranno nelle competizioni olimpiche, Castore e Publio Aurelio si interrogano sull’autore di una serie di azioni criminose, scatta una divertita allusione alla *Cavalla storna* di G. Pascoli²¹; e, nell’emozionante corsa con le quadrighe, sarà il senatore stesso a prodursi in una perfetta *performance* da auriga, con cui l’autrice strizza l’occhio ai lettori, alludendo scopertamente alla sequenza più celebre di *Ben Hur*. Ma, in generale, tutto il romanzo ci mostra come il divismo e il mito sportivo non siano un’invenzione dei tempi moderni: accecata rivalità, personalità esacerbate dal tifo, giovani spinti a eccellere pur avendo tutt’altra vocazione rispetto a quella sportiva²², per non parlare di quello che potremmo chiamare *doping ante litteram*, che guasta la limpidezza della competizione.

Ancora, essendo Danila Comastri Montanari bolognese, non può mancare una divertita, ironica, ma, in fondo, cordialmente campanilistica dichiarazione d’amore per la propria città e per la proverbiale qualità della vita di Bologna. Nelle prime pagine di *Tabula Rasa*, infatti, Publio Aurelio deve indagare sugli affari di un gladiatore defunto, Chelidone, a *Mutina* e a *Forum Gallorum*, e pensa, pertanto, di rivolgersi a un suo ufficio dove a Bologna esercita per interposta persona la redditizia attività bancaria. Quando prospetta la possibilità di concedere il trasferimento a Roma all’impiegato che saprà portargli le notizie migliori, Paride, il fido e frugale intendente, consiglia al suo padrone di desistere dal proposito²³.

¹⁸ Così si giustifica Castore, scoperto dal suo padrone a indossare il suo vestito: “Mi adopero per dargli un’aria un po’vissuta, domine: soltanto un provinciale ostenterebbe in pubblico un abito fresco di torchio” (*Olympia*, 13). Poco più avanti (p. 26), lo sgradevole Lampo viene fatto scivolare non su una buccia di banana - il che sarebbe anacronistico -, ma su una buccia di fico, “lo stesso, probabilmente [...] che il segretario stava degustando dinanzi alla stalla”.

¹⁹ Cf. *Olympia*, 106: “Secondo alcuni nuovi pensatori greci, però, i sogni erano ugualmente significativi, in quanto opera dei dormienti stessi, che ricreavano nel sonno le immagini da cui avevano tratto maggiore impressione durante la veglia”. Analoga affermazione ricorre in *Saxa Rubra*, 201: qui l’interpretazione dei sogni in termini freudiani viene riferita ad alcuni, e non meglio precisati, “scienziati alessandrini”.

²⁰ Cf. e.g. *Olympia*, 161, “— Hanno insegnato la stessa cosa anche a me, a Roma, ma ho i miei dubbi che l’obbedienza sia davvero una virtù, replicò il patrizio”.

²¹ Cf. *Olympia*, 186: “— Pensaci bene, Serapione: chi era in grado di provocare senza alcun problema la prima colica dei puledri, poi il repentino avvelenamento a cui solo la prontezza di Zarzas ha posto rimedio? Chi poteva appiccare il fuoco in tutta sicurezza? Chi è uscito senza un graffio dalle vive fiamme? Chi ha finto di bere un sorso di vino al meconio, per poi propinarlo davvero al suo collega Menothe? — Tutto porta a un unico sospetto, ma non possiamo esserne certi..., dubitò Castore [...]. Aurelio, allora, si voltò verso i puledri e scandì forte un nome: ‘Pelagio!’. Nella stalla risuonò alto un nitrito”. Cf. G. Pascoli *La cavalla storna*, v. 61-62: “Mia madre alzò nel gran silenzio un dito:/ disse un nome [...] sonò alto un nitrito”.

²² Il personaggio del giovane atleta spartano desideroso di dedicarsi, a dispetto di ogni tradizione familiare e ogni convenienza, alla danza, è un’evidente allusione al celebre film di S. Daldry, *Billy Elliott* (GB, 2000), avente come protagonista un bambino che, nei primi anni Ottanta, in Inghilterra, durante lo sciopero dei minatori contro il governo Thatcher, scopre una grande passione per il balletto classico.

²³ Cf. *Morituri te salutant*, 48: — “Perché?”, obiettò il senatore inarcando un sopracciglio; “Sai bene che la massima ambizione di ogni provinciale è stabilirsi nell’Urbe. Di conseguenza non vedo per quale motivo ...”. — “Questo sistema a *Bononia* non funziona, domine”, lo interruppe Paride. “Gli abitanti di quella città, in parte celti e in parte etruschi, sono persuasi di vivere nel miglior posto del mondo: ‘*Bononia caput mundi*’, affermano, in barba agli splendori della capitale. Per nessuna ragione chiederebbero mai di essere trasferiti a Roma; se capita loro di dover vivere per forza da qualche altra parte, subito brigano per

Altrove, è il dato storico a essere riecheggiato ironicamente: così, nella conclusione di *Tabula rasa*, la bella massaggiatrice Nefer, rinunciando al matrimonio con un danaroso – e fisicamente orripilante – mercante di Alessandria si fa portare sulla nave del suo antico padrone avvolta in un tappeto, riproponendo l’astuzia di Cleopatra²⁴. Ma, come sempre, non manca il tocco ironico dell’autrice, la quale precisa come, malgrado la celebre scena sembri riecheggiata alla perfezione, “le leggende tuttavia non tengono mai conto di certi banali fastidi, quali ad esempio i disagi e le ammaccature comportate da un trasporto tanto scomodo e azzardato”. E così, “la donna che rotolò fuori dal fagotto di Castore [...], planata malamente contro un fascio di cordame, proruppe in un’esclamazione fiorita che annullò completamente l’effetto drammatico della replica” (*Tabula rasa*, 308). A volte, la capacità dell’autrice di giocare con gli episodi più celebri della storia del I sec. d.C. le permette di far entrare in scena fuggevolmente personaggi che avranno un rilievo particolare nelle vicende di Roma imperiale: nelle ultime pagine di *Morituri te salutant*, infatti, la temibile Sergia, in fuga disperata, viene fatta cadere giù da un alto parapetto grazie al provvidenziale intervento di un bambino vivace e dispettoso che, una volta cresciuto, farà molto parlare di sé:

“Un istante dopo, il grido di trionfo si mutava in un urlo terrorizzato. Aurelio arrivò al parapetto in tempo per vederla precipitare in avanti, a testa in giù, e schiantarsi sul pavimento dell’atrio, col collo spezzato [...]. Il senatore ne fissò il corpo senza vita, ringraziando il Fato per quella provvidenziale caduta che aveva risparmiato alla donna l’onta del patibolo. ‘È sempre un piacere dare una mano a un intenditore di musica!’, lo salutò Lucio Domizio, mentre dondolava con ostentazione un piede esageratamente grande per la sua età, che a forza di esercitarsi a sfuggire alle balie doveva aver acquistato una straordinaria destrezza nello sgambetto. Con una strizzatina d’occhio, il bambinetto salutò il patrizio e trotterellò cantando giù per le scale”²⁵.

4. In talune occorrenze, come in *Gallia est*, lo scenario permette inoltre all’autrice di far riflettere il lettore su uno dei grandi temi che segnano tutta la storia di Roma repubblicana e imperiale: quello dell’assimilazione delle terre conquistate e dei popoli sottomessi. All’inizio del romanzo, infatti, Publio Aurelio Stazio, in compagnia dell’inseparabile Castore, si trova ad Arete per promuovere l’iniziativa di Claudio estendere anche agli abitanti della Gallia lo *ius honorum*, ovvero il diritto di entrare in Senato con i nobili di antica schiatta”: infatti²⁶, l’autrice ci descrive la vita pulsante della colonia, in modo tale da rendere chiaro al lettore il fatto che la conquista romana non implicasse soltanto dominazione politica, ma determinasse anche uno sviluppo in termini economici e di civiltà, di urbanizzazione, antropizzazione del paesaggio e diffusione di un certo grado di sviluppo e di benessere.

ritornare al più presto nel loro amato borgo. Credi a me, è meglio promettere un premio in denaro, consigliò il cauto amministratore”. Ancora, in ossequio alla tradizionale eccellenza gastronomica della terra emiliana, quando il provinciale Spurio arriverà da *Bononia*, subito, fatto accomodare in cucina, nei quartieri della servitù, comincerà a dettar legge e a pontificare sulla conservazione e l’uso della frutta, delle nespole e delle mele cotogne, smentendo autorevoli autori di trattati gastronomici (*Morituri te salutant*, 106).

²⁴Cf. *Tabula rasa*, 308: “Tramandano che Cleopatra, condannata a morte dal marito-fratello con cui spartiva il trono, si facesse trasportare dallo schiavo Apollodoro negli appartamenti privati di Cesare e ne sgusciasse fuori incantando immediatamente il potente dittatore con il suo fascino sfogorante”.

²⁵ Cf. *Morituri te salutant*, 162. Poco più avanti, l’imperatore Claudio, amico e antico maestro di Publio Aurelio Stazio, così afferma, parlando del piccolo Nerone: “Proprio quando stavano per portare di nuovo i nappi alla bocca, un altro acuto stonatissimo ruppe il silenzio e ferì loro i timpani. ‘Per carità, fate star zitto Lucio!’, comandò irritato l’imperatore, spiegando: ‘Da quando ho concesso a mia nipote Agrippina, che è ancora in esilio, di mandar qui suo figlio, le mie orecchie non conoscono pace!’. Il senatore annuì: conosceva Agrippina, l’acerrima rivale dell’imperatrice. Avara, arrogante, assetata di potere, l’indegna figlia del grande Germanico era arrivata a commettere incesto col fratello Caligola pur di non perdere l’ascendente che aveva su di lui, mentre il marito, Domizio Enobarbo, assisteva alla turpe tresca senza protestare, legato com’era, a sua volta, alla sorella Lepida da un affetto ben poco fraterno. Povero bambino, quel Lucio, chissà che esempio gli davano simili genitori. [...] Per fortuna pareva sensibile all’arte, anche se privo di qualunque talento [...] ‘È uno stravagante, come tutti i Giulio-Claudii’, scherzò il principe, già un po’ brillo: ‘Pensate che il più normale sono io!’” (p. 163).

²⁶ Cf. *Gallia est*, 52-53.

“Nei pressi del porto fluviale, Aurelio licenziò i lettighieri nubiani e proseguì a piedi lungo il ponte del Rodano. Sotto di lui brulicavano battelli, *codicariae*, feluche, zattere e un gran numero di chiatte, cariche di vino e olio, dirette a *Lugdunum*, da cui avrebbero fatto ritorno con gli economici manufatti nordici che già cominciavano a far concorrenza ai più costosi prodotti mediterranei: proprio al largo fiume navigabile e alla fortunata ubicazione geografica tra la penisola italica e quella iberica, la città di Arelate doveva quella straordinaria ricchezza che le aveva fruttato il soprannome di *Gallula Roma*, la piccola Roma dei Galli”²⁷.

Analogamente, in *Spes ultima dea*, quando l’arricchito Marco Tocullo, riuscito a entrare in Senato nonostante le umiliissime origini, ritorna sulla questione, avversando la concessione dei pieni diritti agli abitanti della provincia, Publio Aurelio Stazio lo redarguisce con asprezza, perché sinceramente convinto del fatto che l’assimilazione degli abitanti delle province è ormai un dato di fatto, una realtà inevitabile²⁸. Spesso, poi, troviamo notazioni di civiltà che, senza pedanteria, rendono edotto il lettore che non abbia una grande familiarità con i classici, su alcuni aspetti della vita quotidiana nell’Impero del I sec. d.C.: “Come tutti i Quiriti, sapeva bene che il fuoco costituiva il punto debole dell’Urbe: cresciuta disordinatamente, senza alcun piano regolatore, Roma era la città meno romana del mondo. Mentre infatti le sue colonie presentavano un assetto geometrico e regolare, la popolatissima capitale era un ammasso di edifici di pietra e legno, troppo fitti e troppo alti, che si innalzavano su un dedalo di vicoli strettissimi, nei quali i carri dei pompieri non avevano modo di penetrare”²⁹.

Inoltre, in *Spes ultima dea*, come pure in *Tabula rasa*, riveste un ruolo importante nell’intreccio un sistema di comunicazione spionistico che implica l’uso di un bastoncino e di fettucce o lacci di cuoio: “Da secoli i greci usavano un sistema simile per spedire dispacci in codice: il nastro veniva arrotolato strettamente attorno all’asta, poi ci si scriveva sopra nel senso della lunghezza. Una volta giunto a

²⁷ *Gallia est*, 52.

²⁸ Cf. *Spes, ultima dea*, 35-36: “— Roma ha un gran bisogno di uomini energici, e poco importa di chi siano figli o nipoti. Spiegami tuttavia perché un uomo del tuo stampo non vede di buon occhio la concessione della cittadinanza romana alla Gallia Narbonese. Ho saputo che hai intenzione di opperti in Senato al provvedimento richiesto da Claudio in persona. — Eh, troppo comodo, caro collega. Noi siamo partiti con le pezze nella tunica, abbiamo lavorato, sudato, combattuto per l’impero; e adesso che finalmente possiamo goderci il frutto dei nostri sacrifici, ecco questi settentrionali ancora mezzo barbari scendere giù come cavallette, a rivendicare i diritti dei Romani, senza essersi assunti alcun dovere! — Oggi Roma è il mondo intero, Tocullo. Cammina per le strade e sentirai parlare fenicio, assiro, ebraico, siriano, persino marcomanno! — È facile per te, senatore, atteggiarti a uomo aperto, tollerante, che accetta senza esitare i tempi nuovi. Tu e i tuoi siete disposti a regalare a piene mani la cittadinanza romana, perchè è soltanto uno dei vostri numerosi privilegi, e vi rimangono sempre gli altri: il prestigio, il potere, la ricchezza. — Roma è molto più di una città, Tocullo: è una cultura, un’idea in grado di unificare i popoli del mondo intero: nella storia non è mai esistito nient’altro di simile. Tutti coloro che vivono, lavorano e combattono per Roma hanno diritto a essere chiamati romani”. Allo stesso modo, sempre in *Spes, ultima dea*, 140, Publio Aurelio reagisce alle accuse che il patrizio Gaio Valerio rivolge ad Hagen-Agenore, già disertore dei Germani, diventato un placido produttore di *ceruesia* nei pressi di Verona: — Dovrei prestare fede a un selvaggio puzzolente, a un disertore barbaro, a un ridicolo animale del nord che si traveste da greco come se fossimo alla festa dei Saturnali? Ad Agenore vennero le lacrime agli occhi e guardò il suo patrono con aria smarrita. Aurelio si parò davanti al generale, cercando di reprimere la collera. — Quest’uomo, che tu tacci di barbari costumi, ha più diritto di chiamarsi romano di molti dei nostri padri coscritti — disse gelido — Nato in una selva, parla latino; cresciuto nella sporcizia, si lava ogni giorno; paga le tasse, osserva la legge, manda a scuola i suoi figli. Questa è la grandezza di Roma, prima ancora che le vittorie delle sue legioni!”. Una riflessione analoga è in *Olympia*, 17, in associazione con la consapevolezza dell’inevitabile decadenza politica della Grecia: “Da secoli l’Ellade, culla della civiltà, era priva di qualunque autonomia: troppo gelose delle loro prerogative locali per stingere una stabile alleanza, le litigiosissime *poleis* avevano dovuto cedere le armi prima alla falange macedone, poi alle legioni romane, che ne avevano aggiogato il territorio, degradando la Grecia al rango di una delle tante province dell’Impero. [...] Ma Roma, ormai, significava il mondo intero: la politica degli affrancamenti selvaggi, a cui nemmeno Augusto era riuscito a mettere freno, aveva offerto i diritti di cittadinanza romana ai discendenti di molti stranieri di origine servile, ormai Quiriti a pieno titolo”,

²⁹ Cf. *Spes ultima dea*, 182-183; analoga riflessione in *Gallia est*, 118.

destinazione, il messaggio poteva essere letto soltanto da chi avesse posseduto un cilindretto identico al primo”³⁰.

Talvolta, si aprono così nel testo delle digressioni, giustificate dalla situazione narrativa, che consentono qualche notazione di civiltà³¹. In altri casi, il lettore avveduto sa cogliere, in filigrana, l'allusione letteraria: per esempio, in *Tabula Rasa* (p. 266) di fronte al tentativo di salvare il viceprefetto d'Egitto Gregorio dal suicidio: “Aurelio esit(a) davanti a un gesto che gli sembrava moralmente inammissibile. Ogni uomo, libero o schiavo, era padrone di rinunciare alla vita: impedire a qualcuno di salvaguardare la propria dignità dandosi volontariamente a morte sarebbe stata la più iniqua e crudele delle mancanze di rispetto”. Questa riflessione ci riporta entro l'ambito dell'etica antica e non può non riecheggiare le riflessioni di Seneca nell'*Ep.*, 70, come pure, in *Morituri te salutant*, viene riecheggiata, a proposito del trattamento degli schiavi, l'ancor più celebre *Ep.*, 47:

“I grandi signori avevano certamente la possibilità di occultare i loro fatti personali alla legittima consorte, e forse anche all'imperatore in persona, ma non certo ai propri schiavi [...] Decine e decine di servi, in ogni *domus* romana, assistevano ad adulteri, tresche, incesti, congiure: trattati come oggetti, si dava per certo che non fiatassero indifferenti a tutto quanto accadeva attorno a loro. Eppure, questi testimoni muti vedevano, e in cuor loro giudicavano...” (p. 130).

Uno dei tratti più divertenti dei romanzi della serie di Publio Aurelio è poi la tendenza dell'autrice, cui abbiamo già fatto cenno, non ad attualizzare, ma a passatizzare – se così possiamo dire – celebri massime, citazioni letterarie o battute estrapolate da film, calandole nel contesto della romanità, ma in una forma pur sempre riconoscibili al lettore. Se Tocullo parla di “pezze nella tunica” (*Spes, ultima dea*, 35), oppure, per indicare la resa totale e incondizionata usa l'espressione “calare il *subligaculum*” (*Tabula rasa*, 263), Aurelio “citando il motto preferito di un vecchio collega del senato” (!) afferma che “A pensar male non si compiacciono gli Dei, però spesso ci si azzecca”, riecheggiando una celebre battuta di Giulio Andreotti (*Spes, ultima dea*, 185), mentre, poco più avanti (p. 193) trova posto una riflessione di A. Moravia: “Sai, io non credo affatto che l'amicizia si misuri nella disgrazia: compatire gli sventurati è facile. Non altrettanto gioire del successo altrui. Per questo cerco di riconoscere chi mi è sinceramente affezionato al momento della massima fortuna, anzichè in quello della malasorte”³². Altrove, l'ironia nasce dallo spiazzamento, per cui la massima di Rossella O'Hara è messa in bocca a un senatore romano³³. In un altro passo, il lettore non può esimersi dal sorridere di fronte all'allusione scopertamente leopardiana³⁴ oppure il lettore sorride

³⁰ *Spes, ultima dea*, 187.

³¹ Cf. *Spes ultima dea*, cit., 163: suscitato da un commento sulla presunta vecchiaia del personaggio di Tocullo, un inserto sulla ripartizione della vita nelle varie età e sulla loro denominazione, oppure, p. 62-63, come avviene l'elezione del console in età imperiale e quali siano le sue attribuzioni e prerogative, o ancora, p. 86, la notazione per cui “A Roma le donne della classe dirigente costituiscono una merce di scambio troppo preziosa nelle alleanze politiche, perché una vedova rimanga tale a lungo”, tanto che una donna *uniuira* alla maniera delle antiche matrone rischierebbe di rappresentare “un capitale infruttifero sia per la famiglia sia per lo Stato”.

³² Cf. A. Moravia, *Quant'è caro*, in *Nuovi racconti romani*, Milano, 1959, 245: “Dicono che gli amici si vedono nelle difficoltà, quando hai bisogno e l'amicizia si misura con il metro della borsa. Io dico invece che gli amici li vedi nella fortuna, quando le cose ti vanno bene, e l'amico rimane indietro, tu vai avanti e ogni passo che fai è per l'amico come un rimprovero o addirittura un insulto. Allora lo vedi, l'amico. Se ti è veramente amico, lui si rallegra della tua fortuna, senza riserve. Ma se non ti è veramente amico, il tarlo dell'invidia gli entra nel cuore e glielo rode”.

³³ Del resto, l'autrice stessa ammette: “Per quanto mi riguarda, confesso di mettere apposta nei miei testi certe citazioni impossibili, scegliendole spudoratamente tra le più famose, mutuate da Ian Fleming, Giulio Andreotti, Karl Marx, *Star Trek*, nonché dai film di Damiano Damiani, Sergio Leone e Zhang Yimou”; *Giallo antico*, 163.

³⁴ Cf. *Pallida Mors*, 270: “Fu allora che la vide: nella penombra ormai incerta, la bassa barriera di rovi si stagliava nitida dinanzi a lui. La siepe. La sua siepe. E, al di là, tutto ciò che era sempre stato occluso al suo sguardo, l'ignoto, l'azzardo, gli spazi infiniti”, con ovvio richiamo a G. Leopardi, *L'infinito*, v. 1-6: “Sempre caro mi fu quest'ermo colle/ e questa siepe, che da tanta parte/ dell'ultimo orizzonte il guardo esclude./ Ma sedendo e mirando di là da quella/ interminati spazi e sovrumanici silenzi, e e profondissima quiete/ Io nel pensier mi fingo”. E ancora, in *Saxa Rubra* troviamo, a proposito di un trasferimento di Castore, la

amaramente leggendo del “pacifco *Mons Vesuvius*”³⁵ a proposito del quale si narra che “anticamente” fosse un vulcano, un errore fatale di cui si renderanno conto gli abitanti di Pompei, Ercolano e Stabia di lì a poco più di trent’anni. E, per quanto riguarda la struttura generale del racconto, *Ars Moriendi* non è nient’altro che la riproposizione della storia dei delitti di Jack lo Squartatore, ambientata però non nella fumosa Londra vittoriana, ma nella Pompei del 47 d.C., pulsante di vita, di commerci, di trame politiche e di complotti, alle pendici dell’ancora pacifco Vesuvio; mentre la rivalità tra i due fratelli protagonisti di *Pallida mors* sembra ispirata all’ambiguo dualismo che oppone, e insieme lega inscindibilmente, i due fratelli protagonisti del *Master di Ballantrae* di R. L. Stevenson.

5. Ma passiamo ad analizzare, con intento paradigmatico, *Pallida Mors*, e *Saxa Rubra* ultimi tra i romanzi finora editi di D. Comastri Montanari. Nel primo di essi, Publio Aurelio si trova, per pura casualità, ad acquistare un tugurio – in verità, una vecchia tomba abbandonata, di cui ha incidentalmente causato, anzi, accelerato il crollo – che Caio Cicurio, cittadino romano d’infima condizione, utilizza come abitazione. Nella tomba, però, ristagna un tanfo incredibile – di cui Cicurio, particolare non indifferente ai fini dello scioglimento del mistero, pare non rendersi minimamente conto – che ben presto Publio Aurelio scopre provenire da un cadavere femminile ancora in decomposizione, trafitto da lunghi chiodi. La tomba era appartenuta dell’antica famiglia Velthinia Babria, di origine etrusca. Il senatore, tuttavia, giunge alla dimora quando la matriarca, Fasthia Veltinia, è appena morta. La bella Sofia Sofiana, moglie del nipote della defunta, è uno dei motivi che convince Publio Aurelio, molto sensibile al fascino femminile, a indagare sul mistero³⁶. Come sempre, perché la costruzione del poliziesco sia articolata in modo tale da risultare accattivante per il lettore, alle vicende dell’indagine, che si complicano sempre più, si alternano, per alleggerire il tono, le vicende dei personaggi che costituiscono la cerchia degli intimi dell’investigatore, con il quale il lettore ha ormai acquisito familiarità: Castore, il segretario gaudente e truffaldino³⁷, ma, come ogni *seruus currēns* che si rispetti, capace di risolvere ogni problema; Paride, l’integerrimo e morigerato intendente alle finanze; ma, soprattutto, la matrona Pomponia, informatissima su tutti i più succosi pettegolezzi dell’Urbe, eccessiva, variopinta nei suoi abiti costosi e un po’ pacchiani, inadatti alla sua non filiforme corporatura. In *Pallida mors*, però, la donna è in preda a un attacco di malinconia, che, fra l’altro, ha causato la perdita del suo proverbiale appetito³⁸ (mentre in *Saxa Rubra* verrà pervasa dalla smania del risparmio idrico, da cui la guarirà un’accorta e interessata osservazione di Castore).

L’indagine si complica molto presto: al mistero del cadavere inchiodato e nascosto nella tomba abbandonata, subito dopo, si aggiunge un secondo enigma, relativo alla morte della vecchia matriarca, e all’improvviso benessere che ha benedetto l’antica famiglia. Esso è imputabile forse a un tesoro le cui origini sono fatte risalire al fratello di Velthinia, Velthur detto l’Avvoltoio, il quale l’avrebbe accumulato con la frode, e il cui cadavere viene ritrovato da Aurelio in una grotta presso *Carsulae*:

“Non serviva una mente eccelsa per rendersi conto di quanto era avvenuto nella grotta tanti anni prima, rifletteva Aurelio [...]”

constatazione (p. 216) secondo la quale “in ogni tempo, le fanciulle soggiacciono grandemente al fascino dei baldi pompieri”, per non parlare dell’ennesimo travestimento del segretario truffaldino, che semina il terrore fra i bancarellisti, spacciandosi per un funzionario di “Equiroma” (p. 219).

³⁵ Cf. *Tabula Rasa*, 78.

³⁶ Cf. *Pallida Mors*, 60, “Per Publio Aurelio Stazio, un cadavere fresco fresco con annessa una gran bella donna costituiva un’attrazione irresistibile”

³⁷ Cf. a puro titolo d’esempio, la notazione secondo cui Castore “considerava il lavoro – anche finto – contrario a suoi principi” e soleva minacciare il suo padrone, che pure gli aveva fatto dono della libertà, di “ritirarsi sotto gli aspri contrafforti del Tauro, a godere degli agi immeritati ottenuti grazie a un’intera vita di imbrogli e ruberie”: *Pallida Mors*, 147.

³⁸ *Pallida Mors*, 33-34: i segni rivelatori della malinconia della matrona sono fra l’altro utili a introdurre nel racconto notazioni di civiltà, per es. a proposito di quali siano i piatti più prelibati che è possibile trovare a un banchetto (ghiri nutriti a latte fresco, creste di fagiano marinate nell’*oenogarum*), oltre che osservazioni sulle convinzioni mediche circa origini e cure di questa affezione.

Il cadavere che lui e Lavinia avevano intravisto prima del crollo apparteneva indubbiamente a Velthur l’Avvoltoio [...] Dunque il celebre eroe di guerra non era stato affatto ucciso dai barbari, bensì, con grande probabilità, si era intascato l’oro del riscatto che era andato a contrattare. Quanto ci avrebbe messo l’Avvoltoio a percorrere il cammino dalle foreste settentrionali alla natia *Interamna*, galoppando a spron battuto? [...] Da questo punto di vista, l’impresa più eccezionale di cui si conservasse memoria era quella di Tiberio, che aveva coperto in soli due giorni e due notti la distanza tra Roma e le terre dei Germani, risoluto ad accorrere al capezzale del fratello Druso – padre di Claudio Cesare – in tempo per raccoglierne l’ultimo respiro”³⁹.

Al contempo, c’è il mistero, di ben altro tipo, costituito da Lavinia, una giovane parente povera della famiglia Velthinia Babria, addirittura sorella di un’umile taverniera⁴⁰; la ragazza vive in una condizione subordinata rispetto agli altri parenti e ha un carattere spigoloso e diffidente, ma, proprio per questo, attira le attenzioni di Publio Aurelio. In effetti, c’è sempre una donna bella e misteriosa, spesso dal fascino non convenzionale, ad attrarre, in ogni romanzo della serie, l’attenzione dell’esuberante senatore: basti pensare alla misteriosa cortigiana di *Tabula Rasa*, o alla bellezza matura e poco convenzionale di Varinia in *Gallia est*, che ricalca il modello ben più recente della *femme fatale*. Spesso, nella tessitura dei romanzi di Danila Comastri Montanari, le figure femminili che esercitano un certo fascino sul protagonista sono due: in *Gallia est*, per esempio, oltre a Varinia spicca la bellezza di Elvia Valentina, la giovane vedova, sposata per pura convenienza alla vittima del primo omicidio. In *Pallida mors*, invece, i due poli d’attrazione per Publio Aurelio sono rappresentati da Lavinia e da Sofia Sofiana, l’incantevole moglie dell’erede delle ricchezze della casata.

³⁹ *Pallida Mors*, 200. Anche qui, la riflessione del protagonista offre il destro per una digressione storica con tanto di aneddoto; sul particolare della cavalcata a rotta di collo di Tiberio, cf. il compendio dei liviani *Ab Vrbe condita libri*, che, per quello che doveva essere il centoquarantaduesimo e ultimo libro, ci parla della morte di Druso, figlio di Livia e fratello di Tiberio, avvenuta in Germania nel 9 a.C. per i postumi di una brutta caduta da cavallo: *ipse ex fractura, equo super crus eius conlapso XXX die quam id acciderat, mortuus. Corpus a Nerone fratre, qui nuntio ualetudinis euocatus raptim adcucurrerat, Romanum pervectum et in tumulo C. Iuli reconditum. Laudatus est a Caesare Augusto uitrico. Et supremis eius plures honores dati*. Sia Cassio Dione che Svetonio, invece, concordano sul fatto che Druso morì di malattia (cf. C.D. 55.1.4; poco oltre, 55.2.1, si dice che Augusto viene presto a sapere che il figliastro è malato. Suet., *Claud.*, 1 dice anch’egli che Druso perì *morbo*), e a questa versione si rifà anche l’anonimo autore della *Consolatio* indirizzata alla madre di Druso, il cui titolo completo infatti è: *Consolatio ad Liuiam Augustam de morte Drusi Neronis filii eius qui in Germania de morbo perit. Le Periodae*, invece, attingono con tutta evidenza da un’altra fonte, che riporta una diversa versione dei fatti, insolitamente ampia a dispetto delle caratteristiche solitamente scarne della fonte: la causa della morte di Druso è un incidente a cavallo, a seguito del quale l’animale gli cadde addosso, spezzandogli una gamba (*equo super crus eius conlapso*); l’anonimo epitomatore, poi, ricorda anche il tempo intercorso fra l’incidente (forse una frattura scomposta, o un trauma multiplo con conseguente setticemia o emorragia interna?) e la morte (trenta giorni, *XXX die quam id acciderat, mortuus*). Tutti e tre, però, sia Cassio Dione, l’epitomatore liviano e l’anonimo autore della poetica *Consolatio ad Liuiam*, concordano sul fatto che fu il fratello Tiberio ad andare a recuperare il corpo di Druso o, addirittura, che lo trovò ancora vivo, come per esempio testimonia la scena di sapore patetico fra Tiberio e il morente Druso di *Cons. Liu.*, v. 89-96.

⁴⁰ Particolarmente divertito e divertente diventa il tono dell’autrice quando deve calare il suo nobile e raffinato protagonista in ambienti popolareschi, come nel caso della taverna “All’Ercole Furente”, che rivela particolare accortezza nella ricostruzione d’ambiente: cf. per la documentazione su taverne, lupanari e simili, C. Salles, *I bassifondi dell’antichità*, Parigi, 1982, trad. it., Milano, 1983. Si veda come D. Comastri Montanari delinea l’ambiente della povera locanda, in un mixto di realismo e di ironia: “Si trovò presto in un locale non troppo ampio, malamente aerato e incredibilmente squallido; le pareti, di un bruno stinto imbrattato qua e là da sprazzi di colore, denunciavano la presenza di qualche rozzo affresco, nascosto ormai da strati e strati di sudiciume. Il vino si vendeva a un asse alla ciotola, garanzia di qualità senza dubbio scadente, e per mezzo asse si poteva ottenere del *mulsum* di mosto, appena dolcificato con miele di scarto. Le pagnotte erano tanto dure da poter essere usate come proiettili per le catapulte, e negli altri incassati nel banco guazzolava una zuppa dall’odore sospetto, la cui ricetta dipendeva dal tipo di animali abbattuti il giorno prima nell’anfiteatro: quella sera un cartello bisunto annunciava “Brodetto di zampe d’orso con fave e lenticchie”, ancorchè nell’immonda brodaglia della belva macellata rimanessero praticamente soltanto gli unghioni” (*Pallida mors*, 104).

Parimenti, un intreccio doppio sta alla base di *Saxa Rubra*, in cui Publio Aurelio deve risolvere un caso spinosissimo, dato che un misterioso assassino sta uccidendo sistematicamente tutte le donne con cui, in passato, il protagonista ha avuto una relazione amorosa (e dato il successo con il gentil sesso del senatore, un buon numero di donne è potenzialmente a rischio), lasciando sul cadavere un biglietto con una citazione omerica allusiva a un momento o a un particolare della relazione fra Aurelio e la vittima. In particolare, però, la morte di una di queste, Tabitha, si rivelerà estranea alla serie principale dei delitti, e permetterà a Publio Aurelio di sgominare un traffico di *cinnabaris* che sfuggiva ai dazi doganali imposti dall'accordo Claudio. E, come anche in *Pallida Mors*, le lontane radici dei delitti su cui indaga il protagonista vanno individuate in avvenimenti risalenti a vent'anni prima: questa volta non un tesoro nascosto da un membro della famiglia rapace e disinvolto, ma la repressione di una famiglia ostile a Tiberio, dalla quale si salvarono unicamente una donna e un bambino, grazie da un moto di pietà del carnefice dei familiari e che, come realmente accaduto in più recenti casi di cronaca, viene successivamente cresciuto dagli assassini dei genitori biologici.

6. In generale, è proprio la famiglia a rappresentare, nei romanzi di Danila Comastri Montanari, il luogo d'indagine privilegiato: al di là dell'ambientazione negli anni del regno di Claudio, l'intelaiatura del racconto è estremamente tradizionale, ed è quasi sempre nell'ambito dei vincoli parentali e di sangue che si consumano gli atti delittuosi, aventi come motore l'odio o, ancor più spesso, l'interesse economico.

Di fatto, lo schema topico propone un dualismo, tra due figure maschili o femminili: si pensi a Varinia ed Elvia Valentina in *Gallia est*; ai fratelli Tocullo e Antonio Felice in *Spes, ultima dea*; o, ancora, ai fratelli Quinto e Lucio Babrio in *Pallida mors*. Della coppia, un elemento rappresenta il polo apparentemente svantaggiato, come nel caso di Tocullo ed Antonio Felice, se non che il primo, nato da una madre non nobile, vecchio, tirchio, con la prosperità acquisita grazie alla sua bottega di orafo e argentiere, riesce a entrare persino in Senato, mentre il fratello, giovane, aitante, teoricamente baciato dalla sorte, si rivela un inconcludente, scioperato, e persino dalla dubbia virilità, tanto che la sua giovane sposa aspetta un figlio dal più anziano cognato Tocullo. E così, il medesimo dualismo si ripropone in *Pallida mors* nella coppia di fratelli Quinto e Lucio Babrio. Poco prestante fisicamente, di temperamento prudente e di intelligenza quieta il primo, quanto sbruffone e millantatore il secondo, capace però di conquistarsi – con quale credibilità si vedrà nel finale del romanzo – l'adorazione del nipotino, figlio del fratello, di cui si occuperà dopo che proprio Quinto avrà cercato di sopprimere il ragazzino (p. 276-278). Addirittura, Publio Aurelio cercherà di convincere Lavinia a sposare il bel cugino, con cui tempo prima era nata un'avventura amorosa⁴¹.

Quanto al delitto da cui aveva preso le mosse il romanzo, esso viene risolto nelle ultime pagine, dimostrando come le indagini all'interno della nobile famiglia di lignaggio etrusco fossero completamente fuori pista, perché Nannilla – tale l'identità della defunta – era stata vittima proprio di Cicurio, il precedente proprietario della tomba⁴², obnubilato da credenze superstiziose, e che Aurelio ha imprudentemente assunto al suo servizio.

Il finale ossequia la regola non scritta di ogni buon romanzo giallo, ovvero che la soluzione debba essere piuttosto lineare da scoprirsi, senza bisogno alcuno di frastornare il lettore⁴³. I migliori romanzi di genere, in effetti, hanno una trama piuttosto semplice, a volerla riassumere: tutto sta a delineare con

⁴¹ Cf. *Pallida mors*, 292: “— [...] Intendi dire che mi hai procurato la dote, in modo che qualcuno faccia di me una donna onesta? (...) — In effetti sto per farmi latore di un'istanza. — Non me lo dire, qualcuno mi ha chiesto davvero in moglie?, ghignò Lavinia. È incredibile. E quanti anni ha, ottanta o novanta? — Va verso la quarantina. — È guercio, zoppo, paralitico o che altro? — Occhi azzurri, alto, ben piantato e molto appetibile, precisò Aurelio. — Allora dove sta l'inghippo?. — Due ragazzi orfani cui provvedere, solo dal punto di vista umano però, dato che hanno mezzi propri. — Non starai parlando di quel mollusco viscido e odioso di mio cugino, eh?”, strabiliò Lavinia.

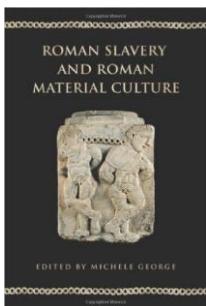
⁴² Cf. *Pallida mors*, 304: “Nannilla, la vittima. [...] Doveva arrivarci molto prima, si disse Aurelio dandosi del babbeo. Erano state la favola del matrimonio e la sua sciocca convinzione che il primo delitto avesse a che fare con quello di Fastia a portarlo completamente fuori strada”.

⁴³ Cf. l'ormai classico G. K. Chesterton, *Come si scrive un giallo*, trad. it., Palermo, 2002, 37.

precisione atmosfera e personaggi, e, nel caso di gialli storici, la ricostruzione dello scenario, anche materiale, e del contesto in cui si dipanano le vicende. A questi elementi si deve aggiungere un ricco corredo di vicende, personaggi, situazioni che non possono costituire lo spunto per un romanzo autonomo, ma che arricchiscono la vicenda principale: e, nel caso dei romanzi di Danila Comastri Montanari, permettono di condurre un'intelligente e ironica opera di divulgazione di notazioni di storia e civiltà del mondo classico, rendendo la sua narrativa particolarmente adatta a un uso didattico per studenti che si avvicinano allo studio della civiltà e della storia romana.

Comptes rendus

**M. George, dir., *Roman Slavery and Roman Material Culture* – Ouvrage issu de la
6^e conférence “E. Togo Salmon” (Université de McMaster, Septembre 2007) – Toronto :
University of Toronto Press, 2013 – 240 p.
(Marianne Béraud)**



Avec ce nouvel *opus* sur l'esclavage, Michele George promeut une nouvelle approche de l'esclavage, qui redonne toute sa place à la “culture matérielle” issue de l'archéologie. L'ouvrage entend dépasser et résoudre le paradoxe finleyen dont a souffert jusque-là l'apprehension de la sphère domestique romaine. Pour Finley comme pour Rostovtzeff, il s'agissait de reconnaître l'utilité du document archéologique pour la compréhension du monde servile, tout en le cantonnant à n'être qu'une variable d'ajustement de l'histoire de l'art. Englué dans les classifications et les étalonnages chronologiques, le matériel exhumé était frappé, selon leur conception, d'a-historicisme le rendant impropre à construire une histoire à part entière. Battant en brèche ce septiscime, l'ouvrage se subdivise en sept contributions fondées sur des sources issues de l'archéologie (épigraphie lapidaire et graffitis, peintures murales, statuaire et structures bâties).

L'ouvrage s'ouvre sur l'article de Christer Bruun, “Greek or Latin? The Owner's Choice of Names for *ueruae* in Rome” (p. 19-42), qui enquête sur l'onomastique des esclaves nés dans la maison de leur maître. La proportion de *cognomina* grecs désignant les *ueruae* à Rome est inversement proportionnelle à celle de la population générale des esclaves et affranchis (respectivement 43 % et 69 %). Le surnom grécisant est pensé comme un stigmate traduisant nominalement la macule servile. Cependant, force est de constater que les *ueruae*, plus que tous les autres esclaves, ont été exemptés de ce type de dénomination. L'auteur en vient à s'interroger sur les mécanismes qui président, à sa naissance, au choix de l'anthroponyme du *uerua* (choix du *dominus*, du *uilicus* ou des parents de l'esclave). L'explication avancée au surcroît de noms latins parmi cette catégorie d'esclaves est la paternité possible du maître, qui aurait ainsi voulu éviter à son fils illégitime d'endosser un nom unique grec socialement trop connoté. Un tel nom aurait en effet pu l'empêcher d'accéder à certaines fonctions ou le discréder dans sa vie future.

Dans le deuxième chapitre, “Slavery and Manumission in the Roman Elite. A Study of the *Columbaria* of the *Volusii* and the *Statili*” (p. 43-68), Henrik Mouritsen plaide en faveur d'une histoire statisticienne de l'esclavage. Il cherche à éclairer les dynamiques serviles à Rome, à partir du *colombarium* de la *gens Statilia* près de la Porta Maggiore (*Monumentum Statiliorum, MS*), et du *Monumentum Volusiorum (MV)* localisé sur la Via Appia. Il apparaît que la composition de leur *familia* respective diverge singulièrement sur plusieurs points. Chez les *Volusii*, les femmes domestiques sont davantage affranchies (56 % de *libertae* contre 44 de *seruae*) que chez les *Statili* (64 % de *seruae* contre 36 % de *libertae*). Pour les deux familles, cependant, le taux d'esclaves de sexe féminin est identique (environ 67 %). Autre point de similitude, dans les deux cas, les hommes sont majoritairement des esclaves (respectivement 60 % et 70 %). D'une manière générale, le monument de *Volusii* livre un nombre plus élevé d'affranchis que celui des *Statili*. Les domestiques du *MV* ont eu une propension plus grande que ceux du *MS* à s'unir avec un partenaire n'appartenant pas à leur *familia*. Cet état de fait pourrait trouver une explication dans une différenciation des structures de dépendance qui conditionnent la manumission.

Peter Keegan tente ensuite, dans son travail “Reading the ‘Pages’ of the *Domus Caesaris* ; *pueri delicati*, Slave Education and the Graffiti of the Palatine *Paedagogium*” (p. 69-98), de prouver que le *Paedagogium* situé sur le Palatin est un lieu d'apprentissage pour les esclaves impériaux. L'analyse se fonde sur l'interprétation de la formule récurrente *exit de paedagogio* (“il sort du *paedagogium*”), souvent accompagnée d'un nom unique, qu'il interprète comme signifiant la fin de l'apprentissage et le commencement du service à l'intérieur de la *domus Caesaris*. Pour ce faire, il se livre à un examen des graffitis qui reflètent la nature de leur formation et leur provenance géographique. L'étude de la paléographie permet d'appréhender leur niveau d'éducation (écriture dite *quadrata* en capitale pour les plus

jeunes esclaves, écritures cursives administratives pour les *paedagogi*) avec des tentatives de mimétisme de la part des premiers. À partir de ces inscriptions murales, l'auteur dresse ensuite l'inventaire des professions enseignées (*ianitor*, *custos*, *opifer*, *perfusor*) et identifie la fabrique d'identités plurielles à l'intérieur du *Paedagogium*. La fréquence de l'abréviation *u(erna) d(omini) n(ostr)* et l'indication de l'origine ethnique montrent en effet l'existence de sous-groupes bien identifiés et vécus comme tels à l'intérieur de la structure. La dernière partie de l'article est consacrée à la vie homosexuelle et à la translittération par écrit des langages oraux obscènes tels que le présentent les graffiti (*paedico*, *πνγίζω*, Amator, Erastus).

Sandra Joshel, dans une contribution intitulée “Geographies of Slave, Containment and Movement” (p. 99-128), part d'un paradoxe liminaire : les esclaves sont dans l'obligation de se déplacer pour accomplir leurs offices, mais, pour le *dominus*, il s'agit aussi de contrôler leurs allers et venues et donc de contraindre leur corps dans l'espace. À partir des traités des agronomes latins, Joshel démontre qu'il existe, à l'intérieur de la *uilla rustica*, une “géographie du cantonnement” qui se lit aussi dans l'architecture telle qu'elle est dévoilée par l'archéologie. Outre les ergastules, la mobilité surveillée des esclaves est pensée comme un préalable à la disposition des pièces et des entrées. Il apparaît ainsi dans la villa de Settefinestre, dans le sud de l'Étrurie, que les parties réservées aux esclaves comportent un nombre plus limité de portes que les espaces réservés au maître. Cette minimisation des entrées est conçue comme un outil auxiliaire au *uilicus* chargé de la surveillance du corps domestique.

Dans le cinquième chapitre (“Working Models: Functional Art and Roman Conceptions of Slavery”, p. 129-157), Noel Lenski constate l'existence, dans la pensée romaine, d'une conception de “l'esclave-outil” qui se retrouve dans l'art. Le corps de l'esclave est instrumentalisé dans les objets de la vie quotidienne (*thymiateria* pour bruler l'encens, lampes à huile pour bruler l'encens, candélabres, statues de bronze représentant un jeune serviteur exerçant la fonction de *placentarius*, c'est-à-dire de porteur de plateau).

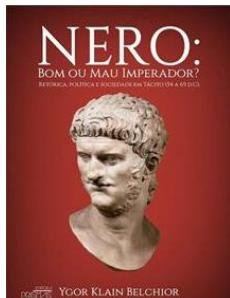
Dans sa contribution “Cupid Punished: Reflections on a Roman Genre Scene” (p. 158-179), Michele George examine le motif de “Cupidon puni” dans l'imagerie romaine. Elle met en évidence un clivage net entre l'héritage iconographique grec et hellénistique de ce modèle et son traitement dans le monde latin. Dans le répertoire romain, l'enfant est toujours entravé par des liens (pieds enchaînés par des fers, poignets ligotés dans le dos, et même parfois figuration en captif au pied d'un trophée), la tête ceinte d'un bandeau, et s'essuie les yeux rougis et gonflés par le chagrin (maison des *Uetii*, Pompéi). Cette représentation de la punition contraste singulièrement avec le traitement grec dans lequel la punition d'Éros se résume à la privation de ses armes et attributs (arc, flèches et torche). L'analyse montre que les artistes romains ont projeté et télescopé sur Cupidon l'iconographie de l'esclave. L'auteur relie ce choix artistique au *topos* littéraire du *seruitium amoris* (l'esclavage de l'amour) en vogue chez les poètes élégiaques de l'époque augustéenne. La punition de Cupidon se justifierait par les peines et les souffrances qu'il inflige en déclenchant l'amour. Instigateur de l'esclavage amoureux qu'il fait subir au poète, Cupidon est alors lui-même frappé par la condition servile. D'ailleurs, ce fil-conducteur est suivi dans les peintures où, à l'instar de l'esclave fugitif, Cupidon est enfermé dans une cage, sur le point d'être vendu à une matrone en quête d'amour (Villa Arianna, Stabies).

Natalie Boymel Kampen examine à nouveaux frais le fameux cénotaphe de Marcus Caelius et de ses affranchis Privatus et Thiaminus (“Slaves and *Liberti* in the Roman Army”, p. 180-197). L'hypothèse proposée considère que le tombeau a abrité les os des deux *liberti* en s'appuyant sur les mesures prises par Auguste en 9-10 p.C. pour recruter dans les rangs des légions rhénanes des esclaves qui étaient affranchis dès leur entrée dans l'armée. La comparaison avec d'autres épitaphes de la région du *limes* germanique conduit à penser que les affranchis incorporés n'étaient pas de simples valets (*calones*), palefrenier ou préposés à l'entretien des fours qui jalonnent le pourtour du camp.

Au total, le parti pris d'écrire une histoire des esclaves à travers le filtre de la “culture matérielle” constitue le véritable apport de cet ouvrage. Chaque contribution croise une documentation variée qui permet de construire des corpus de qualité et d'étayer des points de détails qui, à partir des seules sources littéraires et juridiques, n'auraient pas été vus. Notons aussi la présence d'un index appréciable qui recense à

bon escient l'ensemble des professions serviles, rendant ainsi le livre utilisable de façon transversale au gré de recherches ponctuelles.

**Y. Klain Belchior, *Nero: Bom ou mau imperador. Retórica, política e sociedade em
Tácito (54 a 69 d.C.)* – Colecão História Antiga – Curitiba : Editora
Prismas, 2015 – 288 p.
(Olivier Devillers)**



Dans la préface de l'ouvrage, F. Favarsi, directeur de recherche d'Ygor Klain Belchior (YKB), pose la question du bon ou mauvais gouvernement, en prenant comme exemple la manière dont furent perçus les cinq derniers chefs d'État brésiliens. Dans le même sens, l'introduction de YKB met en avant l'ambiguïté des jugements qui sont portés sur les gouvernants. L'objectif qu'il se fixe alors n'est certes pas de défendre de Néron, mais de jeter les bases d'une évaluation de l'action de cet empereur qui prenne comme point d'appui une analyse critique du processus de construction de l'image qui en a été donnée.

Dans le chap. 1 (p. 33-73) sont passés en revue les divers jugements portés sur Néron lui-même, depuis l'Antiquité jusqu'à la recherche récente. Parmi les sources qui retiennent YKB : le *De Clementia* de Sénèque, Suétone, Tacite bien sûr, mais aussi H. Sienkiewicz. Ce chapitre inclut un survol des diverses opinions modernes sur la date du *quinquennium Neronis*.

Le chap. 2 (p. 75-118) envisage l'Histoire, comme genre littéraire dans l'Antiquité. YKB retient, pour simplifier deux grandes tendances : l'une, attachées à des noms comme J. Marincola ou A. J. Woodman la regarde comme un pur exercice rhétorique ; l'autre, représentée essentiellement par R. Syme voit l'écriture de l'histoire comme une forme d'implication politique, intimement liée à la position sociale de l'historien. La volonté de réconcilier ces deux tendances est sans doute une des caractéristiques les plus originales et les plus fécondes des travaux issus, comme celui-ci, de l'Université d'Ouro Preto, sous l'impulsion notamment des Prof. F. Duarte Joly et F. Favarsi. Elle donne lieu ici à une intéressante histoire des études tacitéennes jusqu'à l'étude majeure de D. Sailor (*Writing and Empire in Tacitus*, Cambridge, 2008). Il s'ensuit une réflexion sur la "vérité" dans l'histoire antique, elle aussi menée avec beaucoup de mesure et de pondération ; considérant le caractère subjectif de la "vérité" dans les écrits historiques anciens, YKB invite à chercher les clés de lecture du Néron tacitéen dans le contexte de rédaction des *Annales*. Cette conclusion conduit assez naturellement au chapitre suivant.

Le chap. 3 (p. 119-189) se centre sur le Principat, le fonctionnement de la société, la cohésion et l'interaction des groupes sociaux, ainsi que leur nécessaire hiérarchisation sous la conduite de l'empereur, un exposé qui doit beaucoup aux travaux de F. Favarsi et s'appuie notamment sur une analyse des réseaux de pouvoir. Dans un second temps, YKB observe les traces de ce modèle dans le récit tacitéen du principat de Néron. Il envisage ainsi en particulier le rôle de la *domus* de l'empereur comme *domus regnatrix*.

Le chap. 4 (p. 191-234), enfin, considère l'insertion de Tacite lui-même, en temps qu'historien, orateur et sénateur, dans les événements qu'il décrit, une discussion qui se focalise autour de la thématique des guerres civiles. Il s'agit aussi de montrer que l'élaboration dramatique de la narration n'est pas gratuite, mais s'insère dans une stratégie plus large de représentation d'un passé que s'est approprié l'historien. Après s'être attaché à la formation de l'orateur et aux fonctions de la rhétorique, YKB envisage l'impact des guerres civiles sur l'activité littéraire, recourant alors au *Dialogue des Orateurs*, qui apporte une illustration du lien étroit entre éloquence et pouvoir. Sur cette base se pose la question de la posture – refus de la crainte ou de l'adulation – que prend Tacite dans ses œuvres et en particulier dans ses préfaces. La comparaison avec Lucain, qui lui aussi évoque les guerres civiles permet aussi de souligner l'enjeu que revêt ce sujet et de mettre en avant le conflit comme un moteur de l'historiographie tacitienne.

En conclusion (p. 235-239) se détache l'idée que l'image de Néron doit être lue à travers les conceptions qu'avaient les Romains, et spécialement Tacite, du régime impérial. Si on peut comprendre alors que le jugement de Tacite sur cet empereur soit mauvais, il reste que ce jugement, qui n'est pas en soi à écarter, est le produit d'une lecture personnelle.

S'il fallait un seul adjetif pour qualifier ce travail, cela serait "historiographique" ; YKB s'y montre attentif aux sources anciennes (surtout Tacite), à leur élaboration, aux conditions de leur rédaction, aux thèses qu'elles ont suscitées chez les Modernes, et même ce qui est plus rare, à ce que la diversité de ces thèses apprend sur les sources qui les ont inspirées ainsi qu'à la dimension historique du fait littéraire. Il en ressort une réflexion intéressante et stimulante sur le travail d'historien et la nécessaire réécriture de l'Histoire à travers les époques et les siècles. Néron lui-même apparaît davantage comme un prétexte à cette réflexion qu'il n'en est l'objet. Certes, c'est surtout un état de la question qui nous est proposé, mais un état de la question problématisé et porteur en lui-même de significations quant au personnage qui en est l'objet.

Une annexe (noms propres) et une bibliographie.

D. Grau, *Néron en Occident. Une figure de l'histoire – Collection, Bibliothèque des idées – Paris : Gallimard, 2015 – 416 p.*
(Yves Perrin)



1. Omniprésente dans la vie politique, morale, religieuse, transmise par les arts, les lettres et la culture scolaire, la figure de Néron occupe une place unique dans l'imaginaire de l'Occident depuis 2000 ans. Quoique très richement documentée, elle n'a jamais fait l'objet d'une monographie spécifique. Les articles scientifiques qui en traitent sont assez rares et centrés sur des problématiques pointues définies par la période dont les auteurs sont spécialistes, et sauf le colloque *Neronia* V de 1994, les ouvrages collectifs se comptent sur les doigts de la main et portent sur une période précise. Il faut donc savoir gré à D. Grau d'avoir eu l'ambition de combler une lacune en affrontant les sérieuses difficultés que pose l'entreprise : s'aventurer sur l'histoire longue, très longue, suppose une culture historique quasiment universelle, consulter des sources foisonnantes et de statuts très divers et les exploiter une érudition et une maîtrise scientifique exceptionnelles.

2. Après une introduction sur “le cas Néron”, D. Grau brosse un tableau sur “Néron en son temps” (p. 25-100), puis aborde successivement l’Antiquité (“Le tyran des mondes païens”, p. 101-166), le Moyen Âge (“Le monstre du christianisme”, p. 167-214), l’époque moderne (“Le retour profane du tyran”, p. 215-268) et termine par une partie intitulée “Hors de l’histoire ?” qui traite des XIX^e–XX^e s. (p. 289-361). Sa conclusion livre la quintessence de ses analyses (p. 362-374). Une bibliographie clôt le volume qui ne comporte ni index ni illustrations et réduit ses notes infrapaginales à la portion congrue.

La première partie, la plus longue, porte sur la figure de l’empereur dans les sources littéraires contemporaines en introduisant quelques considérations numismatiques. Le tableau est bien documenté, mais son intérêt est un peu limité parce que la liberté d’expression des auteurs est douteuse ; le portrait qui s’en dégage est non celui de Néron lui-même, mais celui du dirigeant qu’il devrait être – le digne héritier d’Auguste, l’*optimus princeps*, le souverain apollinien qui rétablit l’âge d’or et il ne compte que peu dans ses représentations ultérieures (si ce n’est dans la tradition favorable qui existe jusqu’au IV^e s., sur laquelle l’A. ne juge pas utile de s’étendre). Faute de faire appel aux données archéologiques et d’ignorer le contexte institutionnel du règne (l’historien est assez surpris d’apprendre que l’empire est une théocratie hellénistique, p. 73 !), l’A. ne peut envisager la question dans toute son ampleur.

“Le tyran des mondes païens” décrypte la genèse de la figure du tyran dans les traditions latine et grecque. L’*Octavie* en élabore la représentation rhétorique, Pline, Suétone, Tacite, Dion le récit historique du tyran maudit et théâtreux. L’histoire païenne insiste sur la légitimité problématique d’un prince issu de la *gens Domitia* et sur le thème de la dégénérescence d’un jeune homme originellement bon.

Dès la fin du I^{er} s., les écrits juifs et chrétiens (oracles sibyllins et *Apocalypse* notamment) donnent à Néron un statut supra-humain : il est assimilé au diable et à l'Antéchrist. La culture médiévale fait preuve d'une imagination débordante sur le sujet et invente d'incroyables épisodes (les plus sensationnels concernent ses relations à la maternité et au genre, de l'éventrement d'Agrippine à son l'accouchement d'une grenouille). S'il est présent dans le discours eschatologique dès les décennies qui suivent sa mort, Néron est absent de l'histoire chrétienne jusqu'à la fin du II^e s. La gestation de l'écriture chrétienne de l'histoire qui commence alors, puis son épanouissement avec Lactance, Eusèbe, Orose articulent les débuts du christianisme et l'histoire politique de Rome en faisant de la persécution néronienne une date fondatrice de la nouvelle histoire ouverte par la vraie foi. Après la découverte des manuscrits de Tacite au XIV^e s., de Boccace à Chaucer, on se recentre sur l'histoire romaine elle-même en remettant au premier plan la figure du tyran politique.

Dans l'arbitrage qu'aurait présidé Néron entre Simon le Mage et Pierre et Paul qu'il nomme l'interface simonienne, l'A. voit un *exemplum* emblématique de la question de l'historicité et de la ré-historicisation du prince. Invention des *Actes des apôtres*, le sujet traverse les siècles et inspire de nombreuses représentations iconographiques. Celle qui est peinte par F. Lippi vers 1480-1485 à la chapelle Brancacci serait un moment de bascule où le souci de vérité historique réapparaît parce que Lippi peint Néron avec les traits que donnent à voir les monnaies romaines qu'on redécouvre. Le processus, qui s'achève avec les diatribes anti-papales du protestantisme, serait le signe d'une rupture entre l'histoire comme discipline de pensée et la religion. L'analyse est stimulante, mais guère convaincante, nous y reviendrons.

Poursuivant et infléchissant ces processus, l'époque moderne réinstalle la figure du tyran dans les débats profanes. Penseurs politiques, humanistes et protestants, puis philosophes et écrivains se livrent à de fréquents rapprochements entre les Julio-Claudiens et les dynasties européennes, entre le monstre de Tacite érigé en référence absolue et les rois contemporains (registre encore cultivé avec Hitler et Mussolini). Concurremment, la peinture, le théâtre, l'opéra, puis le roman naissant élaborent une esthétique du tyran ; Néron devient une figure de style du vice, du monstre, de l'inhumanité. En contrepoint, Cardan puis Spinoza, les libertins, Sade, Diderot et Voltaire, portent un regard critique sur la légende noire et réinscrivent la connaissance de Néron dans une problématique historique moderne.

Le XIX^e s. façonne une nouvelle image esthétique et romantique où la réprobation le cède à la compréhension du prince artiste et maudit. Hugo, Vigny, Gauthier Dumas rêvent du poète citharède et de ses fêtes, les décadentistes et Wilde, puis les avant-gardes comme Maiakowski en font une figure emblématique de l'art et de l'esthétique. D'un autre côté, le très chrétien *Quo vadis ?* de Sienkiewicz remporte un immense succès et inspire nombre d'auteurs ; les romans néroniens se succèdent (l'A. en donne une liste significative quoiqu'incomplète). L'âge néronien est un créneau commercialement juteux et la majorité des auteurs prend en considération les attentes du lectorat potentiel pour vendre... Ils visent à divertir de manière instructive

en accréditant l'idée que leurs fictions sont tout aussi crédibles que les travaux des historiens. On retrouve ces tendances contradictoires dans le cinéma, la bande dessinée, la culture pop, la publicité et la peinture contemporaine, sur lesquels l'A. passe rapidement. Quant au Néron du savoir – des manuels scolaires et des chercheurs – son image reflète les institutions qui le produisent et les valeurs qu'elles transmettent. L'A. rappelle les travaux publiés sur le sujet de Schiller et Renan à Cizek, Griffin, Champlin, Croisille.

La conclusion générale établit un bilan frustrant, mais honnête : faute de sources suffisantes, l'homme Néron est inconnaisable (ce qui n'est pas vraiment une découverte). En revanche son omniprésence dans l'imaginaire occidental et son insertion dans les savoirs fondamentaux que transmettent l'école, les lettres et les arts fondent et dévoilent son statut de figure fondatrice de l'occident et le "présentisme" des versions successives qui en sont données.

Première tentative de synthèse sur la figure de Néron, le livre de D. Grau mérite d'être salué. Il fallait oser embrasser une immense documentation dont l'historiographie passée ne balise que ponctuellement les enseignements. L'information est érudite, le texte dense, la lecture agréable. Néanmoins s'aventurer dans un champ de recherche qui couvre deux millénaires et dont le corpus des sources n'a jamais été établi et dont les repères historiographiques sont rares et dispersés exposent le travail même de recherche et l'écriture de ses résultats à de nombreux périls. Comme tout ouvrage érudit et ambitieux, celui de D. Grau suscite des remarques critiques souvent mineures. On ne s'y attardera pas. En revanche, ses conceptions de l'établissement de la connaissance historique et de l'écriture de l'histoire soulèvent de sérieuses objections.

3. Sous l'intitulé "La méthode historique" (p. 11-16), l'A. postule que l'absence de consensus des historiens démontre l'échec de la méthode historique. Selon lui, la question fondamentale que posent les sources est : qui croire ? que croire ? Et à cette question il voit deux types de réponses : soit on tient pour vrai tout ce qui est dit (posture qualifiée de fidéiste) soit on en refuse totalement ou partiellement les données. Ce dilemme conduit les historiens qui ne veulent pas décourager leurs lecteurs (!) à opter pour une "voie moyenne" qui souligne le caractère problématique des sources tout en les utilisant. Sans entrer dans la polémique que suscitent de telles propositions, on se bornera à constater qu'elles ne reposent sur aucun état des recherches et que les concepts utilisés pour les formuler sont pour le moins heuristiquement gênant – c'est un euphémisme. L'histoire n'est pas une "voie moyenne" qu'on emprunte faute de mieux, sa déontologie exclut de poser en termes de croyance et de confiance la question de la fiabilité des sources. L'historien se doit les exploiter sans occulter les limites de la connaissance qu'il établit et d'en faire connaître les difficultés à son lecteur.

Les titres des parties incitent à penser que l'histoire des représentations de Néron connaît trois phases – le tyran païen, le monstre du christianisme, le tyran profane moderne – puis s'arrête à l'orée du XIX^e s.... Distinguer trois phases est sans doute légitime, mais rationalise trompeusement les réalités. Néron est la

figure du tyran (et, à un moindre degré, une incarnation du diable) à toutes les époques, y compris la notre. Placer le Néron romantique et le Néron du savoir sous le titre “hors de l’histoire ?”, est, en dépit du point d’interrogation, une grave erreur de perspective et écrire (p. 22) que la dernière mutation de la légende est libérée de la tension politique et religieuse est une contre-vérité. Les Nérons du XIX^e-XXI^e s. sont, tout autant que ceux qui les précèdent, des produits de leurs sociétés historiques (cf. infra). Restituer les biographies scientifiques publiées depuis le XIX^e s. dans les évolutions de la recherche historique eût été bienvenu (on songe en particulier au renouveau du genre biographique dans les trois dernières décennies du XX^e s. aux dépens des approches globales telles que celle des *Annales*).

Ces considérations générales formulées, il convient de s’arrêter sur les analyses de la genèse pagano-chrétienne du monstre et de “l’interface simonienne” qui, négligeant le contexte culturel de leurs temps, ne posent pas deux questions majeures : comment et pourquoi s’élabore et s’impose la figure noire ?

Diego Lanza (*Le tyran et son public*, Paris, 1997) l’a montré, la figure païenne de Néron est dictée par les *topoi* grecs que Rome adopte et réélabore : pour les Grecs, le tyran est l’antithèse de la *polis*, pour les penseurs de l’empire romain, l’antithèse de l’humanité. On ne peut comprendre la noirceur de la figure païenne de Néron sans référence au stoïcisme de ses détracteurs de l’oligarchie romaine qui font de la maîtrise de soi un idéal, dont Néron, soumis à ses passions, est l’antithèse. Quant au passage du Néron historique à un Néron anhistorique, on ne peut la comprendre qu’en la replaçant dans son contexte civilisationnel : l’époque néronienne est le moment historique où se constitue pleinement la culture gréco-romaine (et la figure de prince s’inscrit dans son universalisme) et le début d’une profonde mutation qui, jusqu’à Julien, efface la distinction entre histoire et fiction (ce qu’a montré G. Bowersock, *Fiction as History: Nero to Julian*, Berkeley, 1997). D’un autre côté, l’A. tait quasiment les traditions favorables à Néron. Il n’évoque que sommairement et tardivement (p. 370-371) celles qui sont bien attestées jusqu’au IV^e s. et observe un silence complet sur les auteurs byzantins qui de Jean d’Antioche à la *Souda* font de Néron un portrait relativement nuancé et un ami des chrétiens. La question se pose de savoir pourquoi ces textes connus au Moyen Âge (par R. Grossetête par exemple) et traduits et imprimés vers 1500 n’ont eu aucun écho. L’élaboration d’une histoire chrétienne articulée avec celle de l’empire ne suffit pas à envisager la réponse : la définition des canons de l’orthodoxie chrétienne doit être prise en compte.

Faire de l’arbitrage entre Simon et Pierre l’interface emblématique de la question de l’historicité et de la ré-historicisation du prince soulève des difficultés. L’interface en question est particulièrement complexe puisque, originellement, l’arbitrage du prince est une invention des *Actes des apôtres* pour historiciser les débuts de la vraie foi en l’articulant avec l’histoire de l’empire (les spécialistes pensent que Pierre et Paul n’ont jamais agi de concert à Rome et que leur rencontre avec Simon est hautement improbable). La rupture entre histoire et religion que marquerait le portrait de Lippi doit être remplacée dans l’histoire des années 1480-1550. Lippi réalise sa fresque vers 1480-1485 et témoigne de l’intérêt qu’on porte alors aux médailles

antiques ; entre 1480 et 1490 selon N. Dacos, on invente la *Domus Aurea* qui est immédiatement identifiée et admirée pour ses peintures ; en 1499 et 1516, on traduit et imprime des textes byzantins comme la *Souda* qui présentent Néron comme un ami des chrétiens. Toutes les conditions sont réunies pour remettre en question la vision traditionnelle de Néron. Or si Lippi procède à un *aggiornamento* historiquement intéressant des cartons traditionnels, il ne remet pas en cause l'historicité de l'arbitrage (qui est admise jusqu'à aujourd'hui, les traces des genoux de Pierre lorsqu'il fit chuter Simon sont toujours un lieu de pèlerinage dans le transept de Ste Françoise romaine...). Dès le milieu du XVI^e s., on considère qu'admirer les fresques d'un monstre est impossible et on préfère identifier dans les vestiges de l'Esquilin les thermes d'un bon empereur, Titus ou Trajan ; quoique lue (par Érasme notamment), la *Souda* n'a aucune influence sur la réflexion historique. Au final, contre-exemple des évolutions intellectuelles que l'A. pense décrypter, le Néron fantasmatic élimine le Néron historique.

4. La deuxième série de remarque porte sur le corpus des sources exploitées et la bibliographie mise en œuvre. Le corpus des représentations historiques de Néron n'existe pas, mais il est assuré qu'il est immense, foisonnant et divers (sources textuelles, iconographiques, archéologiques, secondairement numismatiques et épigraphiques). Dans les sources textuelles, il convient de distinguer les œuvres où la figure de Néron est brossée de manière (plus ou moins) approfondie et sophistiquée et celles où son nom n'apparaît qu'épisodiquement ou allusivement au fil des pages d'écrits de statuts variés – littéraires, politiques, historiques, religieux, publicitaires, journalistiques et aujourd'hui électroniques. Les premières, parmi lesquelles figurent des productions majeures de la littérature occidentale, donnent de Néron l'image que s'en font les élites. Les autres, qui se comptent par milliers et dont il est utopique d'envisager un recensement exhaustif, relèvent de l'imaginaire collectif et de la culture populaire. Selon les sources et les travaux qu'on mobilise, on est donc amené à brosser non pas LA figure, mais une figure de Néron parmi d'autres.

On accordera sans problème à l'A. qu'il est impossible d'exploiter de première main tous les documents disponibles, inévitable d'opérer parmi eux des choix et légitime de s'appuyer sur les publications scientifiques pour mener l'analyse. Encore faut-il d'un côté expliciter au moins brièvement les critères motivant la sélection de tel ou tel document plutôt que de tel ou tel autre et la hiérarchisation des thématiques qui lui est inhérente et d'un autre mener des investigations historiographiques méthodiques pour, le cas échéant, combler les lacunes par une recherche personnelle.

Or D. Grau semble considérer que les œuvres littéraires (et secondairement les représentations iconographiques) émanant des élites dont son parcours académique lui assure la maîtrise et sa culture personnelle la connaissance s'imposent dès qualités comme suffisamment significatives. Il n'est évidemment pas question de mettre en cause la valeur heuristique essentielle de la documentation qu'il exploite et l'intérêt des analyses qu'il en mène. Cependant, en marge des évolutions des études latines et historiques depuis Carcopino, Bardon, Grimal, Chastel qu'il cite avec révérence, sa démarche ignore l'impérieuse

nécessité de prendre en compte toute la documentation¹ et de réunir une bibliographie aussi exhaustive que possible (ce qui, il faut le reconnaître, n'est pas aisé)² Puisque ce c.r. est publié sous les auspices de la Société Internationale d'Études Néroniennes, on se permettra de regretter que ne soit pas mentionnée une association dont la vocation interdisciplinaire est fondamentale. Ses choix, l'importance relative qu'il accorde aux thématiques qu'ils illustrent et la dépendance où il se trouve des études qu'il utilise pour les domaines et périodes dont il est moins familier minorent et excluent *de facto* certains aspects de la figure néronienne.

Se concentrer sur le Néron des élites et privilégier sa figure littéraire et rhétorique sont des choix parfaitement pertinents, mais il faut bien voir qu'ils ne sont pas sans conséquences sur la vision que le lecteur se fait du prince. Ils conduisent à ignorer le Néron de la culture populaire, qui, installé dans ce que G. Durand appelle les bassins fictionnels de la mémoire collective, est historiquement et culturellement aussi important, et à décontextualiser des représentations dont l'A. souligne pourtant le présentisme. Du coup n'est pas posée une question centrale, celle du rapport des conceptions des "sachants" et des fantasmes des opinions communes et de l'échec millénaire des premiers à combattre les seconds.

Privilégier telle ou telle facette de la figure ou tel ou tel auteur plutôt que d'autres est sans aucun doute une nécessité éditoriale, mais il s'impose de signaler au moins brièvement au lecteur que d'autres facettes existent. A côté de la figure diabolique du Moyen Âge existe le fauve sexuel dont les Mystères mettent en scène les excès à la grande satisfaction des spectateurs (suite à une diatribe du procureur général du parlement de Paris, la représentation du *Mystère des Actes des Apôtres* est interdite en 1540). Consacrer plusieurs pages à "Une fête de Néron" de Soumet est sans doute légitime, mais à côté de cet événement très parisien, il serait tout aussi légitime d'évoquer le Néron franc-maçon de F. Le Flize. S'attarder sur le Néron esthète des décadentistes et le persécuteur de Sienkiewicz s'impose, mais comment omettre de mentionner une interprétation majeure élaborée dans le contexte positiviste du XIX^e s. et toujours très répandue aujourd'hui : Néron est cliniquement un fou.

¹ Comment ignorer la *Domus Aurea* pour envisager un portrait du Néron historique et l'histoire de ses représentations ? De son invention à la fin du XV^e s. aux plus récentes péripéties de sa réouverture au public, la *Domus* est un creuset de l'imaginaire néronien.

² On ne peut faire grief à l'A. de ne pas avoir exhaustivement recensé toutes les publications. C'est certainement un austère travail de longue haleine. Quelques livres lui eussent sans doute entrouvert d'autres horizons : E. Callegari, *Nerone e la sua corte nella storia e nell'arte*, Venise, 1891 ; C. Pascal, *Nerone, Storia e leggenda*, Milan, 1923 ; M.-A. Levi, *Nerone e i suoi tempi*. Milan-Varese, 1949 ; O. Devillers et S. Franchet d'Esperey, Lucain en débat. Rhétorique, poétique et histoire, Bordeaux, 2010 ; M. A. Tomei et R. Rea, *Nerone*, Rome, 2011. On citera aussi quelques articles : R. M. Frazer, "Nero the Singing Animal", *Arethusa*, 4, 1971, p. 215-218 ; G. M. Cropp, "Nero, Emperor and Tyrant in the Medieval French Tradition", *Florilegium*, 24, 2007, p. 21-36 ; E. Graf, "From Scipio to Nero to the Self: The Exemplary Politics of Stoicism in Garcilaso de la Vega's Elegies", *PMLA*, 116.5, 2001, p. 1316-1333 ; Y. Perrin, "Néron dans l'imaginaire politique contemporain", in : Y. Perrin et F. Galtier, éd., *Ars pictoris, Ars scriptoris, Peinture, littérature, histoire, Mélanges offerts à J.-M. Croisille* (Erga, 11), Clermont-Ferrand, 2008, p. 399-419. On y ajoutera les contributions publiées dans la revue *Neronia Electronica*.

Manquent quelques pages sur Néron aujourd’hui qui auraient nécessité une recherche de première main. La figure emblématique du tyran décadent est omniprésente dans la production littéraire et la vie politique – B. Obama et S. Berlusconi sont, entre autres, régulièrement caricaturés en lyricines chantant pendant que Rome/leur pays brûle, les opposants au mariage pour tous renvoient avec un beau consensus aux temps décadents d’un prince qui a inventé le mariage homosexuel – la musique – le rock célèbre l’artiste qui transgresse les normes. Et, pour être complet, il est indispensable d’évoquer le mouvement de réhabilitation en cours, balisé en Italie par plusieurs livres : Massimo Fini, *Nerone: duemila anni di calomnie* (1993) ; G. Ricci, *Nerone: autodiffesa di un mostro* (1998) ; la préface de M. d’Utri à une réédition de 1998 de l’*Encomium Neronis* de Cardan – son titre “Cardano e le mani pulite della storia” illustre la proximité de l’auteur avec S. Berlusconi – ; les statues récemment érigées à Anzio et Adro. Cette réhabilitation pose en termes non dramatiques mais pertinents le problème général du révisionnisme, voire du négationnisme.

On l’aura compris, le contenu de l’ouvrage ne correspond pas complètement à son titre. La figure de Néron proposée est partielle et son analyse ne couvre ni ne rend historiquement intelligibles toutes ses facettes et ses évolutions. On reconnaîtra que l’archéologie du savoir et de l’obscurantisme – car, au fond, c’est de cela qu’il s’agit –, n’est pas traitable en 400 p. *In fine*, en dépit des critiques qu’il suscite, le livre de D. Grau est précieux puisque, pour la première fois, est réunie de manière cohérente une masse d’informations dispersées et d’accès difficile. Si on le considère comme un essai sur la figure littéraire de Néron dans les grands textes européens, sa lecture s’impose.

